

BUHR A
a39015 01808714 1b



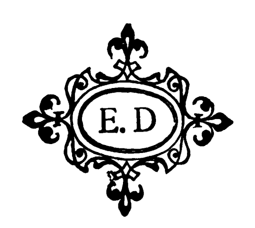


PARIS

LE MASSACRE

PAR

FÉLICIEN CHAMPSAUR



PARIS
E. DENTU, EDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1885

A

JULES CLARETIE

En dehors de votre penchant à la louange et à l'indulgence, nous n'avons pas la même manière littéraire, mon cher voisin. Toutefois, me décidant enfin à réunir en volume une partie des portraits que j'ai publiés dans divers journaux, j'ai tenu à honneur de placer votre nom en tête de ces petites études documentaires. Homme de lettres, vous portez haut un titre qui traîne si souvent.

En vous lisant, j'ai pensé à Diderot. Lui aussi se prodigua en écrits et en paroles; il répandit aux quatre vents de la pensée humaine son esprit, comme un semeur peu économe qui jetterait son grain en pleine bise, sachant que la semence tombera toujours quelque part, et ne peinerait pas sur le coin de terre fécondé.

Diderot fut le semeur peu économe de son bien; il est pourtant resté quelque chose de ce maître.

Dans ces pages vont défiler, portraiturés d'après nature, une quarantaine de personnages d'un mouvement décadent, société un brin mêlée. About, Grévin, Daudet, Hubertine Auclert, Aicard, Becque, Cladel, Coppée, Richepin, Marie Colombier, les Coquelin, Croizette, Mme Gautreau, Scholl, Judic, Halévy, Réjane, Vacquerie, Ohnet, Maupassant, Léontine Massin, Valtesse, Louise Michel, Patti, Mme Adam, les Samary, d'autres, sans compter l'ombre de Gambetta amoureux, voilà bien des gens dont plusieurs, et je les prie d'excuser cette cohue, se rencontrent seulement avec les autres dans la promiscuité de la célébrité.

Une fille, la célébrité; elle accueille qui veut, les saltimbanques et les génies; et pour elle la beauté vaut le talent.

Sur ce dernier point, il n'y a pas à réclamer. M. Renan a écrit: « La beauté est un don tellement supérieur que le talent, le génie, la vertu même ne sont rien auprès d'elle, en sorte que la femme vraiment belle a le droit de tout dédaigner, puisqu'elle rassemble non dans une œuvre hors d'elle, mais dans sa personne même, comme en un vase myrrhin, tout ce que le génie esquisse péniblement en traits faibles, au moyen d'une fatigante réflexion. » Les femmes sont les inspiratrices. Quand elles n'ont pas ou n'ont plus la beauté victorieuse, elles sont pires. Qu'il s'agisse de politique, de crime, d'art, il y a au fond de tout, de la quintessence de femellerie.

Mais, avant de commencer le petit jeu du massacre de jeter à la plupart des balles de son, à d'autres des couronnes de vert laurier, aux dames des bouquets de roses (prendre garde aux épines), une revue d'ensemble:

Vous permettez, mon aimable confrère?

D'abord, beaucoup de médiocres; on doit comprendre ici des habiles, des talenteux; il ne manquerait plus que cela qu'ils ne sachent pas le métier. Ce sont des politiques de vingtième dessous; des auteurs dramatiques attachés à un théâtre, ayant un peu plus d'importance que le tapissier ou le costumier, et parfois moins que le décorateur; des feuilletonistes sans imagination, pêcheurs de cadavres à la ligne, des romanciers sans puissance, des poètes byzantins. Plus même de ces viveurs dont l'élégance force une admiration discrète.

Il y eut, en 1830, *comme une envolée d'esprits: Hugo, Lamartine, Musset, Michelet, Quinet, Berryer, Sue, Dumas, Sand, Guizot, Gautier, Balzac; on pourrait remplir vingt lignes, et plus, de noms dont les seules syllabes résonnent, dans notre solitude, comme les échos lointains de trompettes triomphales.*

Aujourd'hui rien de semblable.

Les dominateurs de foule expirent les uns après les autres, les enterrements importants succèdent, avec une rapidité curieuse, aux enterrements magnifiques, où marche, derrière le catafalque, le peuple en deuil. Nous assistons à une chute de grands hommes. C'est un automne. Après Louis Blanc (qui s'en souvient?) Gam-

betta, Clésinger, Doré, Littré, Wagner, Veuillot, des grands et des moyens. Les morts vont vite.

A qui le tour demain?

Cette fin de siècle a la mélancolie d'un soleil qui se couche dans la brume, d'un crépuscule cotonneux. Ni lumières ni splendeurs. Hugo tombe à l'horizon comme un soleil éteint.

En politique, ce n'est plus de la simple médiocrité; c'en est l'épanouissement prodigieux.

Des boutiquiers qui étaient déjà nuls dans leur arrondissement, des bohèmes à présent gorgés, repus, administrent mal la fortune nationale en tremblant de peur devant le suffrage universel. Les députés frissonnent de terreur; ils songent que le peuple indigné pourrait dévaster leurs bancs.

Petits ambitieux, cerveaux mesquins, ignorants du besoin de tous, ils s'agitent, sans raison, sans but, autour d'un avare qui compte ses écus. Et lui, sans inquiétude pour son pays, touche régulièrement ses loyers avec une certaine grandeur bourgeoise.

En littérature, en art, c'est mieux; mais ce n'est pas difficile. Tous les niveaux sont abaissés. On peut trouver beaucoup de talent à tels et tels; cela dépend de la hauteur du jugement. Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois.

Pas de nouveau, en journalisme, au théâtre, en poésie, dans le roman, en littérature comme en art. « Quoi de nouveau? » écrivait Pline. C'est l'éternelle question inquiète.

N'y aurait-il plus de courage pour les longues œuvres ? L'haleine nous manque.

Dans un journal, Figaro, *les meilleurs d'aujourd'hui firent leurs premières armes. Presque tous, Wolf, Daudet, Weiss, Zola, Scholl, Vallès, Sarcey, About, Monselet, Banville, Rochefort sont partis de là pour des batailles différentes. Qui citer parmi ceux d'aujourd'hui? Quel journaliste nouveau? Les sujets ne manquent pas. Où est le grand rieur?*

Au théâtre, les directeurs, à bout d'auteurs, essayent les poètes byzantins, sans idée pour assembler les rimes d'or. A quand un drame de Mallarmé? Où est la vie dans ce fatras de rhétorique, la vie moderne dont nous frissonnons?

Où est un auteur dramatique? Un auteur comique? Un tel déclare que toutes les comédies ont été faites, qu'il s'agit de les étudier et de se servir des scènes qui ont réussi cinquante fois; elles réussiront bien une cinquante et unième. Ce garçon serait ébéniste, si ça devait rapporter davantage. Voilà leurs ambitions.

Qui remplacera Augier? Est-ce Becque qui a écrit la seule pièce forte depuis dix ans? C'est un découragé. Il aime trop la musique, qui n'attaque personne; il a trop, en écoutant un chef-d'œuvre, la satisfaction d'y trouver ses sentiments et de n'avoir pas eu la peine de les exprimer.

En poésie, je connais les poètes imprimés et les poètes inédits, ceux qui disent leurs vers dans les cabarets et à travers les rues. C'est la nuit; l'aurore approche-t-elle? On attend le grand poète de la névrose moderne.

Les comédiens?

Pour s'opposer à Frédérick Lemaître, à Mme Dorval, à Mlle Georges, à Rose Chéri, à Déjazet, à Rachel, à Desclée, qui se dresse?

Tous et personne.

Reste Sarah, fine, subtile, nerveuse, sans cœur, toute dans la tête et le sixième sens. Pour quel temps encore?

Combien de peintres à Paris? Dix mille sans doute. Et combien d'artistes parmi eux? Trois douzaines.

Ou bien, il faut s'entendre; si les coiffeurs qui font des tableaux, portraits et paysages, avec des cheveux, sont considérés comme artistes, car telle est aussi leur prétention, il est certain que la douzaine s'augmentera de manière effrayante. Où se cacher? La peinture sévit; ça vaut le choléra.

Au printemps, et quelquefois encore à l'automne; dans les années malheureuses, plusieurs milliers de tableaux sont apportés au Palais de l'Industrie. On en refuse beaucoup, mais il en reste toujours trop pour couvrir, de la cimaise au plafond, les murs de cet immense bazar. Que peuvent devenir tous ces mètres de toile salis, tachés d'huile? Qui les achète? Où vont-ils? Mystère. Et tous ces barbouilleurs, tous ces coupables encombrent Paris; il n'y a qu'eux dans les salons, sur les boulevards, aux premières; ils ont des hôtels; ils sont épatants; ils sont décorés, officiers, au moins chevaliers.

Palais d'Industrie; chevaliers d'industrie parfois.

Disparu, le rapin de Mürger. On peut classer aujourd'hui un certain nombre de peintres parmi les luisants. Entrés dans le monde par l'escalier de service, garçons de belle mine, ils excellent à habiller les femmes, dessinent leurs costumes, leurs menus, sont empressés à faire les commissions chez le couturier et le tapissier, qu'ils inspirent. Verdet est remplacé de temps en temps par Nino May, plus habile à allonger les notes sans que la belle s'en aperçoive. Ils disent si bien : « J'ai découvert une étoffe charmante. » Ce petit bénéfice s'ajoute au placement des tableaux.

Delacroix, François Millet, Courbet, des morts toujours. La plupart des peintres de ce temps passeront comme des gommeux qu'ils sont, comme une mode. En attendant, puisque je suis à eux, ils méritent de n'être pas lâchés si tôt. On peut les plaisanter un tantinet plus ; ils sont trop puffistes.

Comment expliquer les mésaventures de ces maîtres dont on imite plus aisément la manière qu'on ne composerait un sonnet de Musset ou un roman de Daudet ? Chaque grand peintre a son contrefacteur implacable.

En vérité, c'est trop étrange qu'en peinture nous ayons une foule d'artistes dont les ouvrages se payent cher comme les grimaces d'un comédien ou les actes d'une horizontale, et qu'en littérature on ne compte point trente écrivains, bons serviteurs de la claire langue française, soucieux de la forme, respectueux de l'indépendance de leur pensée.

La peinture ne serait-elle plus un art, mais seulement un métier ? Quel sculpteur signera un marbre du

nom de Rude ou de Carpeaux et aura façonné la pierre de façon qu'on s'y méprenne? Qui donc prétendra avoir découvert une comédie inédite de Molière et en sera l'auteur? La plupart des peintres contemporains ont seulement un genre, un procédé; lorsqu'on leur prend ce genre, ce procédé, on leur prend tout, puisque l'art véritable est absent.

Quiconque veut accomplir une œuvre d'art doit avoir pour principe l'idée, et, suivant son métier, il doit emprisonner sa pensée, son poème, dans les couleurs, la pierre, dans les sons, dans les mots. Ceux-là seuls qui mettent dans leur œuvre ce je ne sais quoi de frissonnant et de supérieur, âme ou idéal, sont des artistes; les autres sont d'habiles ouvriers.

Qui nous donnera des artistes? Ils disparaissent à mesure que croît la passion de l'argent. Qui a le temps de réfléchir, la bêtise d'être un naïf? Qui ne met sa cervelle au service malsain de la foule? Pour être artiste, il faut aimer la chimère (Idéal, petite fleur bleue, etc.). *On applaudit les malins; on chérit la fortune. L'art agonise dans un sac.*

Pourtant, il n'est pas douteux qu'on n'aime, qu'on n'adore ce sublime moribond. Chaque année, l'affluence du public qui circule dans les vastes salles du palais de l'Industrie le prouve. Il y a certainement une part de badauderie. Mais comme en ce premier matin de mai, de printemps aux Champs-Élysées, vont dans l'espoir de trouver un artiste nouveau? Non. Pas d'artistes; des peintres, rien que des peintres, toujours des peintres. Et encore.

Les peintres sont des commerçants, et si, au début, d'aucuns ont une âme d'artiste, elle meurt vite. Un amateur se présente chez un maître. Roybet ouvre un cahier où sont des croquis numérotés. Il dit de choisir. Cela se passe ainsi quand on commande des cartes de visite. « Très bien. Vous prenez le 18? *Un armurier fourbissant une épée. » Il déchire un bon séparé du croquis par un pointillé. « Revenez dans six mois. Le tableau sera fait. On paye d'avance la moitié de la commande. » Qui dirigerait mieux une usine? Il a fait faillite quand même.*

Très importantes les relations pour un peintre. Un autre maître (ils sont tous des maîtres), voulant vendre une toile, pour en augmenter la valeur de celle des personnages qui sont à sa table, donne un grand dîner. Et, quand il conclut le marché, s'il remettait la facture au preneur, il écrirait :

Edmond de Goncourt . . . . . *Fr.*	1.000	»
Alphonse Daudet.	1.000	»
Théodore de Banville	1.000	»
Ludovic Halévy	1.000	»
Albert Wolff	1.100	»
Deux députés	50	»
Un sénateur	75	»
Le duc de Morny.	»	05
Virginia Zucchi (étoile)	2.000	»
	7.225	05

Le dîner a coûté cinquante louis ; le tableau en vaut deux cents. L'amateur paye le tout dix mille francs avec un rabais de 225 *fr.* 05.

N'ai-je pas tort de forcer, en plaisantant, un détail vrai?

La peinture est dans le marasme depuis le krach. (On spécule sur des tableaux comme sur de mauvaises actions). Il n'y a pas tant de peintres qui aient un hôtel avenue de Villiers. La plupart n'ont qu'une façade; seulement, il y a toujours un mannequin derrière les vitres d'une fenêtre, pour représenter la petite bonne. C'est la femme du peintre qui vient ouvrir et crie que la servante est occupée on ne sait où.

La prospérité renaîtra-t-elle qui permettra de terminer les hôtels commencés? Trop de tableaux, comme le dessin de Baudry sur les billets de banque, ont une valeur absolument conventionnelle. Par exemple, un talent incontestable. Jamais, en aucun temps, les peintres n'ont aussi bien signé.

Cela conclut à dire que chacun doit rester à sa place. Les fabricants de tableaux peuvent gagner encore plus d'argent, chamarrer leur habit des rubans et des rosettes de tous les pays, se faire donner du maître à bouche bée; ceux qui sont les plus cotés ne sont pas toujours les plus artistes; ils n'ont que certaine roublardise, certain coup de pinceau, comme un comédien a un tic; ils n'ont pas d'imagination, pas de poésie; ils ne s'inquiètent point d'étudier la nature en écoliers sincères et humbles.

Et, parce que la foule des badauds se prête à leur succès et à leur pose, ils sont dégoûtants non pas d'orgueil (l'orgueil de l'artiste véritable est légitime), mais de vanité. Déjà ils ne prient plus les critiques de

parler a'eux; ils le leur permettent, ayant un fond de bonté.

La presse, d'ailleurs, a contribué au développement de ce cabotinage. Des reporters parcourent les ateliers et annoncent, avec des éloges, les envois de manœuvres quelconques au Salon. Les directeurs de journaux devraient faire payer ces réclames, puisque les éditeurs payent les échos annonçant l'apparition des livres qu'ils veulent lancer. Les peintres sont des industriels; il les faut traiter comme tels.

Dans le respect du bourgeois pour un tableau, est-ce que se mêlerait un sentiment d'impuissance? Il y a, au contraire, une tendance à moins d'engouement pour un écrivain; beaucoup pensent, sans l'avoir jamais trop formulé dans leur esprit : « Je sais écrire. J'en ferais autant, si mes affaires... » Heureusement, ils sont trop occupés.

Comédiens, peintres et filles, le public décadent (la corruption d'un peuple du haut jusques au bas est intéressante et charmeuse) acclame ces trois espèces d'artistes. Les écrivains n'existent que pour les servir et chanter leur gloire. Achetons des luths, confrères (dans confrères, il y a frères), *et célébrons ceux qui sont à la mode. Entre nous combien d'artistes parmi eux? Des gens bien pensants ont pour un quart des peintres une admiration mêlée et pour le deuxième quart l'estime qui convient vis-à-vis d'un fournisseur de goût, tailleur ou bottier. Les autres sont des pleutres et peuvent en dire autant des journalistes.*

Les sculpteurs?
Carpeaux est dans la tombe après une vie pauvre.

Quel romancier, carrément, se campera face à face avec la vie? Qui entreprendra le roman de formidable analyse où se développerait, depuis son enfance de petit épicier, ses vadrouilles d'étudiant, jusqu'à ses années de pouvoir occulte absolu jusqu'à sa mort, où il y a de la femme, et ses funérailles majestueuses, la psychologie de Gambetta?

Et le roman de cette infortunée duchesse Sophie de Chaulnes?

L'un conte des historiettes gentilles en de très jolis tableaux parisiens; l'autre fait des pastels, des miniatures, des eaux-fortes où apparaît trop le travail minutieux du maître; le troisième construit de merveilleuses cathédrales romantiques, avec des monceaux de pièces de drap, des lès de soie, des tapis, des confections.

Sous les toits de Paris, chaque instant, mille drames et comédies se mêlent, se dénouent avec des larmes ou des rires; sous les toits de Paris, comme sous la surface d'un océan, s'agite une vie monstrueuse. Une œuvre moderne est à faire. Qui est de taille?

Où est même le critique?

Nos aînés ont mieux qu'à secouer, en songeant à nos cynismes, leurs têtes grises et navrées. On accuse la jeunesse d'être immorale, pessimiste, ennuyée, prétentieuse, sèche, de n'avoir foi qu'au bagout, à l'aplomb,

même d'être détournée par la rue, par ses étalages, ses troussades de jupes, ses sourires, de laisser les œuvres longues et vaillantes pour le trottoir du journalisme facile. La jeunesse n'est plus la jeunesse. Ce n'est pas sa faute, mais celle de la société contemporaine qui l'a faite telle quelle. Pourquoi rendre le petit arbre responsable du mauvais terrain dans lequel il a ses racines et de l'air glacé qui brûle ses pousses vertes?

La jeunesse passe dans la rue corruptrice. Où voulez-vous qu'elle passe? Elle est prétentieuse. Eh bien? Prétendre à une réputation littéraire ou à une situation politique, n'est-ce pas mettre de son côté les trois quarts des chances de l'obtenir? Elle a confiance dans le bagout et l'aplomb; il n'y a pas d'exemple, même dans l'antiquité, que cela ait nui à personne. On regrette donc que la jeunesse ne soit pas imbécile?

Elle est pessimiste aussi.

Cette mélancolie parisienne, qui a certaine saveur, traduit le regret des chimères joyeuses et saines qui devraient hanter surtout les crânes nouveaux, le manque de foi dans l'honneur, le manque d'amour pour la vraie femme et pour la patrie; enfin, cette tristesse boulevardière, spleen crevant, exprime le défaut de volonté de bien faire, de suivre une route pénible parfois, mais droite; elle est le signal de l'affaiblissement général. car, à ce moment du siècle, les cœurs sont bas comme les esprits

. . . . .

Parmi la foule, s'il est quelqu'un, dans le sens large de ce terme, si, dans les administrations, dans les mi-

nistères, dans l'armée, dans le commerce, dans la cohue banale, parmi les cerveaux plats, il est un génie, jeunes et vieux, nous sommes prêts à saluer, car nous voulons vivre.

Quel politique se présente? Aux funérailles de Gambetta, le peuple a honoré surtout, cela fut évident, le patriote qui ne désespéra pas de la patrie. On a pu sentir, ce jour, que des cœurs nobles battent encore et que l'oubli n'est pas venu des revanches futures. Il manque un homme.

Pour poète tragique, nous avons M. de Bornier; pour poète patriotique, M. Deroulède; pour Labiche, personne; pour Offenbach, personne; pour Halévy, personne. Et M. Gondinet ne fait pas peau neuve. Athéniens de Paris, vous applaudiriez frénétiquement M. Aristophane. Il manque des hommes. En poésie, des ciseleurs de rimes; il manque des poètes. En journalisme, des reporters; il manque des écrivains. En art, il manque des artistes.

Comment la jeunesse ne serait-elle pas découragée, comment s'amuserait-elle? Et pourquoi ne s'attacherait-elle pas à ce qui, dans l'écroulement de tout, semble seul sérieux, l'argent? Le pays, l'art, les inventions industrielles, le devoir, la jeunesse, à quoi bon? La patrie, c'est l'affaire des autres. L'art c'est un luxe; quand on sera riche, on verra. Les inventions? Mieux vaut les exploiter que les trouver. Le devoir? une gêne; la jeunesse? du temps perdu. Les affaires sont les affaires.

Je termine ce paradoxe.

Confrère Claretie, pardonnez si, m'adressant à vous et vous rendant hommage, j'ai attaqué en fantaisiste un tas d'hommes et de choses respectables. Le paradoxe est une façon détachée de dire la vérité. Mais qu'est-ce que la vérité? Le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite. Pas du tout. C'est la brachistochrone, celle qui prend le moins de temps.

Dans ce livre, personne n'est massacré; il y a bien toutefois quelques piqûres et quelques horions. C'est un genre de début; je le perdrai, je crois, à mesure que j'avancerai. Oui, je ferai dédaigneusement l'éloge de tout le monde, quand j'aurai comme vous le droit d'être sévère. Et puis, la vie ôte, avec le temps, la force des colères généreuses. On a la tristesse de devenir indifférent.

FÉLICIEN CHAMPSAUR.

Paris, 1884.

JEAN AICARD

Encore un poète passé de la boutique du libraire dans la pleine lumière du théâtre. Après Catulle Mendès, Jean Richepin; ensuite Jean Aicard.

Assez grand, les cheveux noirs bouclés, toute la barbe, le visage troué comme une écumoire, frileux, enveloppé dans une pelisse dont il relève le collet, le nez droit de la pure race grecque, le ruban rouge à la boutonnière, quarante ans, voilà l'homme. Une impression brune, une voix accentuée, une odeur d'aïoli.

Jean Aicard est un Provençal provençalisant. Il devrait être un peu plus modeste et, puisque c'est son faible d'imiter Mistral, Aubanel, en les traduisant, il devrait s'inspirer aussi de ce Marseillais assez dissimulé pour qu'on lui demandât de quel pays il était. Il répondit : « Pourquoi vous le dire, tè ? Je n'aime pas à

me vanter. » C'est très beau d'être de la Provence. Mais, par vos airs, vous humiliez trop, mon cher compatriote, les gens d'esprit qui sont nés autre part.

Voilà. Jean Aicard se figure que toute la contrée entre Durance et Rhône lui appartient. A lui les montagnes couronnées de neige, les collines, les torrents, les ravins, les pinèdes, les palmiers, les orangers, les champs de roses ; à lui les cigales. Le chat botté criait : « Tous ces champs sont au marquis de Carabas. » Il est adorable, ce chat qui, pareil en espérance à tous les poètes et à tous les amoureux, est maître de la nature, depuis les coquelicots jusqu'aux étoiles. Jean Aicard est ainsi ; il se promène à travers le monde, en Hollande, en Suisse, même à Paris, en répétant : « La Provence est mon domaine. Je vous apporte son parfum. »

Le petit inconvénient est qu'il marche dans les bottes des autres.

* * *

Aicard naquit à Toulon (cela rime à frelon). Le père écrivait. Qui s'en souvient ? Et qui se souviendra du fils ? Vers l'âge de douze ans, on l'envoya à Mâcon. (Il n'a pas de chance avec les noms de ville). Jean Aicard a lui-même raconté son exil en vers, pour la postérité, cela va sans dire :

« On sait mieux le français au pays de la neige ;
Eloignons cet enfant de nous, se dirent-ils ;
Il faut que les garçons apprennent les exils. »
Et l'on m'envoya loin, à Mâcon, au collége.

On peut juger sur ce quatrain la manière du poète. Voltaire a dit qu'il suffit de quatre lignes d'un homme pour le faire prendre. Aicard est condamné.

A Mâcon, il allait le dimanche chez Lamartine, alors retiré à Milly, Lamartine vieilli, triste, écrivant pour vivre, tirant à la ligne, enfin en pleine souscription. Au collége, on faisait aux écoliers des dictées tirées de Lamartine; Jean regardait le pauvre grand homme, à la silhouette amaigrie, comme un dieu; sa petite tête reçut de l'esprit du maître immortel une impression profonde. C'en fut fait pour la vie.

> Il fallut m'emporter en Provence, *un beau jour*,
> Ce rêve intérieur m'ayant consumé l'âme...
> Le soleil ralluma *ma* vie avec sa flamme,
> O souvenir sacré, ce moment du retour !

C'est abominable ; on ne sait si la pensée est plus vague ou la forme plus lâche. « Un beau jour » est pour la rime, qui n'est pas riche. D'ailleurs, sur ce point, l'opinion du rimeur est nette, car il a osé écrire : « On peut dire de la rime *riche* qu'elle est trop souvent la rime *prévue*. En ce cas, je l'ai souvent effacée, lui préférant cent fois une rime suffisante, mais inattendue. » Ame avec flamme, très nouveau en effet. Maître Théodore de Banville, faut-il qu'on chasse Jean Aicard avec des chardons et des houx ?

Au collége de Nîmes, où bientôt fut envoyé le petit, il dut lire cependant Racine, Corneille, Molière; il dut apprendre que le vers doit être parfait, taillé comme un diamant resplendissant. Un volume de Musset, de Hugo, de Baudelaire, de François Coppée,

c'est un écrin ; un livre de Jean Aicard, c'est un plat de macaronis que le feu n'a point dorés. Des fils de mauvais fromage, au lieu de rayons de soleil.

*
* *

Aussitôt ses études terminées, il acheta ce livre exquis de Frédéric Mistral, *Mireille*, et les strophes, rouges de sang et de lumière, de Théodore Aubanel. Il vint à Paris pour y chercher la gloire, en les démarquant.

Jean savait bien qu'ils ne réclameraient pas. Ces deux poètes sont humbles et simples ; ils travaillent loin de la foule. Mistral m'écrivait : « Croyez bien que le silence autour du poète vaudra toujours mieux que le bruit des cymbales. C'est en frappant sur des casseroles qu'on effraie les abeilles et qu'on arrête les essaims. » Aicard put, sans que personne vint le troubler, pas même un gendarme, faire ses adaptations. Le tricorne n'apparaissait point, quand le maraudeur prenait les gerbes du prochain, à l'horizon des blés d'or.

Aicard est un adaptateur. A Londres, à l'étranger, Zola et les autres ne touchent guère de droits d'auteur ; on ne fait que les traduire en les abîmant un brin. On les adapte. De même, Mireille a de proches cousins, Miette et Noré, qui l'ont complètement dépouillée de ses fleurs des champs ; mais les coquins n'ont pu lui enlever sa grâce enchanteresse.

*
* *

Poèmes de Provence, par Jean Aicard, mieux vaut,

dans la petite bibliothèque familière, le recueil de poésies de Mistral : *lis Isclo d'or*. *Miette et Noré*, c'est la méchante traduction d'un chef-d'œuvre : *Mireille*.

Chanson de l'enfant, variations de rhétoricien habile. Il suffit des vers du maître des maîtres :

Il est si beau l'enfant, avec son doux sourire...

Jean Aicard, après avoir démarqué Victor Hugo, Mistral, Aubanel en des pastiches de Lamartine, a fait jouer, à la Comédie-Française, une pièce en quatre actes : *Smilis*. On croit qu'elle est en prose ; ce n'est pas exact, elle est en vers ; mais les rimes sont si faibles qu'on ne s'en aperçoit pas. L'amiral Febvre se tue pour permettre à une jeune fille grecque, Mlle Reichemberg, qu'il a adoptée et épousée, d'être heureuse avec un beau capitaine.

C'est le sujet. Au quatrième acte, l'amiral suce une bague où est du poison ; il dit : « C'est mon premier baiser conjugal. » Et il jette l'anneau dans la mer. Comme les marins font le salut des couleurs, il ajoute : « Demain, les pavillons seront en berne, le canon tonnera pour le deuil amiral. Saluez le deuil amiral ! » Il tombe, et la pièce avec lui.

Le quatrième acte, qui n'est point neuf, se passe au joli village de la Garde, près de Toulon. Les décors sont très exacts ; ils ont été faits d'après des photographies apportées par l'auteur. C'est le village qu'il habite ; le pavillon ressemble à celui d'un ami chez qui il va tous les jours. Aicard, qui déclare ne pas pouvoir souffrir Paris, disait dernièrement : « J'ai

dans ma pièce le paysage que je vois de ma fenêtre. Ainsi je suis content. Lorsque je viens à Paris, j'emporte la Provence avec moi. »

Il le peut ; la sienne est en carton. Pour la mettre en coupe, ce fabricant de faux louis d'or n'a vu l'enfant, ce charme et ce rêve, son pays d'amour, de clarté, de soleil, tout vibrant sous le ciel bleu de rayons et de parfums, que dans la poésie éclatante des autres.

GUY DE MAUPASSANT

« Maupassant? Du talent. » Quand on parle de lui, voilà ce que dit tout le monde, et, par extraordinaire, tout le monde a raison. Maupassant a mieux, mais de ce mieux il n'en a pas assez.

Quelques volumes, qui composent l'œuvre de ce garçon de trente et tant d'années sont sur ma table; c'est très habile, très bien distribué. Chacun renferme à peine le nombre de pages nécessaire; cela ne dépasse pas trois cents. Vingt lignes à la page, des blancs, des pages vierges. On voit un marchand de copie qui a tiré de son travail tout le profit possible. Après la publication de plusieurs nouvelles dans un journal, Maupassant les assemble; il les vend, par exemple, à un éditeur de Bruxelles, Kistemaeckers, qui en fait un petit livre; au bout de l'année, il trans-

met le droit d'éditer cette jolie nouvelle, ***Mlle Fifi***, et les contes de la suite de cette fille publique à M. Havard. Ainsi, trois moutures. Ce n'est pas en quoi je blâme mon camarade.

Au contraire.

Chaque livre donne une source d'argent. Maupassant s'arrange pour en faire, avec ses récits superbes, le plus possible. Très bien. Mais de tout cela ne sort pas l'impression formidable d'admiration qu'on ressent à la lecture des grands maîtres de l'humanité : Homère, Eschyle, Shakespeare, Molière, Balzac. Il y a dans trois lignes de Pascal des dessous et des profondeurs de pensée que Maupassant ignore pour son usage.

Quelle est la philosophie de son œuvre ?

*
* *

Sans doute, (et ce sont des qualités merveilleuses, très difficiles et très rares) il a une phrase claire, nette, pittoresque, sans recherche de mots bizarres ; son observation est d'après nature, sincère ; il émeut de puissante façon par des moyens simples ; il joint à certaines délicatesses tendres, à des sentiments subtils et doux, une santé de vice, une analyse paisiblement ironique, une impudeur insolente et belle qui plaît. Un souffle, de temps en temps, cet indéfini inexplicable dont les seuls artistes sont doués et dont les bons ouvriers donnent parfois l'illusion, un souffle, une âme agite ses récits d'un bout à l'autre. Mais ce *souffle* s'arrête court ; il secoue un arbre, lui faisant

murmurer une chanson ou une plainte mystérieuses; ce frisson ne remue pas une forêt.

D'abord, l'œuvre de Guy de Maupassant n'est pas une forêt.

C'est un verger normand.

*
* *

Une critique, rien de plus, sincère, loyale.

A un écrivain de cette valeur convient non une réclame, mais la vérité, du moins, juste ou fausse, une appréciation franche. *Iliade*, *Comédie humaine*, faut-il évoquer ces monuments? Le labeur de Maupassant est loin, très loin, encore plus loin, de pouvoir être comparé à ces œuvres énormes, toujours palpitantes.

Qu'on relise seulement une nouvelle de Balzac, *Gobseck*, pour juger ensuite Maupassant.

C'est, au reste, un magnifique éloge qu'il faille se placer àpareille hauteur. Maupassant est au rang de Mérimée.

Il a fait espéror plus.

*
* *

Sa famille est normande. Mlle Lepoitevin, de Fécamp, était assez riche pour épouser un noble; elle devint femme de M. de Maupassant, un homme d'esprit, de cœur, de fougue, dépensier et galant. Quand ils se séparèrent à l'amiable, deux fils étaient nés. La mère, un peu entichée d'aristocratie, avait nommé le premier Guy et le second Hervé. Celui-ci tient du père;

Guy procède davantage de la mère. De sens pratique, raisonné, mais d'intelligence fine, elle poussa Guy à écrire.

C'est aller trop vite. Né près de Dieppe, il commença ses études au collège d'Yvetot. Renvoyé pour cause d'irréligion, il termina ses classes en Normandie, autre part, et connut Flaubert. Maupassant développa son esprit et son observation dans l'intimité de ce maître; il lui soumit longtemps ses premiers vers, de beaux diables *sans caleçon,* et sa première prose, comme un écolier à son professeur. Flaubert conseillait à l'élève de brûler ses essais, et Maupassant les jetait au feu, presque toujours.

Vers vingt-huit ans, finit cet apprentissage. Employé dans un ministère, Maupassant donna en 1878 au *Gaulois*, que dirigeait alors un écrivain de beaucoup de verve, Emile Blavet, une poésie remarquable : *la Dernière Escapade*. Ce fut son début.

*
* *

Quelques mois après, je rencontrai l'auteur. Habitant alors rue Clauzel (quand on allait le voir, des femmes ouvraient à tous les étages), il avait, de moitié avec notre ami Léon Fontaine, une maison à Sartrouville, un bateau et une yole. Il me souvient d'un soir où, avec Alis et Deschaumes, après avoir payé des mêlés-cassis à tout le pays, vers minuit, nous allâmes, en bateau, à Saint-Germain.

Qui est-ce qui ramait?

Il me souvient du retour, au lever de l'aube. Maupassant a fait cette description :

« Un lapin, nous voyant venir, rentre au terrier et nous montre, une seconde, la tache neigeuse de son derrière. Des bergeronnettes courent sur les étroites plages de sable, piquant des insectes d'un coup de bec; un vaste héron, parfois s'élève d'un buisson et monte dans le ciel à grands coups d'aile, la tête allongée et la patte pendante. L'air est doux, le charme pénétrant des rivières calmes vous enveloppe, vous possède; on respire lentement avec une joie infinie. »

Une corde, que je ne voyais pas barrait un bras de Seine; on m'emballa, un peu avant, dans une discussion. Ils ramaient dur. Debout à l'avant, la corde me frappa au jarret et me jeta, par dessus Maupassant, à l'autre bout du bateau. Est-ce alors qu'il vit le lapin montrant sa tache neigeuse ?

*
* *

Dans un recueil de nouvelles, les *Soirées de Médan*, il publia un récit admirable : *Boule-de-Suif.* Le succès vint tout de suite. Maupassant n'aurait écrit que cela, son nom marquerait.

Et, depuis, des nouvelles encore, des nouvelles sans cesse. Les deux principales, après celle que j'ai citée, sont : *la Maison Tellier*, *Mlle Fifi*. Des filles, toujours des filles, et très banales, publiques. Vraiment, si vif que soit le talent de Maupassant en ces sortes de sujets, dans tout grand écrivain il faut un penseur.

Quelle pensée s'élève de ces œuvres? Parmi la tragique agitation de ce siècle d'argent, Maupassant paraît n'apercevoir que des gros numéros. La basse fille dans la société, ce n'est pas tout.

Et la société ?

*
* *

Albert Wolff, dans un article très élogieux, lui a demandé s'il était comme ces peintres qui, ayant réussi un tableau, le refont continuellement.

L'attente fut assez vive lorsque était annoncé un roman de ce maître robuste de la nouvelle. Le roman, *Une Vie*, a paru; les gazetiers l'ont célébré. Certainement, ce livre a des qualités de style et d'observation supérieures; mais il a causé une déception que personne n'a osé avouer. Maupassant est une puissance. Dans cette foule vague qu'on nomme la presse, on doit compter aussi les ignorants qui admirent quelqu'un, un confrère, ils osent dire, sans l'avoir lu, quand l'admiration devient pour lui un cliché.

Combien connaissent, pour les avoir pratiqués, les livres de Renan? Il est convenu, avec raison, que c'est un grand écrivain; cela suffit à cette foule vague.

*
* *

Guy de Maupassant, qui manque un peu de brio dans la chronique, de grâce légère, est absolument de premier ordre dans les courts récits. Chaque mois, presque, les délicats ont la surprise de trouver dans un journal, *dans la mer de* littérature quotidienne, une histoire

émouvante jusqu'au profond du cœur et marquée pour l'avenir. Maupassant est un artiste. Mais il n'a pas atteint, dans son premier roman, la puissance continue. Dans un salon, quelqu'un dit (rappelez-vous, ô divinement blonde) à une jolie femme, très spirituelle : « Que pensez-vous d'*Une Vie?* » Elle répliqua : « J'aime mieux *Un Cœur simple.* »

Étonnant de justesse. Le conte de Flaubert est le tableau parfait et touchant d'une existence effacée ; c'est un chef-d'œuvre, puisqu'il n'y a rien de trop, rien qu'on puisse retrancher, rien qu'on puisse reprocher. C'est un chef-d'œuvre. Maupassant a voulu donner longuement la même impression. Mais la mort épouvantable de Julien et de sa maîtresse ne seraient pas déplacées dans Montépin; l'abbé Tolbiac a fréquenté frère Archangias. Puis, dans l'analyse de cette vie terne, lente, sur place, il y a des sauts considérables. La phrase est riche, précise, parfois sensuelle; mais que Maupassant relise *Un Cœur simple.* Les deux mots par lui tracés en tête de son roman devraient être la devise de chaque écrivain : « L'humble vérité. »

*
* *

Qu'ajouter sur l'homme ?

Un peu trapu, figure rouge, la moustache brune et forte, de petits yeux noirs, scrutateurs, c'est un vigoureux gars. Très aimable, très affable, ne critiquant jamais personne, sauf dans une intimité étroite, il a un rire complaisant qui est, chez lui, l'expression du plus profond dédain.

Ironie très jolie et très distinguée.

Que pense Maupassant? Son opinion demeure en dedans de lui. Son rire extraordinaire s'arrête à sa peau; là, il devient banal. C'est bien assez pour les hommes.

Quant aux femmes, voilà son faible ou son fort. Préfère-t-il être louangé comme écrivain que comme mâle?

Les deux lui plaisent.

Hâbleur normand, robuste et raffiné, est-ce que, par fois, il n'aurait pas les mots spirituels et les aventures galantes de l'escalier?

Il habite tour à tour Étretat et Paris. A Étretat, il s'est fait bâtir une maisonnette qu'il agrandit chaque année; on dirait une habitation et un jardin de curé.

A Paris, son appartement est clos jusqu'à cinq heures du soir; dès le jour, il travaille. Jamais de visite importune. Le concierge a des ordres sévères. Le jeune maître, comme on dit si facilement pour les peintres, s'assied, chaque matin, devant son bureau, avec la régularité d'un employé.

OLIVIER MÉTRA

26 *janvier*, 1884.

Chaque année, les journalistes qui composent de clichés les trois quarts de leur littérature sortent la rengaine : « On ne s'amuse plus au bal de l'Opéra. » Et les plumitifs de rencontre, qui ont copié cette phrase de blasé font queue à la porte du bon Mendel pour avoir des billets. Très étonnant, à ce que content nos pères, l'Opéra de la rue Le Peletier. Ne l'ayant pas connu, je n'ai pu y rencontrer les fameuses femmes du monde. A mon avis, pour rire, l'endroit ne fait rien; il suffit, jeune ou vieux, d'avoir le cœur au rire.

Faut-il évoquer le souvenir du prince d'Orange, plus célèbre sous le nom de Citron? Après un bal de l'Opéra, sa bande alla souper en cabinet particulier. Le prince eut la fantaisie de servir. On le sonnait, il arrivait dis-

crètement. Une jolie fille qui narrait cette anecdote, l'héroïne de la petite fête, lui dit, entre deux verres de champagne : « Garçon, criez : Vive la Hollande! » Et Citron, la serviette sur le bras, d'une voix formidable qui fut ouïe des cabinets voisins, cria : « Vive la Hollande! » C'était très chic, pour un fils de roi, tout à fait héroïque.

Voilà des années depuis cette nuit que l'histoire doit noter. La belle à qui le prince d'Orange fit l'honneur de cette fantaisie est marquée de la patte d'oie; mais elle continue toujours la noce de jadis. Cependant, elle a un fils ingénieur à New-York. Dernièrement, il vint la voir. La vieille cocotte, prise d'un accès de sentiment, voulait quitter Paris, ses pompes, renoncer à la vie joyeuse pour le suivre en Amérique. Le jeune homme, né en Calvados d'un imbécile que la folle lâcha après treize mois de mariage, eut une réponse délicate : « Non, maman; tu en as encore pour dix ans à être Parisienne. Moi, je suis Normand. »

Elle sera, demain, au premier bal de l'Opéra. Vingt ans de plaisirs, cela ne fatigue donc pas une fille? On peut espérer qu'il y aura chez M. Métra des beautés moins antiques. Il est certain qu'un provincial égaré à l'Opéra, ne connaissant personne, a des chances de s'ennuyer ferme.

En tout cas, il sera loisible de varier son ennui et de le promener aussi à l'Eden. A ce qu'il paraît les bals que conduit Arban tous les samedis ont du succès; mais il n'en était pas de même l'an dernier, *au début.*

A deux heures du matin, nous étions bien une vingtaine. C'était charmant; une salle merveilleusement riche, trop chargée d'ornements et de femmes rouges; deux plafonds de Clairin, deux orchestres. Un pareil décor nous aurait coûté cher. Nous avons joué aux barres, à saute-mouton, aux quatre coins, à colin-maillard. Willette était triste, la première heure, quand il y avait encore quelques étrangers. Comme Sarcey lui en demandait la cause, il répliqua : « J'aurais besoin de six mille francs de rente. C'est malheureux que je ne puisse pas être bourreau ! » Bientôt nous fûmes entre nous. Willette entonna la ronde enfantine : « Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés. » Ce fut une ronde étourdissante, où Sarah Bernhardt fut remarquable. « Mais, les lauriers du bois, les laisserons-nous faner? » Au quatrième couplet, les deux orchestres en avaient pris leur parti; ils accompagnaient :

Non, chacune à son tour ira les ramasser,
Si la cigale y dort, ne faut pas la blesser,
Ne faut pas la blesser.
Entrez dans la danse,
Voyez comme on danse,
Sautez, dansez, embrassez
Celle que vous aimez.

* * *

Propos qu'on entendra demain :

Une de nos jolies tendresses (style du baron de Vaux) à un pschutteux aux longs pieds qui insiste près d'elle pour avoir les mercredis :

— Vous êtes épatant, mon cher. C'est vous qui payez le moins, et vous voulez le jour le plus chic.

A trois heures du matin, lorsque, à l'envahissement des grues de la salle dans les couloirs, aux parfums aristocratiques de Guerlain commencent à succéder les odeurs de chair en sueur, les relents de Zola, M. Alphonse, en mignon d'Henri III, à une grande superbe fille en maillot, costumée « en Assemblée qui veut se dissoudre » :

— Tu sais, Marcelle, avant.. hier, elle a vêlé d'un gros garçon qu'on appelle l'Américain.

— Il n'y a pas de cruelles; il y a des hommes qui ne savent pas l'heure.

— Il y a des femmes qui ne marquent pas d'heure, comme il y a des pendules sans mouvement.

Un philosophe :

— De quelles mœurs parlez-vous? En fait de mœurs, je ne dépasse jamais la place de la Concorde. Je ne vais jamais sur la rive gauche.

Une femme voilée à un comédien (qui donc?) :

— Je suis bien contente de vous voir. Je vous ai écrit. Vous n'avez pas répondu.

Le comédien :

— Je ne reçois que les lettres chargées.

Qu'on accable l'indiscret qui écoutera cette infamie de toutes les hontes disponibles ; ce propos le réjouira.

Aujourd'hui, le vieux type du comédien se meurt; ils sont décorés, ils sont officiers d'académie, ils sont pontifes.

Sarah est la dernière cabotine.

Got est austère, imposant; c'est Mathieu Molé. Où est le comédien d'autrefois? Banville a justement écrit :

Lui qui voudrait fuir vers
Les cieux *farouches*,
Le vers ailé, le vers
Meurt sur vos bouches.

Frédérick-Lemaître est mort, qui se présenta au comité du Théâtre-Français, simplement vêtu de bottines, d'un faux-col et d'une cravate d'azur. Coquelin aîné disait, l'autre jour : » Je ne puis pas jouer dans une pareille comédie (il s'agissait de Molière), j'ai un fils qui sera député. Il ne peut pas me voir recevant des coups de pied au derrière... vous comprenez. »

*
* *

Le bal de l'Opéra sera-t-il une image de la vie parisienne?

Y verrons-nous un député, ancien ministre, qui, certains soirs de déveine noire, est humble devant les croupiers et le caissier d'un tripot de la chaussée d'Antin? Y croiserons-nous un autre député, méridional celui-là, dont les créanciers malins s'unirent pour l'envoyer à la Chambre afin d'être payés?

Delpit (celui qui n'a pas de talent, lequel?) n'y viendra point pour se mirer dans une glace et dire, comme il y a quinze ans, à un camarade : « N'est-ce pas que

nous avons des têtes de lions?» Delpit voulait dire que lui en a une.

Face de lion atteint de diarrhée.

*
* *

Tandis que des musiciens tziganes pleureront au-dessus du grand escalier, Métra, dans la salle mènera la folie. Jouera-t-il sa valse des Roses? Avec une demi-douzaine d'autres, elle a fait sa réputation de compositeur. Les orgues de Barbarie l'ont exécutée dans les rues et sur les places de toutes les villes de toutes les provinces, dans les cours de tous les hôtels, l'ont grincée de façon atroce et la grincent encore. Il est bien spirituel, le mot de Gounod: « Les musiciens n'arrivent à la popularité que par la calomnie. »

Cela me remet en mémoire une tirade d'André Gill, avant que la folie l'eût atteint et quasi terrassé. Il disait, de sa voix profonde: « Le gouvernement ne remplit pas son devoir. Un musicien, mieux, un poète a noté les tendresses de la vingtième année, la chanson du printemps, la douceur des roses; a inventé des chefs-d'œuvre adorables, a fait danser des générations; sa mélodie ailée est entendue dans les cinq parties du monde. Il a créé des valses merveilleuses, répétées partout, qui charment et qui enchantent. Quand existe un homme ayant fait de son cerveau jaillir cette harmonie, le gouvernement devrait l'entretenir comme un monument public. »

Métra n'a pas besoin du gouvernement et ne demande *rien*.

Il est pourtant temps, comme dit la chanson et comme dit Musset, d'esquisser une silhouette de ce sincère artiste.

Le père d'Olivier Métra avait le diable au corps, courtisait la folle du logis, était de ceux qui aiment les chemins de traverse, alors même qu'ils sont sûrs de n'en jamais faire des grandes routes; il était de ceux qui adorent les sentiers perdus dans les bois, bordés d'aubépines, d'églantiers, de buissons où ramagent les rossignols, les sentiers parfois pleins de cailloux. D'une famille lyonnaise riche et honorable, les deux, il avait abandonné le droit romain, tous les droits possibles; il s'était engagé dans une troupe pour jouer la comédie, la tragédie, le drame, l'opéra, l'opérette. Métra possède un traité où son père s'engage à tenir les rôles d'amoureux, sans partage, moyennant cent dix francs par mois.

Existaient alors des troupes d'arrondissement. Elles habitaient Paris l'hiver, puis, dès les beaux jours, s'en allaient donner des représentations d'ici, de là, à Corbeil, Étampes, Rouen, Reims, le Mans. Le père de Métra jouait à Rouen quand Olivier vint au monde. La troupe alla ensuite au Mans, où l'on baptisa l'enfant. Aventures de voyage. Ainsi pour René Descartes, qui, d'après documents certains, fut conçu en Bretagne et naquit en Touraine.

Dans la troupe dramatique et comique dont faisait partie le père Métra, ou dans une autre troupe rencontrée par les villes, était Mme Halanzier-Dufresnoy. Elle avait un fils, âgé de onze ans à peu près en 1831.

Le fils de Mme Dufresnoy tint Olivier sur les fonts baptismaux, renonça pour lui au diable et son train, oublia son filleul nombre d'années et ne fut pas peu étonné lorsqu'un jour Métra l'aborda par ces mots: « Bonjour, mon parrain. »

Le parrain, en janvier 1879, a donné, à l'Académie de musique, qu'il dirigeait, la première représentation d'un ballet japonais en trois actes, *Yedda*, livret de Philippe Gille et Mortier, deux hommes d'esprit; musique de Métra. On le jouerait partout, s'il voulait. Seulement, il y a des années où on n'est pas en train.

* * *

Ce que fut l'éducation de Métra? Il joua, dès cinq ans, sur les scènes de province, des rôles d'enfant, de petit garçon, de petite fille (au théâtre, pas à la ville), selon les besoins. A douze ans, il débutait à Paris, au théâtre des Jeunes-Élèves, maintenant Bouffes-Parisiens. Destiné par son père au métier d'acteur, il jouait les premiers gamins, par exemple Joas.

Un violoniste de l'orchestre lui prêta son violon, un violon que le petit Olivier, en débitant ses rôles, écoutait avec ébahissement. Quelques leçons. Puis, Métra, chaque fois qu'il pouvait avoir le violon de son ami, s'exerçait tout seul. A dix-neuf ans, il était chef d'orchestre au bal Robert, qui n'existe plus. Il se trouvait au bout d'une allée, au coin de la rue des Acacias, boulevard Rochechouart. Il y a sur son emplacement l'impasse Robert. Un cordonnier voisin a

donné à l'impasse le nom du propriétaire du bal. Le nom est resté.

Tour à tour chef d'orchestre à l'Élysée-Montmartre, à Mabille, aux Folies-Bergère, enfin à l'Opéra, une petite foule de jolies valses l'ont popularisé.

*
* *

Au cercle, il évoquait un souvenir de jeunesse. Au temps où le chemin de fer s'arrêtait encore à Rouen, une dizaine de musiciens, dont Métra, allaient au Casino de Dieppe. Ils avaient pris à eux seuls la diligence. C'était en août; il faisait très chaud. On traverse une rivière ; la patache s'arrête ; les dix musiciens se déshabillent et prennent un bain. Au moment de remonter, ils hésitent à remettre leurs vêtements et s'enferment tout nus dans leur boîte roulante.

Comme des Turcs, ils s'installent et fument. Tout à coup, à un carrefour, deux gendarmes. On se figure leurs têtes devant dix types nus dans une diligence. Il fallut rebrousser chemin vers Rouen. Les deux gendarmes trottaient farouchement de chaque côté. Rappelez-vous Cooper, Gardefeu, le récit de sa promenade au Bois avec le baron et la baronne de Gondremarck. Enfin, un des dix, se rhabillant, trouve dans la poche de son pantalon une carte qui lui avait servi pour aller jouer du piston aux Tuileries, chez Louis-Philippe. (Cela ne prouve pas que Métra soit bien jeune). La carte est placée sous le nez des bons gendarmes : « Laissez passer. Service du roi. » C'était imprimé. Ils crurent avoir affaire à des pairs de France.

« Mille pardons, messieurs... Permettez-nous de vous accompagner. » La diligence reprit le chemin de Dieppe, entre les bons gendarmes, confondus en remercîments et en sourires.

Il n'y a que des pairs de France pour oser voyager tout nus.

Taille élancée, Métra a le visage fin, moustache mince, les cheveux partagés au milieu du front, neigeux, comme poudrés, l'œil bien vivant et bien sympathique. Métra est blanc, mais printanier, neigeux comme un pommier de mai.

Avec cela, beaucoup d'esprit.

Un mot cruel de lui sur le pauvre Gill, un peu victime de son orgueil, du sentiment de sa valeur. Je revois ce mousquetaire de Montrouge disant à Lassouche : « Du temps que j'étais beau... » ou bien encore à Daubray : « Tu parles d'amour à un homme qui... » Fier, il se cambrait en des poses de statue. André Gill adorait la flatterie énorme. Aussi bien, comme quelqu'un donnait des nouvelles du malheureux grand fou, Métra dit :

— Gill restera à Charenton, s'il a trouvé un groupe qui l'admire.

Oui, beaucoup d'esprit, Métra, trop d'esprit. Un certain nombre de musiciens manquent de cette grâce, de cette pointe légère ; il est leur rédempteur.

JEAN RICHEPIN

On parle souvent de l'affolement parisien. N'est-ce pas un affolé, le garçon de talent qui, ayant passé la trentaine de plusieurs années, après avoir écrit des œuvres qui le classent parmi les vrais artistes de ce temps, à la veille de la première représentation d'un drame, *en vers*, s'en va, accompagnant une folle, son fils, le cousin et un inconnu (ce devait être Canrobert), s'en va, brandissant un couteau de cuisine, les autres armés de cravaches et de poignards, secouer les puces de Marie Colombier ? Il criait comme un romantique, en exagérant :

— Où est-elle, que j'étende ses tripes au soleil ?

Et il offrait mille louis (ça va bien) à la femme de chambre pour qu'elle dît où était cachée sa maîtresse. Qu'est-ce qu'il aurait fait. Pas de soleil ce jour-là ; il bruinait.

*
* *

Richepin ambitionne de monter sur un piédestal; il s'est placé sur un pilori de charlatan bohémien. Qui donc disait qu'il était devenu bourgeois?

En effet, en 1878, il a épousé, à Marseille, la fille d'un maître d'hôtel; il en a eu un fils et il en a profité pour lui dédier la nouvelle édition d'un vieux roman. Richepin gagnait de l'argent; il économisait. Il fallait une revanche.

A la suite de Sarah, il est allé, après déjeuner, chez une grosse actrice, avec un coutelas pris à l'office; il a hurlé qu'il voulait des tripes au soleil.

Tout son talent est dans cette exagération.

*
* *

Bulletin bibliographique:

Richepin, né à Médéah, en Algérie, en 1848. Son père était médecin militaire. Fit ses études aux lycées Napoléon et Charlemagne. De six à huit ans, habita Belleville. Ses études finies, deux ans à Douai. Après avoir commencé la médecine avec son père, il entra à l'École normale. Quittant l'École en août 1870, il passa le temps de la guerre à Besançon, où il fut successivement rédacteur en chef du journal l'*Est* et franc-tireur sous Bourbaki. Il arriva à Paris le 20 mars. Tout le temps de la Commune, il écrit au *Mot d'Ordre*. Après, grande misère. Les *Étapes d'un réfractaire*, dans la *Vérité;* des chroniques au *Corsaire*. En 1872, une pièce en un acte, l'*Étoile*, en collabo-

ration avec Gill, qu'il joue lui-même à la Tour-d'Auvergne. En ce temps, il donnait des leçons de tout, pour soixante francs par mois, cinq heures par jour, chez un marchand de soupe. Nombreux changements de domicile, pour cause de pavage. Il vécut beaucoup sous les galeries de l'Odéon ; rendez-vous fixés à Ponchon sur les affiches des théâtres. Alors il composa la *Chanson des gueux*, s'inspirant de son ami. Deux mois en Italie, avec Félix Bouchor, homme riche. Après l'Odéon et l'Italie, Batignolles et Montmartre. Ses poèmes parurent en volume ; condamné à un mois de prison, il acheva à Sainte-Pélagie les *Morts bizarres*. Ensuite, six mois à Guernesey, avec Ponchon ; heureusement les Bouchor vinrent les rejoindre. A Guernesey, sans remplacer Victor Hugo, il acheva les *Caresses* et commença *Madame André*. Au retour, il collabora à la *Lune rousse*, à la *Petite Lune*, en argot. Ne pas oublier, en 1878, dans le *Peuple lyonnais*, un roman : *Z..., 1313, poste restante, à Lyon.*



Et il devint amoureux, à Montmartre. Alors, comme j'arrivais à Paris, je connus Richepin, rue de La Rochefoucauld, chez un musicien impressionniste du nom de Cabaner. Je le vois encore aussi chez un marchand de vin, près du Jardin des Plantes, avec Paul Bourget. A quatre heures du matin, Richepin était arrivé chez lui, de Montmartre, seulement vêtu d'une robe de chambre et d'une paire de pantoufles. Il me montrait, à moi, collégien échappé, sur un bras assez

musculeux, les morsures de sa maîtresse, avec qui il s'était battu. (Plus tard, Sardou disait, après une visite chez Sarah Bernhard : « Ça sentait les coups. ») Il était parti ; il l'aurait tuée. J'admirais. C'était beau la littérature !

Pourquoi s'étaient-ils aimés ? Qui pourrait dire comment ces choses commencent ? Un soir, vers onze heures, ils se rencontrèrent rue des Martyrs. Lui était en compagnie de deux amis ; apercevant une grande et forte fille, aux cheveux en broussaille, qui marchait devant eux, il l'embrassa sur la nuque, pour rire. Elle se retourna, furieuse ; ils se gobèrent. C'est très simple.

Il fallut des mois et des mois pour se guérir de ce baiser. Les extases, les râles, les attendrissements, les griseries de chair, l'anéantissement de tout, sauf la chère aimée ; les larmes amères, les sanglots pendant lesquels il semble que la poitrine se brise, les atroces jalousies.

Judith fut la première glu.



Enfin, laissant sa chambre, rue Hélène, où sont encore des réverbères à pétrole, une rue en retard, il partit en province avec une bande de bohémiens. « N'ayant pas autre chose à faire que de voyager, pour enlever le noir de ma tête, j'ai signé engagement avec des Bohémiens que je rejoins samedi. La vie en plein air, dans des voitures, saltimbanque. Mais combien isolé parmi eux ! Je fais appel à ce que

tu as de meilleur en toi. Si tu as quelque chose sous le sein gauche, sois bonne. Envoie-moi ton portrait de gosse et celui en chemise, les bras croisés. Je n'ose demander les cheveux. Ce que tu voudras, quoi! Départ samedi pour les étoiles. » Les bohémiens le lâchèrent bientôt; il n'était pas assez nature.

Après avoir erré un peu partout et travaillé un jour comme portefaix à Bordeaux, il tomba dans sa famille « comme un aérolithe », à ce qu'il m'écrivait. Il ajoutait: « Je suis Touranien, nomade, ennemi de la race blanche, qui a inventé le foyer, la famille, la patrie, l'idéal et les dieux. »

Le fou d'amour était tout de même dans sa famille, près de sa mère. Même lorsqu'on est devenu un homme, c'est toujours maman. Comme elle séchait autrefois les larmes de son petit elle soigna la blessure du grand, et, de façon discrète et merveilleuse, sans avoir besoin de confidence, elle apaisa cette passion douloureuse. Il y eut cependant des retours terribles, au souvenir de l'ancienne. La preuve en est dans ce fragment: « Laisse-moi crever et rigole, et dis du mal de moi avec ceux qui t'en disent, et, si tu veux, je ferai mettre dans les journaux que je crève à cause de toi. Cela fera des caricatures ou des articles qui te feront rire en buvant un bock. Et tu m'appelleras imbécile, et on rira autour de toi. Tas de gredins! Oh! ma petite Nini, ma femme, quel trou tu as à la place du cœur, et je t'embrasse tout de même en pleurant. »

Tout passe, tout casse, tout lasse.

Le poète oublia celle dont les yeux le troublèrent longtemps ; il ne se souvint plus de celle dont les baisers desséchèrent, de longs mois, sa cervelle, et torturèrent son cœur. L'ennemi de la race blanche, qui a inventé la famille, fut un brave homme, heureux dans son ménage. Que deviennent les vieilles maîtresses et les vieilles lunes ?

*
* *

Le début de son succès fut au *Gil Blas ;* il y a publié un roman, la *Glu*, dont il a tiré un drame, et un autre roman, façon de poème en quatre chants : *Miarka, la fille à l'Ourse*. Sans compter des tableaux très pittoresques : *le Pavé*. Enfin, dans l'hiver 83, Sarah Bernhardt a monté un drame de Pauvrepin, drame en vers, en sept tableaux, avec divertissement, comme une féerie : *Nana Sahib*. Sarah jouait Djelma, l'auteur jouait Nana Sahib ; il disait à Sarah devant le public :

O mon amante, ô mon épouse, ô ma maîtresse,
Dans un rayonnement d'extase, je te vois.
Le ciel, c'est ton regard. L'ivresse c'est ta voix.
Un frisson parfumé de ton être à mon être...

C'est inoubliable. Ils s'aimaient, ils se le disaient, ils se baisaient sur la bouche ; et six mille personnes étaient les témoins de leur joie profonde, de l'élan de leur corps et de leur esprit l'un vers l'autre. Ils multipliaient la sensation par la présence d'une foule renouvelée.

Et c'était vraiment beau après tout.

Cela ne l'empêchait pas, quelques mois après, en octobre, voulant écrire un livre de poésies sur la mer, de s'embarquer pour Terre-Neuve et le Canada, quitte à rebrousser chemin, et de dire en partant ce mot abominable à un ami : « J'ai assez de la morue sèche, je vais voir de la morue fraîche. »



On se souvient de ce que M. Vitu, le meilleur critique de ce temps, le plus savant et le plus judicieux, a écrit de la *Glu* : « Ma déception a été plus grande qu'on ne saurait l'imaginer en écoutant ce mélodrame, qui, à part la grossièreté voulue de l'expression ne présente dans sa donnée générale, comme dans ses développements, que la plus étonnante banalité. »

Dans ce roman et dans ce drame, Richepin a fait œuvre de rhétoricien habile. Après avoir choisi l'Océan comme décor, il a mis en présence les uns des autres des personnages sauvages et grossiers, et une petite femme, presque laide, mais possédant à un étrange degré une quintessence de corruption parisienne. Procédé trop voulu d'antithèse. Richepin fait parler à ses héros l'argot de la mer avec la même habileté qu'il mettrait à traduire une chronique pschutt en vers latins. C'est une transposition ; ce n'est pas une évocation.

* * *

Au reste, cet art des transpositions Richepin l'a toujours poussé à l'extrême. Son inspiration connaît les

sources cachées. Ainsi, plusieurs morceaux de la *Chanson des Gueux* sont d'origine grecque. Par exemple, cette pièce :

Je n'étais qu'une plante inutile, un roseau.
Aussi je végétais, si frêle, qu'un oiseau
En se posant sur moi pouvait briser ma vie.
Maintenant, je suis flûte, et l'on me porte envie.
Car un vieux vagabond, voyant que je pleurais,
Un matin, en passant, m'arracha du marais,
De mon cœur, qu'il vida, fit un tuyau sonore...

C'est presque traduit : « J'étais un roseau, une plante inutile, ne produisant ni figue ni raisin. Mais un homme m'a initié aux fêtes de l'Hélicon, en me taillant un bec effilé, en me creusant un étroit canal. Depuis cette initiation, quand j'ai bu un noir breuvage, je suis comme inspiré, et de ma bouche muette il sort toute espèce de paroles et de vers. »

Une autre idylle, le *Bouc aux Enfants*, est une amplification de quatre vers de la poétesse Anyté : « O bouc, des enfants t'ont mis des rênes de pourpre et ont garni d'un mors ta bouche barbue ; ils se jouent à figurer des courses de chevaux autour de l'autel du Dieu, tandis que doucement tu les portes tout réjoui. »

Le vieux qui, dans la dernière pièce du volume, la *Fin des Gueux*, se chauffe interminablement assis sur le dos d'une bière, a lu dans Rabelais que « les guenaulx de Saint-Innocent se chauffaient le cul aux ossements des morts. »

Et les preuves des adaptations de Richepin n'en finiraient pas. Dans les *Blasphèmes*, il a traduit textuel-

lement une poésie asiatique (les *Bohémiens*), mieux qu'il n'a fait pour *Macbeth*. La fin du *Conquistador* :

Ouvre comme une aile de condor,
La voile noire des caravelles.
Si l'océan est couleur de fiel,
Là-bas la terre est d'ambre et de miel,
Et l'on y voit, au jardin du ciel,
Fleurir des étoiles nouvelles.

est encore une paraphrase du dernier tercet d'un sonnet de José-Maria de Hérédia sur les conquérants :

... penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter dans le ciel ignoré,
Du fond de l'Océan, des étoiles nouvelles.

Les vers, assez mauvais d'ailleurs, de M. Richepin :

Vauquelin et Fourcroy vous ont analysées,
O larmes, et, dans leurs creusets, sur leurs réchauds,
Ils ont trouvé ceci, tel que je vais l'écrire :
« Eau, sel, soude, mucus et phosphate de chaux. »

ressemblent fort à d'autres plus anciens de M. Paul Marrot :

Vauquelin et Fourcroy les ont analysées.
Ils ont trouvé dedans du sel et du mucus...

Il n'y a certainement pas là de très grands crimes. Mais, pour un poète original qui a toutes les audaces, M. Richepin semble avoir superbement celle du démarquage.

*
* *

Revenons à la *Glu*. Ç'aurait été d'un artiste vraiment moderne, c'est-à-dire moins universitaire et plus

dégagé des lectures romantiques, de ne pas rechercher ces oppositions anormales d'un petit gas breton et d'une fille pourrie de chic.

Richepin, bon ouvrier de la langue française, forgeron de belles phrases, que penseriez-vous comme sujet de roman, avec ce même titre, la *Glu*, des amours d'un poète, non pas au Croisic, mais à Paris, puis un peu partout, en Hollande, au Havre, à Londres, avec une femme artificielle, intelligente jusqu'au génie; des amours d'un poète se grisant de luxe, qu'il n'a jamais eu, dans la soie, les dentelles, dans la coquetterie d'un hôtel ?

Cela serait facile à compliquer.

La femme laissée, l'enfant abandonné, la petite maison, près des fortifications, close depuis deux mois dans la tristesse du jardin qui n'a plus les chansons des feuilles et les cris du baby ? Qu'en pensez-vous ? Car on doit mettre dans son œuvre non seulement de la couleur, mais la saveur amère de la vie.

Ce serait de la réalité frissonnante.

ANNA JUDIC

Il était une fille, appelée Nana, qui était apprentie chez une lingère du boulevard des Italiens et qu'on voyait souvent, sur les marches du théâtre du Gymnase, en train de sucer son pouce. Son vrai nom était Anna Damien.

Elle était née à Semur, dans la Côte-d'Or, en 1850. Nièce d'un directeur du Gymnase, M. Montigny, qui épousa en secondes noces Rose Chéri ; nièce de la patronne du café du Gymnase et rejeton d'un buraliste de ce théâtre, Anna devait avoir la passion du théâtre. Anna ne voulant pas être lingère, sa mère demanda à M. Samary, l'auteur des deux charmantes actrices, Marie et Jeanne, d'apprendre à la jeune fille qui suçait toujours son pouce, à jouer la comédie.

En ce temps-là, M. Samary organisait des troupes comiques, qui donnaient des représentations dans tou-

tes les villes prochaines de Paris, à Fontainebleau, Melun, Villers-Cotterets, Compiègne et autres lieux. Anna débuta dans un vaudeville à couplets en un acte, à deux personnages : *Jobin et Nanette.* Pas effrayée le moins du monde, Anna Damien. A Beauvais, une fois, en entonnant un air, elle avait pris l'octave. Elle dit en souriant :

— C'est trop haut.

Puis elle rentra dans la coulisse pour un instant. Aussi aisée sur la scène, aussi libre en ses allures que chez elle, c'était une belle enfant aux yeux chauds et au corps comme les yeux. Des calomniateurs prétendent que son haleine était parfumée au naturalisme ; il faut le patchouli pour lutter. En tout cas, peu difficile à l'abord, elle avait bon cœur et ne résistait, presque jamais, au plaisir de soulager les malheureux.

Les actrices de ces troupes de banlieue étaient, pour la plupart, comme Nana, des lingères en rupture de fer, et les acteurs étaient des employés de magasin, des scribes d'avoués, des jeunes gens ayant le goût du théâtre. Anna Damien s'enamoura particulièrement de l'un d'eux, qui avait beaucoup de succès, par son air idiot, en chantant, avec une perruque blonde extraordinaire, une chanson : *Qu'en pensez-vous ?* Anna, pincée en plein, ne suçait plus son pouce, mais celui de son amant, même en wagon.

Ce comique est un Juif qui travaillait alors chez un commissionnaire de la rue de l'Échiquier, rue célèbre par ses emballeurs. Très intelligent, il savait se rendre

en mainte occasion. S'il fallait un joueur de clari-
, lui jouait de la clarinette, sans l'avoir jamais
is.

25 avril 1865, Anna Damien se mariait avec
udic, à présent défunt, le pauvre homme? et, deux
après, débutait, au Gymnase, sans gloire, dans
ôles de quatrième ordre, d'ailleurs.

gagée ensuite à l'Eldorado, Anna Judic remporte
ifs succès et passe étoile. Son talent, qui est tou-
le même, consistait à dire chastement les mots
us chargés de saletés, à être éhontée en restant
ue. Elle souligne, à ravir, les mots poivrés et
le vouloir les éviter; si elle relève sa chemise
'au comble, elle ne le montre pas.

Judic a été fort utile à la fortune de la souli-
se exquise. Il discutait les engagements, les trai-
outes les affaires, avec une habileté remarquable;
lait au succès de Mme Judic en l'applaudissant
ne un romain, du fond d'une loge. En somme, c'était
ri. Qui oserait dire qu'il ne remplissait pas sont
ir en faisant mousser sa femme?

4 septembre 1870, Anna Judic quitta l'Eldorado
ndis que la France vaincue agonisait, parcourur
lgique en triomphatrice. A Bruxelles, elle eut des
ons.

guerre finie, Judic rentra à Paris, où Jacques
bach l'avait engagée au théâtre de la Gaîté pour
le rôle de la princesse Cunégonde dans le *Ro*
te. Mais, en attendant que la pièce fut prête avec

ses décors et ses trucs, elle chanta, aux Folies-Bergère, des couplets bien connus : *Ne me chatouillez pas*. Judic laissa le théâtre de la Gaîté pour celui des Bouffes où, le 16 avril 1872, elle atteignit presque la perfection de son genre pur, mais équivoque, dans la *Timbale d'argent*. Après avoir créé les principaux rôles d'une série de pièces, Judic, qui a dévoué son talent à M. Albert Millaud, débuta aux Variétés, en 1876.

Plus tard, elle personnifia Niniche. Elle montra dans ce rôle, au suprême degré, son art des mots risqués, scabreux, son adorable science des sous-entendus malicieux, des sourires innocents, des œillades sensuelles.

A présent, les directeurs des Variétés ont lâché Judic. La lassitude est venue ; et ce n'est pas trop tôt. Il y a des actrices qui ont suffisamment pris les leçons des bons professeurs pour jouer Célimène à la perfection, mais sans intérêt, sans rien de particulier, sans art enfin, avec beaucoup de métier ; il y en a d'autres qui ont une manière, un coup de hanches, un clignement d'yeux. Anna fut une de ces étoiles ; mais elle commence à déplaire. Sarcey a écrit de Judic en propres termes: « C'est une actrice médiocre. » Trop de convenu, d'artificiel. Le moindre souffle n'importe où serait bien mieux notre affaire, en littérature comme en politique, comme au théâtre.

Avez-vous du nouveau, Jacquot?

Quant à la voix de Judic, elle est adorable. C'est

une langue qui pelote. Le mari en fut l'impresario. Mme Judic est pareille à une jeune et jolie vidangeuse qui exécuterait, pudique, nue, rougissante, jouant de la feuille de vigne, une danse, entre des sentinelles, et n'en effleurerait aucune.

Je sais une histoire qu'on ne peut raconter qu'avec des pincettes et qu'écouter de même : *le trou de mon cœur*. Après que je l'aurais mise en couplets et que j'aurais ourlé les vers de belles rimes, si Mme Judic consentait à interpréter, au Palais-Royal, ma bluette, cette grande artiste a tellement l'art d'adoucir les phrases scabreuses, que ma chansonnette, à la lecture de laquelle rougirait un régiment de dragons, depuis la cantinière jusqu'au colonel, pourrait être entendue, sans crainte par les petits enfants.

COQUELIN AINÉ

Les comédiens partagent avec les hommes d'État le privilège d'occuper l'attention et l'intérêt. Tous désirent savoir ce qu'il est, quand il est lui-même, celui qu'ils ont vu et applaudi sous les traits de Scapin et de Mascarille. La curiosité est excitée justement par des contrastes dont le souvenir est légendaire. On a cité souvent la douce mélancolie de celui dont le rire a déridé tant de visages et le drame saisissant de sa mort, entre deux de ses camarades, dans le costume du malade imaginaire. Les temps sont changés, mais rien n'a affaibli les rapports sympathiques qui rattachent le spectateur à l'artiste qui le promène dans le pays des illusions.

Plus s'effacent d'injustes préjugés, plus s'est ouvert l'accès de la société à d'anciens parias, plus on se

montre désireux de pénétrer dans leur monde à eux, et d'avoir vue sur eux, même au delà des coulisses. Des acteurs sont devenus en quelque sorte des hommes publics, et les acteurs des femmes publiques. Il y a dans chaque journal des feuilletons qui leur sont consacrés. On écrit cent lignes de critique sur un comédien, on n'en donne pas cinq à un livre, pas même une. Le succès de l'interprète est étudié, commenté tout autant que la valeur de la pièce. Comment le rôle a-t-il été compris? Était-il dans ses moyens, dans son genre de talent? Les appréciations diverses, et quelquefois passionnées, font de l'individu comme un objet d'étude. Ce qu'on sait de lui éveille le désir d'en savoir davantage.



M. Coquelin est fils d'un boulanger de Boulogne-sur-Mer. Il y est né en 1841, avec un nez retroussé. Les Coquelin sont trois frères, Constant, qui est l'aîné, Ernest qui n'est pas le cadet, mais qui l'est tout de même, Gustave, qui se nomme encore Wasa, et qui est rédacteur du bulletin financier dans une gazette républicaine. Constant eut ses premiers succès dans le four paternel. Dans un angle était une barre où s'appuyaient de quinze à vingt longues pelles en bois dont l'autre bout reposait sur le manteau d'une immense cheminée. Constant, un gamin d'une douzaine d'années, poussait d'un côté toutes les pelles et, sur le morceau de barre devenu libre, commençait une série de tours de force et d'adresse. Il avait des renver-

sements superbes, des torsions magnifiques. Les voisins ébahis admiraient.

A dix-neuf ans, en juillet 1860, Coquelin est engagé à la Comédie-Française. Il était entré au Conservatoire en décembre 1859, y avait suivi les leçons de Régnier, et en était sorti avec un second prix. Qui, à ce concours, eut le premier prix ? Le 7 décembre, il y avait sur les affiches du théâtre de la rue Richelieu, tout au bas, et en petits caractères, que M. Coquelin débuterait dans le rôle de Gros-René. On jouait *le Dépit amoureux* en lever de rideau. Il y avait peut-être trois cents personnes dans la salle. Coquelin fut rappelé. En ce temps-là, tous les débuts ne se faisaient pas avec fracas, le nouveau venu n'était pas mis en vedette, on ne lui confiait pas un premier rôle faisant valoir ses qualités et même ses défauts. C'était le bon temps.

A partir de ce début, M. Coquelin remplit les rôles de son emploi. Il fut ce qu'on appelle au théâtre une utilité. Enfin l'heure sonna pour lui. On représentait, le 15 juillet 1862, le *Mariage de Figaro*. Coquelin était Figaro. Ce fut un triomphe. Il s'était montré tout ce qu'est Figaro, vif, léger, alerte, spirituel, se raillant de tout et de tous, un journaliste avant l'heure. Je taille encore ma plume et répète à chacun un écho d'applaudissements :

Cy dictes moy, ou, ne en quel val
Est Rachel, la belle Romaine,
Le grand Frédérick, ne Dorval,
Qui fut sa cousine germaine ?

Echo, parlant quand bruyt on maine
Dessus rivière ou sus estan,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

Le 1er janvier 1864, Coquelin est élu sociétaire de la Comédie-Française. Il avait vingt-trois ans. Son talent se révèle chaque jour plus fin, plus délicat, et la gloire augmente à mesure. Maintenant, c'est un maître. Il joue avec intelligence, entrain et justesse. Il entend à ravir les personnages de l'ancienne comédie, il se met dans leur peau ou il les met dans la sienne, il va et vient sur la scène, comme un merle dans l'air, il fait de Coquelin don César ou Crispin, mais don César, mais Crispin vivant, joyeux, siffleur, entraînant et chantant, parfait.

Coquelin est aussi Jean qui pleure.

Lui, le comique accompli, il a joué des rôles dramatiques ou sentimentaux. Il a été l'ouvrier Marcel et on l'a vu aimant et attendri ; il a été Filippo et il s'est lamenté sur un pauvre violon ; il a été Jean Dacier et il a tiré l'épée pour la République avec des flamboiements. Le rire et la larme sont bien près l'un de l'autre, et celle-ci souvent mouille celui-là. Une condition pour un comédien est de comprendre son rôle. Une autre condition est d'en avoir le physique. Coquelin, qui pouvait être Filippo, a dit des vers sur qui des pleurs tremblotent comme des gouttes de rosée sur des aubépines.

A une époque où toutes les positions sont si vivement disputées, Coquelin, ayant ainsi renversé les obstacles qui le séparaient du premier rang, devait

avoir en lui d'autres ressorts que les qualités spéciales à son art. On sait quelles relations il possède en dehors du théâtre. Il en devait résulter pour le sociétaire expérience et influence, bagages précieux pour un avenir plein de promesses. A mesure que le théâtre moderne se substitue au vieux répertoire, l'initiative primesautière qui compose les personnages domine, sans l'exclure, la fidélité routinière aux vieilles traditions. C'est ce qu'avaient déjà compris Samson, Régnier et Got. C'est ce que pratique M. Coquelin.

Il poursuit la réalisation d'un rêve qui témoigne de la sincérité de ses opinions. Il veut introduire la blouse démocratique sur la scène si longtemps réservée au peplum des héros grecs, aux habits pailletés des financiers et des marquis. A titre épisodique, l'innovation peut paraître acceptable. Elle a été déjà tentée dans un petit acte, les *Ouvriers*, d'Eugène Manuel. Ne faudra-t-il pas un grand art et des situations exceptionnelles pour pousser la tentative plus loin ?



Lorsque Coquelin reçoit un rôle, il cherche d'abord le personnage. Quel est son caractère ? son tempérament ? A-t-il des singularités ? Quelle est son intelligence ? sa profession ? De tout cela résulte qu'il doit s'agencer de telle façon, avoir des habits de telle couleur, sombres ou clairs, être tiré à quatre épingles, négligé ou débraillé. Maintenant, à quel plan moyen est-il dans la pièce ? A quel plan est-il dans telle scène ? Voilà le bonhomme vêtu et debout. Il a son origina-

lité, certain entendement, certaine niaiserie, il est à tel rang. Ceci trouvé, Coquelin reprend la comédie ou le drame, copie son rôle, l'étudie. Il s'agira de faire dire à ce personnage ainsi compris telles et telles choses dans telles et telles situations. Coquelin plus ne s'en inquiète. Il arrive à la première répétition, il est, autant que cela lui est possible, exécrable. Le rôle n'a pas de contours précis, de muscles, de nerfs. Peu à peu il s'accentue comme une ébauche vague sous le pinceau d'un peintre. Tout se fait ainsi à la répétition. Au bout de huit jours, le personnage apparaît. Il ne faut que le façonner, arrondir les angles, et, comme on le dit des ours, le lécher.

Le lendemain, les auteurs prennent leur plume la plus fine et écrivent à leur comédien. J'ai surpris, non malhonnêtement, un certain nombre de ces dédicaces, et j'en ai cueilli trois, une de Banville, une d'Augier, une de Dumas.

D'abord deux vers de Banville, le ciseleur de rimes, sur un exemplaire de *Gringoire :*

A mon collaborateur Coquelin.

Ah ! souviens-toi, mon fils, que, caché sous ce lin,
Tu fais si bien Gringoire et si bien Coquelin.
Ton vieux complice romantique,
THÉODORE DE BANVILLE.

De l'esprit d'Augier, et du meilleur, en tête de *Paul Forestier :*

A Coq. Souvenir de la journée où il a gagné ses grands éperons.

EMILE AUGIER.

Un éloge habilement tourné, de Dumas, deuxième du nom, sur la couverture de l'*Étrangère :*

A Constant Coquelin, qui a été la perfection même dans le duc de Septmonts. Tout le monde certifie et j'approuve.

ALEXANDRE DUMAS.

En même temps qu'un politique et qu'un acteur, le célèbre sociétaire est un diseur. Il a comme inauguré dans les salons et dans les représentations à bénéfice, les récits en vers. Ce serait un dénombrement homérique qu'énumérer les succès de Coquelin en ce genre, qui est au grand débit théâtral ce que la poésie intime est à l'épopée. La voix de M. Coquelin est un clavier d'où sortent toutes les notes, et son masque, merveilleusement mobile, possède au plus haut degré le comique et l'émotion. Il me lisait, un jour, un conte de Paul Delair: *le Nid*. Les hémistiches, tout pleins de la sève printanière et de chants d'oiseaux, bruissent, ainsi que des souffles de mai, reflètent des échos humains. Tout ce que chantaient ou pleuraient les vers, Coquelin l'exprimait : la tendresse, l'amour maternel, la douceur des choses, la passion, le sacrifice. Puis Coquelin fit rire.

* * *

Il fait rire parfois différemment. Les comédiens se mettent du rouge sur la figure, lui veut qu'ils en puissent mettre à la boutonnière.

Je vois encore la tête narquoise et maligne de Coquelin, le soir de sa conférence sur la décoration des comédiens, ses yeux hardis soutenant les regards du

public, lorsqu'il lança sa phrase sur les gens qui trouveraient mauvais sans doute que l'homme aux rubans verts, Molière, devînt par rencontre, l'homme au ruban rouge. Il n'y eut pas un applaudissement.

Certes, quelques comédiens sont des artistes. Personne ne le nie. Quant à regarder, par exemple, Frédérick Lemaître comme l'égal de Victor Hugo, l'acteur comme l'égal de l'auteur, Got comme l'égal d'Augier, c'est raide. Molière lui-même jugerait plus grand et plus digne en lui le comique que le comédien. Qui sait, lorsqu'il souffrait dans les fibres de son cœur, atrocement, des infidélités de sa femme, s'il ne trouvait pas vraiment le créateur d'Alceste vil sous les coups de bâton, même simulés, que reçoit Sganarelle?

Shakespeare a pu, en sa jeunesse, garder à la porte d'un théâtre les chevaux des lords. Mais il est douteux que cette servitude soit un titre de gloire. Molière et Shakespeare sont grands, non parce qu'ils ont été comédiens, non parce qu'ils ont joué des personnages, mais parce qu'ils en ont créé. Tous ces hommes, toutes ces femmes, tous ces rois, tous ces bandits, toutes ces courtisanes, toutes ces vierges, Lear, Othello, Juliette, Roméo, Ophélia, Mascarille, Sganarelle, Desdémone, Trissotin, Tartufe, Macbeth, Célimène, Alceste, tous ces êtres imaginaires existent. Ils vivent éternellement. Qu'on ne demande pas si le président de la République donnerait un ruban rouge à Molière. Molière est autre chose qu'un comédien.

Au reste, ça m'est égal.

Toutefois, M. Coquelin a peut-être tort de vou-

loir que les gens de théâtre rentrent tant que ça dans la loi commune. Il n'y aura plus d'artistes le jour où des fils de bourgeois pourront se faire comédiens, comme on se fait avoué, notaire, ou employé à la préfecture, où ils iront au théâtre, comme on va à un bureau ; il n'y aura plus d'artistes, enfin, le jour où les comédiennes feront bouillir la soupe aux choux, ne connaîtront que leur mari, raccommoderont les bas des marmots. Elles doivent aimer, à droite et à gauche, dans toutes les classes de la société, le plus grand nombre de gens (quelle morale !) afin de savoir la gamme infinie des sentiments humains, et de pouvoir, sur la scène, la faire chanter et pleurer.

Cette question, très sérieuse, fut agitée déjà à propos de Samson. Lambert Thiboust en fit alors le sujet de quelques couplets. Napoléon, triste sur le rocher de Sainte-Hélène, songe à Talma et murmure ces paroles qu'emporte le vent de mer :

Sans avoir décoré Talma,
Faut-il mourir à Sainte-Hélène ?

La rêverie de l'empereur, continue plus sombre, et Napoléon donne ce conseil sublime :

Sans avoir décoré Talma,
Ne mourez pas à Sainte-Hélène !

Est-ce à dire que M. Coquelin, que M. Got, que M. Delaunay ne méritent pas de faire partie de la Légion d'honneur aussi bien, par exemple, que M. Cabanel, que le colonel Ramollot ?

Non certes.

Ce qu'on pourrait regretter, c'est ce qu'il y a parfois d'excessif dans les prétentions des comédiens. J'émets certainement, pour plusieurs d'entre eux, un paradoxe en prétendant qu'il vaut mieux créer Hamlet, le Cid, Phèdre, Oreste, don Juan, Alceste, Hernani, Marie de Neubourg que les jouer.

Il y a d'ailleurs à tout ceci un point d'interrogation. Des femmes, dans l'art de la scène, ont autant de talent que les acteurs qui en ont le plus. Si on décore les comédiens, ne serait-il pas juste de décorer aussi les comédiennes? Où s'arrêter? La limite n'existe plus. Si on décore Coquelin avant qu'il soit professeur au Conservatoire, pourquoi, étant donné que c'est au talent dramatique qu'est attachée cette distinction, ne décorerait-on pas Croizette ou Sarah Bernhardt, Mme Jane Hading?

Mlle Dodu porte le ruban rouge. Que les comédiennes ne restent pas hors la loi. Elles mettront l'insigne de la Légion d'honneur au corsage, à l'endroit où saille la pointe du sein, et les messieurs, avec une familiarité, quelquefois permise, ou l'acteur chargé du rôle de Tartufe, si la main s'égare, pourront, en caressant, dire ce vers qu'aura parodié Coquelin de son presque homonyme :

Je tâte ce ruban, l'étoffe en est moelleuse.

*
* *

Au modèle :

Le portrait est achevé en une séance. Je n'ai pas eu

recours au vermillon de ma palette, Coquelin, pour fleurir votre boutonnière. Je viens après d'autres qui n'ont pas été plus généreux que moi.

Chez vous, dans votre riche intérieur, à côté de toiles d'Alphonse de Neuville, de Detaille, de Corot, de Laurens, de Bonnat, vous avez, pour vous consoler, de nombreux portraits par des maîtres peintres. Madrazo, qui vous a fait poser en Mascarille, a bien saisi votre physionomie de comédien, ouverte et ondoyante, vos yeux vifs, vos narines qui s'évasent vers les frises du théâtre, votre bouche satirique, votre front où l'on sent un cerveau actif. Leloir vous a représenté dans Filippo, Jean Béraud dans le duc de Septmonts, Detaille en garde national.

Il en manque un à la collection. Je pressens celui là, œuvre de Bonnat, où je vous vois en frac noir, l'attitude grave et sévère, professeur assurément, peut-être orateur politique. Cette fois, rien ne manquera au portrait.

REJANE

Il faut employer les vieux clichés et les comparaisons anciennes. Le firmament théâtral n'a plus beaucoup d'étoiles. Il y a toujours Sarah Bernhardt, éclatante comme l'étoile polaire. Çà et là encore. Jeanne Granier, Céline Chaumont ; c'est presque tout. Marie Ulgade se lève ; on lève Mlle Marie Magnier (du Chabanais supérieur.) Sophie Croizette, qui fait maintenant ce que veut son prénom, a disparu dans un hôtel gentil du bois de Boulogne.

Voici qu'une étoile resplendit, Gabrielle Réjane, la glu, étoile d'amour, Vénus, étoile de crépuscule, à l'horizon de Paris.

Jean Richepin, le premier qui a donné un rôle à cette fille attirante comme une corruption, celui qui a fait de cette acteuse une actrice, m'écrivait :

« Vous me rendriez tout à fait heureux si le portrait de Réjane était très, très gentil. Elle défend ma pièce si crânement ! Le rôle est si odieux de franchise! Et puis, elle s'y révèle vraiment grande comédienne. Vous verrez ! Pour moi, c'est une Desclée à faire, et même faite. »

Une Desclée, c'est beaucoup. On verra. Toujours est-il qu'elle est vraiment artiste, cette gamine de Paris. Ni grande ni petite, elle a un corps de rien du tout, des bras, un torse, le reste, des jambes, juste assez pour exister un peu ; mais, tout cela est élégant, fin, distingué, suprêmement parisien.

Et puis, sur ce manche à balai ravissant, une tête ovale, maigre, la peau diaphane où transparaissent çà et là, les veines, une broussaille de cheveux qui est devenue dorée avec l'amour, comme une moisson avec le soleil. Sa figure est prodigieusement éclairée par deux yeux qui semblent immenses, tellement ils ont de clarté, deux yeux pleins d'azur.

Des nerfs et des yeux, c'est Réjane.

La modernité de cette actrice est adorable. La femme antique possédait, à ce qu'on croit, la forme merveilleuse. Qui sait si la Vénus de Milo, tout à coup vivante, aurait, par sa beauté sans pareille, hôtel et voitures ? Peut-être ; ce serait très chic. Mais les viveurs de cette fin de siècle sont plus épris d'artificiel. Des nerfs et des yeux ; pour une femme c'est assez ; dedans est tout ce qu'il faut aimer, la vie.

Réjane est, on peut le dire, une enfant de la balle.

Son père était employé de l'Ambigu, s'il ne tenait le café du théâtre. Quoi qu'il en soit, toute petite, car l'appartement des parents n'était pas large, elle couchait dans le foyer du public, où, après la représentation, on lui dressait un lit. D'avoir reposé dans le foyer du public, il reste naturellement un caractère ouvert. A quatre ans, Réjane, qui est née en 1856 ou 1857 (elle ne sait pas au juste), se jura à elle-même, un soir, avant le rêve et le sommeil, qu'elle serait comédienne. Elle est comédienne, et son premier succès sérieux a été remporté sur cette scène de l'Ambigu qui, jadis, la faisait songer à la gloire des planches.

Elle a grandi librement, elle est entrée au Conservatoire ; elle a joué au théâtre minuscule, à présent détruit, de la rue de la Tour-d'Auvergne ; elle a été une acteuse enjôlante du Vaudeville ; elle a été chérie par beaucoup et par M. Francisque Sarcey qui s'est plu à la louanger dans ses braves feuilletons dramatiques.

M. Degas, le peintre de danseuses, a mis cette bienveillance en quatrain :

Réjane, le fait est notoire,
Est l'enfant du Conservatoire ;
Ce que tout le monde ne sait,
C'est que c'est la fille à Sarcey.

Ce sont bien des vers de peintre.

Mais M. Sarcey a raison de soutenir cette charmante fille de talent.

Elle était délicieusement spirituelle, dans cette

revue, (Quel était le titre?) où elle imitait Sarah Bernhardt, ses déhanchements et ses langueurs; elle était gentille à rendre fou Charlot, le héros détraqué du roman de Paul Bonnetain, en parodiant, en pardessus mastic plus court que l'habit, à la mode des dalleux, le fils, exsangue comme un cadavre, de la femme universelle.

Réjane fut toujours aimable dans ses rôles joliment fantaisistes.

Elle a eu enfin un vrai rôle, celui de la Glu. L'acteuse piquante et raffinée a sorti, pour l'interpréter, toute son âme. Aussi bien, le soir de la première, elle est rentrée comédienne dans son coquet hôtel de la rue Brémontier.

Comédienne elle est restée. Elle a montré le talent le plus fin et le plus exquis dans la jolie pièce de Philippe Gille : *Ma Camarade.* Elle a peut-être ce je ne sais quoi de rare et de supérieur.

Qui sait?

Pensez-vous qu'elle jette souvent, de chez elle, au bout de Paris, son bonnet par-dessus les fortifications? En tout cas, elle mérite une couronne de lauriers d'or, cette actrice nerveuse et raffinée, très artiste, capable de lâcher un amant pour un beau rôle.

JULIE FEYGHINE

(*Figaro*).

Ce journal annonçait dernièrement le début de Mlle Feyghine dans une très attrayante comédie d'Alfred de Musset, *Barberine*, que le Théâtre-Français reprendra au mois de janvier de l'an qui approche. Mlle Feyghine, étoile apparue dans le ciel du côté de l'Orient, sera Kalékairi, la soubrette bizarre et farouche qui mène au ridicule les tentatives de Rosemberg contre l'honneur du comte Ulric. M. Perrin avait engagé, pour créer ce personnage de servante, secondaire mais pittoresque, une jeune fille de Samara, petite ville marchande, située au confluent du Volga et de la Samara, capitale d'une province des confins de la Russie d'Europe. C'était un écho de coulisses.

Le bruit, en outre, commençait à courir, parmi les gens de haute vie, que la nouvelle pensionnaire joi-

gnait un talent remarquable à une beauté originale. C'était l'on-dit. Il fallait savoir la vérité pour nos lecteurs. Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille aristocratique qui arrive de contrées extravagantes, et, tout de go, est acceptée dans une troupe de maîtres comédiens?

Qu'est-ce que c'est que cette sauvagesse qui se moque de la filière? Des étoiles s'éteignent. Mlle Croizette est souffrante. Les bras superbes que Lyonnette, princesse de Bagdad, plongeait, nus, dans le million en toc vierge, ces bras, d'une chair magnifique, sont, à présent, maigres et pareils à ceux de Mlle Sarah Bernhardt. S'il les revoyait, le fils Trognon regretterait d'avoir braqué son revolver sur Mlle Sophie. On craint qu'elle ne renonce à l'art dramatique.

Sarah Bernhardt est partie depuis déjà plus d'un an. Elle continue son roman comique. Tandis qu'une populace de moujicks, devant son hôtel, à Odessa, la lapidait à coups de pierres, et que, pour gagner la loge du portier, elle ripostait en leur jetant, à travers les fenêtres brisées, de faux diamants, Mlle Julie Feyghine répétait le rôle dans lequel, d'abord, la jugera le public parisien. C'est le libre-échange.



Où habitait cette inconnue? J'ai écrit à Mlle Feyghine, au Théâtre-Français, en indiquant de faire suivre. La lettre irait-elle en Sibérie? Une prompte réponse m'apprit que la comédienne cosaque gîtait *avenue* Frochot, et que nous étions voisins. Nos fe-

nêtres sont presque en face et ouvrent sur la même allée, sinueuse, aux arbres tristes, acacias et marronniers, ormes et saules, dépouillés maintenant, de leurs dernières feuilles, par décembre. Mais éclatent toujours, dans les jardins, d'ici, de là, les verdures des troënes, des fusains, des thuyas, des lierres, des mahonyas et des houx piquants. Les proches voisins sont Busnach, Paul Meurice, Gabriel Ferrier, Luminais, Rousseau, Victor Massé. Mlle Feyghine reste dans la maison où demeura Roger. La jeune fille était en compagnie de sa tante, Mme Damcke, une pianiste très distinguée. On m'installe devant un bureau, comme un juge d'instruction. Aussi bien, prenant des notes à mesure, j'interroge :

— Accusée, votre nom ?

— Julie Feyghine.

— Quel est votre âge ?

— Je suis née en 1863, le 29 mai.

— Dites à quel endroit.

— A Klynne, près de Moscou.

Mlle Feyghine est accusée de vouloir être une actrice de talent, même de génie, et d'être venue de la province de Samara pour être une reine de Paris. Elle répondait, adossée à la cheminée, en fixant sur le journaliste instructeur ses yeux d'un bleu d'acier.

Elle a une figure impérieuse, au teint clair qu'encadrent des cheveux blonds fauves, aux frisons rebelles abaissés sur le front, des cheveux cascadants et indomptés. Le nez est droit, rond au bout, avec des

narines ardentes et fines ; la bouche, aux chaudes lèvres sanguines, montre, en s'entr'ouvrant, de blanches dents de faunesse ; au menton et aux joues rient des fossettes ; les oreilles laissent voir à peine leurs lobes roses, car elles sont voilées par les ondes de la glorieuse toison. Le cou, d'une attache parfaite, émerge d'une collerette de dentelle rabaissée sur une roubaschka, rouge caroubier, qui, lacée sur le côté, est serrée, à la taille, par une ceinture, même nuance, à boucle d'argent, large et massive, au milieu de laquelle un caillou scintille, comme un rubis, au-dessus de la robe en satin noir. (Cette ceinture fut achetée à un des Kirghiz Kaisacks de la Petite Horde, dont la soumission date de la fin de l'autocratie d'Alexandre II, le tsar assassiné par les nihilistes). Aux poignets pendent des aiguillettes d'or.

On sent que, dans la roubaschka, la poitrine rigide est à l'aise.

Mlle Feyghine est grande. Sa beauté n'a aucun rapport avec la joliesse des femmes élevées dans les couvents, étiolées, épinglées dans les toilettes trompeuses, des femmes adorables et mignardes, aux afféteries exquises. Poussée en pleine nature, c'est comme une fleur montagnarde, transplantée à Paris. Traversant les fleuves à la nage, amoureuse des steppes, on la supposerait descendante de Mazeppa, le plus célèbre hetman des Cosaques. Elle ressemble, de visage, un tantinet, à Mlle Croizette, et, aussi un peu, à la duchesse de Chaulnes.

Alexandre Dumas, dont le télescope est en quête

l'astéroïdes, et qui, plus tard, lui confiera, peut-être, le rôle de Lyonnette, lui disait naguère :

— Croizette, c'est vous, à dix-huit ans.

*
* *

Mlle Feyghine est Petite-Russienne par sa mère qui mourut en la mettant au monde. Son père, possesseur d'une fortune considérable, est, actuellement, à Samara. Cette quasi-centauresse a grandi à Saint-Pétersbourg. Éduquée en liberté, avec ses deux frères, elle partagea tous leurs exercices, pratiquant l'escrime et montant à cheval. Ses formes se développèrent par cette gymnastique. Elle acquit ses allures présentes de pouliche qu'on n'a jamais soumise.

Elle vint à Paris, âgée de quinze ans, et, dans ce premier voyage, subit une impression qui décida de son avenir. Elle adore l'art. Mais elle avait un goût préféré pour le dessin. S'essaierait-elle dans la peinture ? Elle n'en savait rien. C'était en 1878 ? Un soir, elle se sentit actrice, en voyant, à la Comédie-Française, une représentation du jeune chef-d'œuvre de Hugo : *Hernani*. Les vers du maître des maîtres la grisèrent pour toujours de leur chanson fière. Elle palpitait, comme dona Sol, lorsque le proscrit dépeint à la très aimée son existence de bandit et parle de ses compagnons frappés sur la montagne et tombés sur le dos, lorsqu'il lui énumère ses biens :

> En attendant, je n'ai reçu du ciel jaloux
> Que l'air, le jour et l'eau, la dot qu'il donne à tous.

(Soit dit sans importance, ces deux mots, jaloux et tous, sont pauvres aussi et demandent, effrontément, une rime, au détour du vers). Elle va trouver son père, à Pétersbourg, pour qu'il l'autorise à suivre sa vocation. Il n'y consent pas, tout d'abord, et l'emmène à Samara où, durant six mois, elle vécut étrangement. Elle fréquentait la salle d'armes et domptait des chevaux qu'elle montait en amazone, et, plus souvent, à califourchon, solide sur les hauts étriers, en costume de chef cosaque.

Est-elle bien en partisan?

Mais elle est ravissante en femme russe, avec sa longue chemise, brodée de rouge et de bleu, qui dépasse la robe à grands carreaux, avec son tablier partant du cou et orné, dans le bas, de broderies dont le dessin est reproduit sur les manches, avec son collier de perles, enroulé nombreusement, et sa chevelure qui flotte sur ses épaules et descend au-dessous de l'écharpe rayée nouée sur le côté. En plus, deux prunelles énergiques et merveilleuses. Elle regarde franchement. Son écriture est mâle.

Mlle Feyghine n'a pas les pieds des Chinoises qui ne sortent qu'en palaquin et des Parisiennes qui ne sortent qu'en voiture. Pourquoi des compressions déformantes? Dans la rue, elle marche la tête haute, comme un homme, les yeux baissés, comme une jeune fille.

*
* *

La future comédienne, comme Mlle de Maupin, au cours de ses expéditions, a couché dans des granges,

en homme parmi les hommes. Mais ne s'est pas présenté encore le chevalier d'Albert.

Une fois, elle se perdit dans les steppes et rentra chez son père, le lendemain matin, après vingt-trois heures de cheval. Elle a canoté, en compagnie de diverses personnes, avec le grand-duc Constantin Constantinowitch qui fut, il y a déjà certain temps, pour une distraction de diamants, invité à prendre un commandement militaire dans les provinces du Caucase. Mlle Julie Feyghine manie très bien les rames. Et celles de papier que vont user les chroniqueurs ?

Une autre fois, Orenbourg, capitale de province, sur les frontières sibériennes, était en flammes. Elle sella un cheval et fit, d'une traite, plus d'une centaine de verstes, en franchissant les monts Obehtheisiert pour voir brûler Orenbourg, qui est au confluent du Volga et de la rivière de Sakmara. L'incendie dura cinq jours et passa, à travers la ville, comme une queue de comète.

Le pays est monotone et abrupte. Des montagnes et de l'eau. Pas de bois. Mlle Feyghine allait se promener, la nuit, à cheval, presque toujours, et, selon sa fantaisie, mais rarement, à dos de chameau. C'est une excentrique, comme Louis II, roi de Bavière, un confrère illustre, car il a publié, le mois dernier, un volume intéressant : *Mission actuelle des souverains, par l'un d'eux.* Ce roi des spleens se balade, la nuit, en voiture à quatre chevaux, précédé de coureurs tenant des torches. Voyez-vous ce blasé, ce raffiné, qui

a épuisé une civilisation excessive, laquelle le lui a rendu, chevauchant dans les forêts obscures, le long des précipices, avec cette jeune fille primitive et rebelle? Tôt ou tard, la pouliche qui erre dans les étendues désolées, rencontre son maître et supporte les freins d'acier aux rênes d'or. Mlle Feyghine, après un entraînement de six mois, dompta son père qui, en lui permettant de se livrer à sa vocation et de s'en aller vers Paris, ajouta :

— Crois-tu, jeune homme, qu'un barnum te soit utile?

Mlle Feyghine n'a pas besoin de protecteur. La voilà seule, en chemin de fer, à seize ans, pendant six jours et six nuits. Elle débarque à Bruxelles, chez le violoncelliste Servais, qui est son oncle. Elle travaille vingt mois au Conservatoire pour étudier la déclamation. Bruxelles, c'est Paris belge. Elle a joué Ruy-Blas, et non Maria de Neubourg, en présence d'un auditoire d'élite, où était Vieuxtemps, près de finir.

Cette irrégulière personnifierait volontiers les héros du théâtre de Victor Hugo, Ruy-Blas, Hernani. Seules, Marion Delorme et Lucrèce Borgia, l'empoisonneuse, lui agréent comme femmes. Dans les autres pièces du maître, en effet, les amoureuses, doña Sol, et cætera, sont au second plan. Mlle Sarah Bernhardt les déplaçait au premier.

Enfin, cette année, elle retourne à Paris. Worms, comédien intelligent, professeur excellent, lui donne ses leçons, et bientôt la conduit chez M. Perrin qui, *sur* le débit de quelques scènes variées, l'engage,

séance tenante, parmi ses pensionnaires. Cette femme de cheval, si l'expérience n'avait pas réussi, aurait triomphé, un jour, comme Mlle Élisa ou comme Loysset. Mlle Élisa, la divine écuyère, est amie d'une impératrice. Loysset? qu'en dites-vous? On arrive à tout en montant à cheval. Il y a chevaux et chevaux. Gambetta est monté sur un peuple.

*
* *

Elle a, un brin, l'accent russe, légèrement chantant, indéfinissable et délicieux. Elle s'en débarrassera tout à fait. Pour le corriger, dans la conversation, elle affecte de parler vite. Mlle Feyghine n'est point banale. C'est, comme Kalékairi, une sauvage qui n'a pas l'air trop rébarbatif. Mais, il ne faut pas s'y fier. J'achève l'interrogatoire :

— Quels sont vos défauts?

— Je suis opiniâtre, impétueuse, irascible, ambitieuse, méchante, dominatrice, coquette.

— Quelles sont vos qualités?

Elle a gardé le silence. Ce sont, sans doute, ses défauts.

On causa sur les journalistes. Elle a déclaré qu'elle ne poursuivrait pas, devant les tribunaux, ceux qui la diffameraient, mais qu'elle se battrait en duel. Pour qu'on ne refuse pas de s'aligner sur le terrain avec une femme, elle sera en homme, avec le costume et le courage. J'ai dit, en souriant, que j'avais envie de lui être désagréable, afin de ferrailler avec elle, dans un bois, au milieu des quatre témoins et des deux docteurs :

4.

— Je vous blesserai au cœur.

— Je suis prêt.

— Avec deux pouces de pointe dedans.

Réflexion faite, elle ne tuera pas son adversaire, elle le défigurera.

Mais, dans un assaut galant qui la boutonnera?

Fort plaisante cette artiste moscovite. Au madrigal qui rôde sur les lèvres du sceptique elle réplique comme un homme. Amusera-t-elle la grande ville? Mlle Sarah Bernhardt se mettait en travesti masculin devant l'objectif d'un photographe. La nouvelle fée parisienne se campera, redoutable, une épée à la main, devant une épée.

A Saint-Pétersbourg, avant de se réfugier à Samara, elle a failli se marier; mais, la veille, elle a planté net son fiancé. Maintenant, elle épouse l'art qui accorde à beaucoup des consolations. Est-elle libre-penseuse? Elle a vite rattrapé cet aveu et s'est dite catholique grecque. Telle est cette belle fille de race qui, après avoir dompté des chevaux en pays cosaque, est venue, à Paris, par sa beauté luxuriante et son génie incertain, dompter des hommes.

---

24 *décembre* 81.

Cette chronique, à laquelle je n'ai pas changé un mot, parue trois mois avant le début de Mlle Feyghine et démarquée des centaines de fois durant ce laps de temps, fut le premier chapitre d'une histoire parisienne dont le dénouement tragique a inspiré nombre d'articles et plusieurs romans.

L'année suivante, après son insuccès au théâtre, car elle n'avait pas eu le temps d'apprendre le métier, cette jeune comédienne qui avait en elle, et c'est si rare, une âme de grande artiste ; l'année suivante, au commencement de septembre, cette désespérée héroïque se tirait mortellement, chez le duc de Morny, un coup de revolver.

On a exprimé toutes les opinions sur ce pitoyable événement, mais aucune n'a été favorable à celui qui fit naître chez cette enfant ignorante de la vie, assez de dégoût pour que le suicide semblât le seul remède. Ce ne fut point une tentative, un jeu de maîtresse délaissée. Mlle Feyghine a été grande autant que l'autre s'est montré petit.

Elle s'est tuée, ne voulant pas devenir une fille, chez son amant qui l'abandonnait. Ce n'est point là un crime, certes; mais il n'a pas eu devant ce cadavre, aujourd'hui tout son sinistre prestige, de mouvement ému; son indifférence, tandis que la pauvre belle reposait sur un lit laqué à fleurettes bleues, veillée seulement par deux sœurs de charité, a indigné les plus sceptiques, sa désinvolture imbécile les a écœurés. Elle s'est tuée, lasse de tristesses, chez ce gommeux pourri de chic, hermaphrodite aux succès troubles de danseuse, supportant avec le même flegme, l'éclaboussure de sang et le ridicule continu.

ALPHONSE DAUDET

C'est un écrivain charmant, un conteur délicieux. Il me ravit parce qu'il paraît mettre dans son œuvre tout lui-même ; parce qu'il écrit comme il cause, et qu'il cause bien ; parce qu'il ne sent pas l'étude et la fatigue, malgré les ciselures et l'orfèvrerie de son style ; parce que ses pages semblent venues d'un seul jet; parce qu'il est original et printanier. C'est un poète.

Il l'a été en vers, et en très jolis vers, dans un premier volume. Il n'avait pas vingt ans, lorsqu'un éditeur de la rue de Tournon, un nommé Tardieu, publia ce gentil recueil : *les Amoureuses.* Daudet a conté qu'il allait vaillamment sous les galeries de l'Odéon voir comment marchait la vente du livre. Il eut du succès,

ce livre, et il plut à l'impératrice Eugénie, qui en parla à M. de Morny. Il renferme, en effet, de jolis poèmes, outre les *Prunes*. Je citerai les *Bottines*, par exemple :

Moitié chevreau, moitié satin,
Quand elles courent par la chambre,
Clic ! clac !
Il faut voir de quel air mutin
Leur fine semelle se cambre,
Clic ! clac !

Je vais trop vite et j'ai oublié de commencer par le commencement. Daudet est né à Nîmes. Voici les premières lignes du *Petit Chose*, ce roman exquis, presque autobiographique :

« Je suis né le 13 mai 1840, dans une ville du Languedoc, où l'on trouve, comme dans toutes les villes du Midi, beaucoup de soleil, pas mal de poussière, un couvent de carmélites et deux ou trois monuments romains. »

Le portrait du père d'Élysée Méraut, dans les *Rois en exil*, est le portrait du père d'Alphonse Daudet. Un jour, le duc de Lévis-Mirepoix, de passage à Nîmes, vint visiter les ouvriers et l'enclos de *Rey*. Il demanda à M. Daudet :

— Combien avez-vous d'enfants ?

Le bon légitimiste en avait quatre : trois garçons et une fille. Mais, pour le partisan des fleurs de lis, les filles ne comptaient pas. Il répondit :

— J'en ai trois, Henri, Ernest et Alphonse.

M. de Lévis-Mirepoix inscrivit les noms sur un carnet et assura que Monseigneur s'en souviendrait quand

les enfants seraient grands. Depuis, lorsque sa femme était inquiète, pour l'avenir des deux fils, Henri étant mort, le père Daudet disait :

— Sois tranquille. Le duc de Lévis a promis qu'il s'en occuperait.

Tout cela se trouve dans les *Rois en exil*. Le duc de Lévis s'appelle le duc d'Athis. Les gamins, blancs contre rouges, catholiques contre protestants, se battaient dans les rues de Nîmes. Alphonse Daudet était du camp royaliste, et, comme Élysée Méraut dans le roman, il montre la marque de blessures à la tempe.

M. de Chambord n'est pas monté sur le trône, et survinrent deux incendies, une grève, un procès, la ruine. Alphonse Daudet avait une dizaine d'années lorsque ses parents durent quitter Nîmes pour aller habiter à Lyon, rue Lanterne.

Il fit ses études au lycée de Lyon. De nouveaux malheurs s'ajoutent aux premiers. A seize ans, il entre comme pion au collège de Sarlande. Cette misère dura plus d'un an. Enfin, en 1857, il vient, pour vivre de littérature, à Paris, où son frère l'avait précédé.

*
* *

Le jeune homme descend chez ce frère, qui a fait son chemin aussi. Ernest Daudet était locataire d'une petite chambre, à l'hôtel du Sénat, rue de Tournon, au cinquième étage, et secrétaire d'un monsieur qui lui dictait ses mémoires à raison de cent francs par mois. Il fallait exister à deux avec ça. Les journaux n'ouvraient pas facilement leurs colonnes au débutant.

Daudet m'a narré que souvent il achetait du pain et du saucisson, se mettait au lit, et y restait à rêver et à travailler pendant deux ou trois jours. Ces poèmes parurent; mais ils n'enrichirent pas leur auteur. Ils lui firent une sorte de situation, d'aurore de gloire.

Ses vers le firent aussi inviter à une soirée d'Augustine Brohan. Daudet, qui ne se souvient plus par quelle suite de circonstances, avait un habit à lui. Il va à la soirée d'Augustine, passe pour un prince valaque, s'approche du buffet, sans lorgnon, lui qui est fort myope, veut prendre un verre de kirsch, se trompe, accroche un pyramide de verres qui roulent à terre, s'échappe dans la rue, effrayé, gelé, n'ayant pas de pardessus. Enfin il mange, aux Halles, trois sous de soupe aux choux dans un établissement où, par défaut de confiance, les cuillers et les fourchettes sont attachées à la table avec un chaînette.

En ces temps, Alphonse Daudet connut Gambetta. Quand il possédait, lui Daudet, quelque argent, il invitait à déjeuner ou à dîner avec lui un employé de l'hôtel de ville. La première fois, il le présenta à Gambetta, qui tenait le haut de la table d'hôte : c'était Henri Rochefort. Gambetta était exubérant, mais déjà, malgré cette fougue, il mesurait ses paroles, en paraissant se laisser emporter par la passion. Improvisateur mâtiné d'habile. Rochefort, au contraire, était calme, rentré en lui-même. Daudet peut se rappeler cette table d'hôte de l'hôtel du Sénat, avec Gambetta à un bout, Rochefort à l'autre, et mettre, entre les deux personnages — les numéros à couvertu

rouge de la *Lanterne*, le procès Baudin, la déclaration de guerre, le 4 Septembre, la Commune, la déportation, le coup du 16 Mai, les élections d'octobre, la présidence de la Chambre des députés, l'exil de Rochefort, l'amnistie, le triomphe de Gambetta et sa mort.

Alphonse Daudet, de 1859 à 1861, publia différentes variétés au *Figaro*. Quelques-unes, la *Double Conversion* et le *Roman du Chaperon rouge*, furent éditées par Poulet-Malassis, celui qui avait pour emblême un poulet mal assis. Ce sont des fantaisies ravissantes, délicates et charmeuses.

L'existence fut âpre au poète. Une fois, n'ayant pas d'argent, il porta chez un marchand de bric-à-brac un buste en bronze qu'un ami avait fait de lui et qui avait été exposé au Salon. Daudet était représenté avec ses longs cheveux. Le marchand de bric-à-brac trouvait que le buste ressemblait un peu à son client et désirait savoir qui il représentait. Daudet affirma :

— C'est le buste de Balzac enfant.

*
* *

Dans un de ses plus beaux livres, *Sapho*, il semble que Daudet ait fait appel au meilleur de ses souvenirs et de ses impressions.

Un petit détail, à ce sujet. D'aucuns prétendent que Gaussin, le héros, tient beaucoup de l'auteur.

« Un soir, à Saint-Clair, dans la vallée de Chevreuse, ils arrivèrent la veille de la fête et ne trouvèrent point de chambre. Il était tard, il fallait une lieue de bois dans la nuit pour rejoindre le prochain village. Enfin,

on leur offrit un lit de sangle, resté libre au bout d'une grange où dormaient des maçons. »

Cet épisode m'a rappelé une causerie de Daudet, il y a trois ou quatre ans; j'ai relu avec curiosité, la note que, le soir, j'avais écrite :

« Où sont les étés d'antan? Les artistes d'alors se payaient de folles villégiatures. Il y a longtemps, en avril, Alphonse Daudet, mince, de noirs cheveux bouclés encadrant, sous un petit chapeau, sa tête spirituelle, allongée par une barbe se terminant sur le col en deux pointes, arriva dans un café de Montmartre en esquissant un pas fantaisiste de cavalier seul. Une petite blonde s'écria, comme à l'ordinaire lorsqu'elle le voyait :

— Voilà Daudet; m'ami, nous allons rire.

Ils partirent sans lourdes finances pour la vallée de Chevreuse, et emmenèrent Jean du Boys, *pour avoir un témoin de leur bonheur.*

Le bonheur, c'est d'être heureux. Le soir, après des promenades et des arrêts au bord des sentiers enfoncés dans les bois, ils demandèrent la nuitée dans un hôtel du village et couchèrent dans la grange, où six matelas étaient étendus à terre. Cinq étaient occupés par des maçons qui construisaient un chalet dans le voisinage. Ils eurent à eux trois le sixième. Jean du Boys, allongé sur une botte de paille, la tête au bord du matelas, dormit assez bien. Toutefois, il se plaignit, à certains moments, *d'être un peu agité.*

Au matin, les amoureux réveillés virent les ouvriers qui sortaient, frappant le pavé de leurs gros

souliers, les paupières encore endormies, les bras ballant contre les côtes poudreuses. Jean du Boys n'était plus là. Le dernier maçon était à peine dehors que le poète apparut sur le seuil éclatant de soleil.

Il était allé dans les champs, au bord des prés et des blés, glaner des verdures, de blanches marguerites, de sanglants coquelicots. Un bleuet à la boutonnière, ses mains jetant la gerbe aux genoux de la blonde sur le lit improvisé, Jean du Boys, l'aube dans les yeux, chanta langoureusement, sur un air de Lulli, les vers de Ronsard :

Souffre au moins que ma main
S'esbatte un peu sur ton sein,
Et plus bas si bon te semble. »

Dans le récit de Daudet, Gaussin est seul avec Sapho. *Pas de Jean du Boys.*

« ... Les limousins s'en allèrent, un par un, sans se douter qu'ils avaient dormi près d'une belle fille.

« Derrière eux, elle se leva, mit sa robe à tâtons, tordit ses cheveux en hâte : « Reste là... je reviens... » Elle rentrait au bout d'un moment avec une énorme brassée de fleurs des champs inondées de rosée »

On dit bien ce qui vous a ému.

Il est intéressant de voir, par ce détail, par cette anecdote, la transformation faite par l'artiste. Daudet a-t-il eu peur de blesser son public délicat en oubliant de donner, dans le récit de cette nuit, aux amants de bohème « un témoin de leur bonheur »? Croyez-vous bien vrai, bien naturel, que Sapho ait laissé la

couche amoureuse pour courir la campagne mouillée d'aiguail ?

Quoi qu'il en soit, Daudet a retrouvé une jolie note de poésie, de sentiment, de jeunesse.

*
* *

Quinze jours après l'aventure de Chevreuse, Daudet, avec Alfred Delvau, se mettait en route pour l'Allemagne, à pied. Au crépuscule, un mois écoulé, ils faisaient leur entrée dans une auberge d'Alsace. Leur costume était si capricieux, la chevelure de Daudet était si longue, son couvre-chef si petit, qu'on les prit pour des musiciens nomades et l'hôtesse leur dit :

— Déposez vos instruments dans le coin.

Ç'aurait été le garant de la paie. Mais Daudet, en plaçant les bissacs sur un banc, répondit que son camarade et lui étaient chanteurs. On les reçut quand même. Dans une salle voisine ils commençaient à manger du pain et du fromage. Tout leur repas du soir. La bonne femme revint et leur expliqua, dans une phrase compliquée, que le directeur des eaux et forêts, en tournée dans le pays, dînait à côté avec des gardes généraux, que ces messieurs les invitaient sans doute afin qu'au dessert ils leur chantassent des lieds. Delvau hésitait, mais Daudet l'exhorta :

— Acceptons. Le menu sera toujours moins écourté.

Les deux touristes ayant salué correctement, très à l'aise, se mirent à table. La conversation tomba sur Paris. Daudet et Delvau causèrent en parisianistes *parfaits.* Comme des flèches bien empennées, ils en-

voyaient des mots d'esprit et mêlaient les noms célèbres, d'hommes et de femmes, à leurs anecdotes. Delvau était pétillant. Soudain quelqu'un rappela la mort récente du duc de Morny. Daudet fit :

— Ce pauvre duc ! Je l'aperçois encore à sa dernière minute. Toujours élégant, même en exhalant le dernier soupir.

Daudet raconta la fin de Mora. On était ébaubi. C'était vu par menus détails et c'était touchant. Le directeur prit la parole et demanda pardon de leur méprise, car l'hôtesse leur avait annoncé qu'ils étaient des chanteurs. Alphonse Daudet s'inclina en souriant :

« Excusez-nous, messieurs, si nous vous avons autant amusés ! »

*
* *

M. de Morny, qui protégeait les arts et était galant homme, comme Cartouche et Mandrin, s'était fait, en 1861, présenter le poète. Celui-ci avait, je l'ai dit, de très longs cheveux ; il avait, de plus, un chapeau de berger, un veston, des manchettes avec des dentelles. Il était, à la fois, timide et hardi, ne voulait pas les modes de tout le monde, et ne les portait pas. Mais il lui arrivait parfois de devenir subitement rouge dans la rue, lorsqu'on le regardait. Dans le cabinet de M. de Morny, en écoutant le duc lui parler, il tenait son chapeau à la main par la coiffe. Tout à coup, le chapeau tomba sur le tapis, la coiffe lui restant entre les doigts. M. de Morny sourit et offrit au

poète un emploi de secrétaire attaché à son cabinet.

Les parents de Daudet étaient légitimistes. Il eut peur de se vendre en acceptant, et déclara à M. de Morny quelles étaient ses opinions. Le duc, en badinant :

— Soyez ce qu'il vous plaira. L'impératrice est plus légitimiste que vous.

Daudet fut donc secrétaire du duc de Morny, qui se nomme duc de Mora dans le *Nabab*, et il le fut durant cinq années. Il avait à lire les livres nouveaux et à indiquer au duc ce qui était bon ou amusant à connaître. D'ailleurs la grande affaire était d'obtenir des congés, et il en obtint beaucoup. Pendant ces congés, grâce à M. de Morny, il voyagea en Corse, en Sardaigne, en Provence, où il habita dans un phare, le phare qu'il a décrit dans les *Lettres de mon moulin ;* en Algérie, où il était accueilli par les autorités arabes, à la faveur des recommandations dont il était chargé. Alphonse Daudet vivait, voyait et apprenait. Il a écrit ensuite.

Il a composé, par exemple, de délicieuses nouvelles, le sieur Alphonse Daudet, poète, à propos d'un moulin acheté pour servir à des travaux de poésie.

Faut-il oublier ses œuvres théâtrales ? Leur charpente n'est peut-être pas scénique, mais elles sont écrites dans une langue parfaite, procédant de celle des écrivains du seizième siècle, riche et ornementée. Daudet n'a pas remporté, au théâtre, de grands succès. J'ai lu cette dédicace sur un exemplaire de l'*Ar*-

lésienne, une dédicace griffonnée sans doute au lendemain de la première représentation :

A Constant Coquelin
Un pas-de-veine
ALPHONSE DAUDET.

*
* *

On a remarqué qu'on peut donner leurs noms réels à tous les personnages des romans de Daudet. C'est qu'il travaille d'après nature, sans être naturaliste cependant. Un jour je lui disais que le personnalisme est le seul système en art, et il m'a répliqué qu'un vieux mot suffisait, le talent. Il a raison. Il y a dans les *Rois en exil*, une couronne dont on met quelques diamants au mont-de-piété. L'écrivain, pour faire une description de cette couronne, a demandé le dessin précis à un orfèvre, avec l'indication des noms de chaque pierre et des différentes parties, bandeau, velours. L'hôtel de Séphora, avenue de Messine, a été décrit d'après l'hôtel du comte Mnitzchek, rue Daru. Alphonse Daudet fait ses livres d'après nature, en poète.

Le héros plébéien des *Rois en exil*, le Ruy-Blas, a existé. Élysée Méraut se nommait Thérion, et il abandonna en effet la vie d'étudiant pour aller diriger, en Autriche, à raison de trente mille francs par an, l'éducation d'un prince. Élysée Méraut est mort aujourd'hui. Il est intéressant de connaître la lettre que son frère, pharmacien à Langres, a écrite au romancier :

« Vous deviez bien l'aimer, ce cher Élysée, pour lui donner la place d'honneur dans vos *Rois en exil*. Tous ceux qui l'ont connu ne l'oublieront jamais.

» Grand de cœur et d'esprit, il ne s'adressait qu'aux grandes intelligences, aux grands sentiments. Sympathique avant tout, le drapeau lui importait peu, quand son adversaire était honnête et franc. Il méprisait l'intrigue, et la répulsion des serments était la sauvegarde de son indépendance.

» Si j'avais connu vos desseins, mon cher monsieur, j'aurais pu vous confier bien des notes sur Élysée : souvenirs d'Autriche, souvenirs d'école, souvenirs de bohème, souvenirs de misère.

» Partout on remarque une tenacité incroyable de volonté et une confiance inébranlable dans l'avenir. Je ne vous parlerai pas de ses idées politiques. Je comprenais sa haine pour le régime déchu ; je m'explique moins son culte pour un prétendant qu'il aimait comme un Dieu. »

Ceci est du détail qui aura son importance pour les commentateurs du vingtième siècle. Quant à la façon de travailler de Daudet, après avoir échafaudé son roman en chapitres, il écrit, à toutes heures, lorsque l'esprit est dispos, chaque chapitre à la diable, d'une envolée, sur un petit cahier, au verso de la page. La page en face reste blanche. Chaque chapitre achevé, il revoit, de concert avec Mme Daudet, spirituelle et charmante, le verso de la page et le refait sur la page en face restée blanche. Alors de ces deux textes, il fait *une troisième* copie, encore raturée par endroits.

Alphonse Daudet use beaucoup, dans ses livres, de l'imparfait au lieu du passé défini. Quelques-uns le lui ont reproché, à tort, il semble. Les romans des écrivains contemporains, tels que Zola, Daudet, Goncourt, font se succéder surtout une série de tableaux. L'imparfait est bien le temps le plus propre pour les descriptions. Le présent est trop rapide, mais, employé par intervalles, il met, de ci, de là, un mouvement, une accélération. Pour le passé défini, il est trop lourd vraiment. Il se trouve dans le langage provincial d'au delà de la Loire. Je crois entendre encore le père Bassac, notaire en Provence, dire :

— Nous fîmes un tour de ville.

En nul endroit plus qu'à Paris, on n'a la science pratique de cette grammaire de nuances. Tel temps d'un verbe, placé à propos, a, dans la langue, la valeur d'un dièze ou d'un bémol en musique.

*
* *

Assez longtemps, Alphonse Daudet a habité, rue des Vosges, une maison qui est l'ancien hôtel du président de Lamoignon. On la trouve dépeinte dans un conte du lundi : *Un réveillon dans le Marais*. Maintenant il demeure sur l'avenue de l'Observatoire, et, de ses fenêtres, il aperçoit les verdures et les reines de marbre du jardin du Luxembourg. L'été, il se retire à Champrosay, un village coquet dominant la Seine, s'appuyant à la forêt de Sénart.

Taille moyenne, tête fine, cheveux noirs retombant en mèches souples sur la figure, barbe soyeuse, nez

droit, monocle planté dans l'arcade sourcillière, c'est le poète Daudet.

Il est si myope que quelqu'un, il y a longtemps, lui fit suivre un prêtre en lui disant que c'était une veuve. En hiver, une autre fois, au Jardin des Plantes, on lui montra M. Flourens, couvert d'une fourrure et occupé à soigner des plantes rares. Daudet, qui venait de jeter, dans leurs fosses, de petits pains aux vrais ours, avait encore quelques morceaux de galette. Il les envoyait gravement à M. Flourens en lui disant : » Monte à l'arbre, Martin ! » Une autre fois enfin, place de la Bastille, il veut allumer un cigare. Il avise la lanterne rouge d'un bureau de tabac. Il y court. Impossible d'atteindre cette fantastique lanterne. Elle fuyait devant lui. C'était celle d'un omnibus. Cette myopie sert à Daudet à ne pas reconnaître les importuns.

DENNERY

Offenbach a été un producteur infatigable qui longtemps a fourni les théâtres et obstrué la voie aux nouveaux arrivants. Sur le boulevard des Italiens, le lendemain de sa mort, un boursier disait à un compositeur :

— Les musiciens ont de la veine.

Nenni, — car Offenbach a créé un genre, moderne comme le tramway de la Madeleine à la Bastille, et trouvé la musique satirique d'une époque. M. Dennery est aussi encombrant qu'était Offenbach, mais il n'a inventé aucun genre. C'est un fabricant qui livre des pièces aux directeurs de théâtre et qui possède le métier dramatique. Aucun art et aucun style. C'est un faiseur.

M. Adolphe D'Ennery, qui a mis une apostrophe à

son nom pour être noble, est né, en 1811, à Paris. Il était commis dans un magasin de nouveautés, lorsqu'une cliente s'intéressa à lui, et lui fit déserter le comptoir. Adolphe écrivit dans quelques journaux, et débuta, en 1831, (Il a eu, en 81, le cinquantenaire de ce début ; mais il n'est pas le quart de Corneille, même le centième.) par une machine en collaboration avec Charles Desnoyers : *Émile ou le fils d'un pair de France.* Depuis le robinet ne s'est plus fermé.

Dennery a vendu des drames, des féeries, des revues ainsi qu'autrefois des calicots, des soies, des cretonnes. On a fait chevalier de la Légion d'honneur ce fabricant, en 1849, et on l'a fait officier dix ans après, le 15 août.

Beaucoup de collaborateurs. M. Dennery a rarement travaillé seul. Il aime s'approprier le labeur ou les larcins des faiseurs moins notables. Hugo, Balzac, Mme Beecher Stowe, Richardson, Eugène Sue ont été étudiés tour à tour par lui ou ses associés. Gautier a écrit que M. Dennery est un voleur plein de goût. Je ne veux pas aller si loin, mais il ne me paraît pas, au moins, que M. Dennery ait du goût.

Il a été, en 1850, directeur, pendant quinze jours, du Théâtre-Historique. Parmi ses deux cent cinquante ouvrages, les plus fructueux sont ceux-ci, avec la date de l'année de la première représentation : *le Naufrage de la Méduse*, en 1839 ; *les Mystères de Paris*, en 1843, à l'Ambigu ; *la Dame de Saint-Tropez*, en 1844, à la

Porte-Saint-Martin; *les Sept Châteaux du diable*, en 1844, à la Gaîté; *Don César de Bazan*, en 1844, à la Porte-Saint-Martin; *la Case de l'Oncle Tom*, en 1853, *Rothomago*, en 1862, au Cirque; *Michel Strogoff*, en 1880, au Châtelet. Je ne veux pas omettre un drame fameux qui est la sauce aux oignons d'une romance de Loïsa Puget: *A la Grâce de Dieu*. Tout ce semblant de littérature a valu à M. Dennery une grande fortune, avec villa à Antibes, à Cabourg et un hôtel couronné d'un dôme, avenue du Bois-de-Boulogne. Cependant quelqu'un entendait dire à ce charpentier enrichi :

— La philosophie est l'art de supporter sans se plaindre les malheurs des autres.

M. Dennery sait échafauder une pièce. C'est la raison de ses triomphes de jadis. Maintenant les directeurs s'adressent à lui par habitude. Il a épousé, en 1880, une ancienne amie, Mme veuve Desgranges, que tout Paris connaît, pas seulement à cause de la célébrité de son mari, mais à cause de la légèreté de son propre esprit. Beaucoup ont connu M. Dennery par son intermédiaire.

Elle est charmante et maligne, et, songeant au passé, elle s'appelle elle-même : feue Gisette. Monsieur autrefois gardait Gisette; à présent Gisette garde monsieur qui n'en a pas besoin.

Une comédienne avait été invitée chez lui. Comme M. Dennery lui accordait peu d'attention et sommeillait dans un fauteuil, la comédienne, dans le but d'obtenir un instant de conversation, s'agenouilla pour

lui parler et pressa ainsi, contre son corsage opulent et ferme, la main du maître de maison. Dennery leva une seconde les paupières et, agitant à peine les doigts sur les seins émus de la comédienne, il murmura : « Tiens ! un foulard ! »

Ce mot est impoli joliment et me fait souvenir d'un autre mot.

Une femme, aux cheveux blanchis (serait-ce Gisette ?) dans une petite querelle, envoyait à son mari un adjectif biscornu. Lui reprit : « Je ne le suis plus maintenant. »

EDMOND ABOUT

Encore étudiant, je vis Edmond About pour la première fois, en 1878 ; nommé membre de la Commission des Écoles pour le centenaire de Voltaire, j'avais été désigné, avec un de mes collègues, près de la Société des Gens de lettres, afin de nous entendre avec elle sur la manifestation du 30 mai.

M. Dupanloup avait appelé ce centenaire « un pacte de guerre antichrétienne ». Et j'avais insisté bénévolement, avec l'enthousiasme du jeune âge :

« Voltaire n'aima pas Jean-Jacques, Voltaire détesta le peuple, méprisa la canaille, dont nous sommes, Voltaire courtisa les rois, les grands seigneurs, les catins, les favoris, les favorites ; mais Voltaire est celui qui, le plus fortement, a secoué l'édifice pourri où nitaient dans une habitation malpropre le clergé,

la noblesse et la royauté. Mais Voltaire est le moqueur hardi qui a sapé les théocraties et les théologies, a renversé le dogme, élevé la raison, combattu le prêtre partout et toujours, a eu le rire, a préparé ce beau tapage qui fut la Révolution française, a fait la blessure mortelle dont râlent les hommes noirs.

» Et voilà pourquoi les étudiants fêteront Voltaire.

» A vous de célébrer Jeanne d'Arc, que les Anglais brûlèrent et que les prêtres ont condamnée. Manifestez ! manifestez ! Ce sera un curieux défilé. Partez en guerre. J'aurai plaisir à me souvenir, en vous voyant, de la phrase de François Rabelais, un simple curé, monseigneur : « Ils allaient dodelinant de la tête et barytonnant du ... ».

» Que diriez-vous toutefois, si nous revendiquions, pour la France, Jeanne la bonne Lorraine, si nous revendiquions pour nous, celle que le clergé fit mourir sur un bûcher, comme hérétique et relapse ? En honorant Jeanne d'Arc, vous manqueriez de respect envers l'évêque Cauchon, votre confrère, monsieur. Et vous ne le devez pas, quel que soit son nom. Vous vous appelez bien Dupanloup. »

Victor Hugo, satisfait, me manda cette gracieuse lettre :

« Paris, le 16 mai 1878.

» Mon jeune et cher confrère,

» J'envoie mon adhésion la plus sympathique à ce journal de la jeunesse : *les Écoles*. La jeunesse a en *elle l'instinct* du vrai, du beau et du juste ; elle est la

conscience humaine, encore vierge, sans nuage et sans éclipse. Dans plus d'une occasion, elle peut guider, enseigner, avertir, montrer le droit chemin. La jeunesse a toujours eu ce privilège de ressembler à la lumière.

» Je suis son ami et le vôtre.

» VICTOR HUGO. »

Nous nous rendîmes un soir, vers cinq heures, aux bureaux du *XIXe Siècle*, et nous demandâmes M. Edmond About, président de la Société.

Certes la visite, en pareille ciconstance, avait un piment singulier. La jeunesse des écoles voulait fêter l'écrivain mordant, incisif, qui, en dehors de ses contes, de ses satires, le meilleur de son œuvre immense, a laissé une correspondance des plus précieuses pour qui veut bien écrire notre belle langue française, l'homme qui, toute sa vie lutta contre les préjugés, les superstitions, lança sur l'Europe, au nord, au midi, à l'orient, à l'occident, ses flèches acérées, et en sillonna le ciel comme de rayons de lumière ; la jeunesse des écoles voulait, avec Paris, fêter le centenaire de ce vaillant, de ce sardonique, de cet esprit, et nous venions vers Edmond About. Supposez qu'on aille causer avec un petit-fils de la fête de son grand-père.

* * *

Nous trouvâmes Edmond About derrière son bureau de directeur et de rédacteur en chef, charmant,

affable, les yeux pétillants, la tête grosse et bonne sur des épaules larges, la chevelure et la barbe blanches, la figure rose, presque rouge, la moustache souvent relevée par un sourire, la lèvre fine, semblant toujours prête à la pointe moqueuse. Il nous exposa d'une parole rapide, comme scintillante, le programme de la Société des Gens de lettres, s'arrêta longuement sur Victor Hugo :

— Il fera, nous dit-il, un discours splendide, une harangue superbe et imagée. Hugo est grand, Hugo est Dieu. Nous ne sommes, nous autres, que les saints.

Edmond About est un saint, je l'accorde, mais un diable de saint, un saint de l'enfer, s'il en est un, et s'il existe un Dieu selon Veuillot. Je m'en vais crayonner à grands traits le portrait de ce bienheureux Edmond, faire une esquisse à coups de brosse précipités, chercher à saisir, sans entrer dans le détail, cette physionomie nerveuse et malicieuse.

On peut lire sur la liste des lauréats du concours général, dans la classe de philosophie, pour la dissertation française, en 1848 :

1er prix (prix d'honneur) : About (Edmond-François-Valentin), de Dieuze (Meurthe), élève du lycée Charlemagne.

Ensuite venaient :

2e prix : Taine (Hyppolyte), de Vouziers, élève du lycée Bonaparte.

1er accessit : Sarcey (Francisque), de Dourdan (Seine-et-Oise), élève de Charlemagne.

2e accessit : Hugo (François-Victor), de Paris, élève de Charlemagne.

Il n'est pas absolument nécessaire, ainsi qu'il appert de cette liste de lauréats, d'avoir fait de mauvaises études et d'avoir regimbé contre toute science pour être littérateur et pour laisser des œuvres qui subsistent. Edmond About est au premier rang parmi les écrivains de cette époque. Quant à MM. Taine et Sarcey, l'Académie française s'est honorée en recevant le premier parmi ses membres; et le second est un homme de talent bien consciencieux. Pour François Hugo, il est mort, mais il s'en est allé laissant derrière lui un monument, pour employer l'expression d'Horace, plus durable que l'airain : la traduction de Shakespeare.

*
* *

Retournons à Edmond About. Il entre à l'École normale, puis, en 1851, passe à l'École française d'Athènes; il y fait un mémoire, qui compte peu, un mémoire savant; il y prépare son fameux livre, le premier : *la Grèce contemporaine*. Les appréciations du jeune normalien étaient sévères pour le peuple hellénique; elles firent du tapage. Edmond About a eu les chemins faciles. Il était l'ami de M. Hachette, un normalien encore, et un éditeur. En 1855, il entre à la *Revue des Deux-Mondes*, et y donne un roman : *Tolla*. Le livre fit esclandre. On accusa, à cor et à cri, l'auteur d'avoir volé les pommes du voisin et de s'être approprié le sujet d'un bouquin assez ignoré : *Vittoria Savorelli*. Le maraudeur se défendit bravement,

avec trop de forfanterie, peut-être. Toutefois, la polémique amuse comme un duel ou une boxe, les lames d'épée ont des scintillements, les horions donnés ou reçus retentissent, et les carreaux cassés tombent avec bruit.

L'année suivante, il fait recevoir, car décidément ce normalien avait toutes les portes ouvertes, il fait recevoir au Théâtre-Français une comédie en trois actes qui avait pour titre : *l'Effronté*. Le titre a été changé, et je le regrette. *L'Effronté* s'appelle *Guillery*, mais le pauvret n'eut pas de chance. Il fut joué, comme dit l'auteur, pour l'avant-dernière fois le 1er février 1856. Cette date est celle de la première représentation. About avait vingt-huit ans.

Après *Guillery* vint *Gaëtana*. à l'Odéon. *Guillery* ne fut qu'un fiasco; *Gaëtana* fut une belle tempête. On siffla, ce soir-là, avec acharnement, et Georges Cavalié, qualifié Pipe-en-Bois par Vallès, menait l'ouragan. *Tragaldabas*, *Gaëtana*, *Henriette Maréchal*, trois chutes dont on se souvient. Edmond About renonça à la scène, à la rampe, mais pas au théâtre, car il a publié toute une série de pièces. Cela est tenu, spirituel, gracieux, joli et frêle comme une épingle ou une aiguille qu'on fait tenir debout et osciller sous un aimant, et cela porte un nom juste et gentil : *Théâtre impossible*.

Les planches n'étaient pas solides pour Edmond About; elles sautaient et faisaient un branle-bas sous ses pieds. Il devient journaliste, publiciste, si vous *l'aimez mieux*. Il fait paraître d'abord un recueil de

nouvelles fort élégamment troussées, et qui eurent un vrai succès : *les Mariages de Paris*. Il prend ensuite le pseudonyme de Valentin de Quévilly, et, dans le *Figaro*, écrit *les Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine*, Edmond About a dit de Valentin Quévilly :

« Un peu plus tard, quand un homme de bien et un publiciste éminent fonda l'*Opinion nationale*, Valentin fut assez heureux pour suivre la fortune de M. Guéroult et travailler sous sa direction. Durant une année, il publia en style courant, et sous une forme un peu trop légère, des idées qui ne manquaient ni de hauteur ni de maturité. Il donnait son avis sur la question du moment et ne craignait pas, à l'occasion, d'attacher le grelot. »

Cela ressemble beaucoup à une autobiographie, et Edmond About a souvent donné son avis sur la question du moment et attaché le grelot. Mais, certes, Valentin de Quévilly n'était pas un bon jeune homme ; il avait le verbe haut, la chiquenaude facile, l'entrain, la jeunesse, l'audace, et il les a toujours. Il n'était pas républicain alors, par exemple ; mais ç'aurait été trop lui demander que de l'être sous l'Empire. Il était libéral, d'ailleurs, et il eut même un mot très hardi, ce bon jeune homme, à propos de l'attentat du prêtre Verger contre l'archevêque de Paris ; il dit, je crois :

— La seule arme de précision contre les souverains, c'est le poignard.

On ne fut pas content à la cour impériale, et dans les salons de la princesse Mathilde. About s'en ressentit, mais la rancune ne dura pas. Il resta au Mo-

niteur, auquel il collaborait en même temps qu'au *Figaro ;* quand même, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1858.

*
* *

Edmond About n'est pas seulement fait chevalier de la Légion d'honneur, il est envoyé à Rome, aux frais de l'État. De ce voyage résulta un pamphlet politique qui fit verser des flots d'encre : *la Question romaine.* Avec son style piquant et pimpant, il partait en guerre contre le pouvoir temporel des papes. Victor-Emmanuel s'est fait le collaborateur d'Edmond About, et, en 1870, s'est chargé de l'épilogue. Le normalien tapageur, cependant, passe du *Figaro* à l'*Opinion nationale*, du *Moniteur universel* au *Constitutionnel*, au *Gaulois.* Ce qu'il fut à ces différents journaux, il disserta sur toute chose, sur ceci, sur cela, sur la politique, l'art, le monde, le demi et l'autre; il adora un peu ce qu'il brûle aujourd'hui, il fut homme d'esprit.

En même temps il jetait à droite et à gauche, dans le tourbillon, livres sur livres: *Trente et Quarante*, *Germaine*, *le Roi des Montagnes*, *le Cas de M. Guérin*, *le Nez d'un Notaire*, *l'Homme à l'oreille cassée*, *Rome contemporaine*, *les Mariages de Province*, *Madelon.* Je cite au hasard et j'oublie. Ajoutons encore, cependant, des recueils d'articles critiques. Ces titres rappellent à plus d'un, j'en suis certain, d'aimables souvenirs, de douces heures, des heures souriantes, passées à lire les ouvrages malins de cet érudit en vacances Ce *sont de bien* étincelantes fantaisies, des caprices bien

attiques. Tous ces contes délicieux sont pleins de verve, cela pétille de malice; j'ai cité encore plus haut : *Madelon*. Il faut avouer que la morale est souvent agacée et tarabustée dans ce dernier roman. Mais About ne se pique pas d'une sévérité excessive. Les sceptiques sont de joyeux compagnons, et les rabelaisiens aussi.

Voilà que j'ai déjà donné plus d'un coup de pinceau, et cependant ce portrait n'est pas encore peint en pied. J'ai esquissé, dans cette physionomie nerveuse d'Edmond About, le publiciste, l'écrivain alerte, léger, se plaisant à un jeu parisien, lançant autour de lui, sur l'un, sur l'autre, avec une sarbacane, de petits dards effilés; il me reste à indiquer comme une seconde figure d'Edmond About, à montrer le patriote et le républicain. Ils se réveillèrent en lui en 1870. Edmond About, qui a rompu des lances en faveur de l'Empire, ouvrit les yeux, au 4 septembre, *avant même*, lorsqu'il vit la patrie envahie et la Lorraine natale arrachée à la France. Un passage de Claretie me revient en mémoire :

« Que si Edmond About avait pu avoir quelques illusions sur un régime qu'il combat si vivement, il les avait dès longtemps perdues, lorsque nous le rencontrâmes, triste, navré, — et furieux aussi, — à la veille des désastres de 1870. Quelles lettres émouvantes et tragiques il adressait alors au journal le *Soir !* Nous avions projeté de faire, comme nous disions, campagne ensemble. Amédée Achard devait nous accompagner. Une voiture frétée par About,

allait nous emporter ensemble de l'autre côté du Rhin. Triste rêve! Le canon de Forbach dissipa à jamais cette association d'un seul jour, et, tandis que je quittais Sarreguemines pour me rendre à Metz, à pied, au hasard des routes. Edmond About, allait vers Saverne savoir si sa maison n'était pas envahie déjà. »

Alors, Edmond About écrivit ce livre d'un écrivain né sur le sol de France, et d'un fils : *Alsace*. Il fut arrêté par les Prussiens et menacé d'une forteresse. On avait le couronnement de l'édifice qu'il avait réclamé, et, alors, reconnaissant son erreur, il vint à la République, puis, avec le concours d'un groupe vaillant de camarades, fonda un des grands journaux d'à présent : *le XIXe Siècle*. Les commencements furent âpres, et chacun dut apporter sa bonne volonté et ne rien recevoir en échange. On sait les noms de tous : Francisque Sarcey d'abord. Plus tard, d'autres sont venus, et parmi ceux-là, Henri Fouquier, un enfant de Marseille qui porte la marque spirituelle de son origine phocéenne. Oui, les commencements furent âpres. C'était la bataille. Maintenant, c'est la victoire.

La lutte, avec le succès, ne continue que de plus belle; mais ce n'est plus la lutte pour la vie. Ce sont les escarmouches quotidiennes contre la bêtise de secte, contre les congrégations, contre tout ce qui retarde. Hue donc! Rossinante, et monte en wagon, pour aller vite! Le génie de la maison, c'est Voltaire, qui d'ailleurs est un peu le génie de tous les normaliens. Et ils ont raison.

*
* *

Ils aiment Voltaire, et, chaque jour, ils le lisent, comme on cause avec un intime, ils le pratiquent, et ils s'en ressentent : parmi eux, Edmond About, J.-J. Weiss, Alfred Assollant, Francisque Sarcey, Hippolyte Taine. Tous, à des degrés différents, ont l'autorité et le talent ; on pourrait peut-être leur reprocher le manque d'enthousiasme, une trop grande méfiance pour le rêve; ils ont rarement l'amour de l'impossible, et sont, pour le plus grand nombre, revêches au sentiment, à la passion. Quelques-uns laissent, sous le journaliste, paraître le professeur.

Mais eux, dans ce temps où l'on écrit à la hâte et où les articles, politiques et littéraires, sont quelquefois déhanchés comme un bavardage de café ou de club, gardent la langue intacte; ils la parlent sans cliquetis de mots, et elle est limpide, correcte, respectueuse des règles, elle est claire comme une eau de source, reflétant la rhétorique des maîtres anciens et de ceux du dix-septième et du dix-huitième siècle.

Cette langue est surtout celle d'Edmond About, qui devait être universitaire et d'autres avec lui. Forts du savoir acquis, ils ont laissé la mère nourricière, mère des plus acariâtres pour les intelligences qui ne savent pas se plier. Un beau jour ils ont jeté la toque par-dessus les moulins. J.-J. Weiss a écrit une jolie phrase là-dessus :

« Du soir au matin, après avoir usé leur jeunesse dans les épreuves pénibles par lesquelles s'ouvre la

dure carrière du professorat, ils se trouvaient sans état, sans avenir, peut-être sans gîte et ne sachant, pas plus que la pauvre Bernerette, où ils iraient dîner le soir. »

Edmond About, lui au moins, n'est pas resté longtemps sans savoir où dîner. C'est un homme habile, et les habiles réussissent. Il a fait sa place au soleil, le gamin de l'épicier de Dieuze.

Lorsqu'il était encore là-bas, à Nancy, le matin du premier jour de l'an, il descendait dans la boutique, à l'aube, et le bon jeune homme choisissait, dans la corbeille aux oranges, les deux plus belles, remontait les offrir à son père et à sa mère en les embrassant et leur souhaitant longue vie et bonheur. Les parents donnaient au gamin les deux oranges. About est né le 14 février 1828. Il y a bien du temps de cela.

Mon modèle sourit. Un sien ami d'enfance, un Lorrain comme lui, m'a conté ce souvenir, et, si vous voulez, nous terminerons par cette historiette ces pages sur Edmond About, qu'en commençant je comparais à Voltaire. Oui, ce normalien, oui, cet écrivain, qui, entre autres choses, a l'horreur de l'adjectif, et de la jeune littérature, est le fils de Voltaire ; je me trompe, son petit cousin.

NINA DE VILLARS

25 *juillet* 1884.

On enterre aujourd'hui cette déclassée. Si tous les gens célèbres et si tous les ratés qui ont passé dans la maison de Mme Nina de Villars, qui ont dîné chez elle, qui ont trouvé dans son auberge l'hospitalité, la nuitée maintes fois, en hiver, seulement offerte par les étoiles ; si tous ceux qui, par bohème ou par curiosité, ont été les convives passagers de cette excentrique, de cette dévoyée, de cette tourmentée, se reposant enfin, dans la mort, de deux années de souffrances ; si tous, les plus graves, les plus sévères, les plus illustres, comme les fantoches dont le génie est dans l'ombre, artistes parleurs à la morale vague comme leur existence ; si tous enfin suivent le cercueil de cette pauvre femme, il y aura là, certes, une élite parisienne, en même

temps des types de troisièmes dessous extraordinaires.

Et ce sera un bel enterrement.

*
* *

A propos d'une lecture que devait faire M. Jean Marras d'un drame joué depuis, la *Famille d'Armelles*, il me souvient d'être allé (c'est la seule fois) chez Mme de Villars, dans son hôtel de la rue des Moines. Une soirée avait été organisée; on sentait qu'il y avait moins de débraillé pour ne pas faire une mauvaise impression. L'auteur en habit noir, cravate blanche; les convives, des poètes parnassiens, un photographe, des peintres impressionnistes, un musicien fantastique, Cabaner, étaient en toilette ordinaire; mais ils s'étaient brossés. On ne dînait pas dans le monde quand on dînait chez la Nina dont, pourtant, la noblesse est authentique. Mondaine, qu'est-ce que cela signifie?

Elle était musicienne et monologuiste.

Après le dîner, Mme de Villars pria ses invités de descendre au jardin pour entendre le drame. L'été prêtait au poète son joli décor. Quelques lanternes vénitiennes dans les feuillages. M. Marras glissa la main sur son front olympien et commença, d'une voix claire, le premier acte. On était assis sous les verdures. Chacun, très à l'aise dans la pénombre, pouvait écouter, ou se laisser distraire par les étoiles. Une scène curieuse : Le mari surprend sa femme en flagrant *délit* et va la frapper d'un coup de hache. A ce

moment, le père du mari, le commandant d'Armelles, enfonce la porte et arrête le bras levé de son fils : « J'ai tué ta mère de la même façon ! » Tremblez, lecteurs.

Tel est le clou de ce drame qui est un fruit de Montmartre, pays fantasque dominé par un moulin à vent aux longues ailes immobiles depuis des siècles. Mme de Villars, ce soir, fut charmante; cette nerveuse avait encore une pensée à peu près raisonnable. Mais, de sa beauté, il ne lui restait plus que son esprit.

*
* *

Un écrivain de talent robuste, Harry Alis, la dépeignit, bientôt après, dans un roman, d'une plume cruelle; il la représenta, si j'ai bonne mémoire, « traînant ses seins avachis sur le piano. » A ce que racontent les amis de Mme de Villars, cette phrase lui ouvrit les yeux sur elle-même; elle s'aperçut vieillie, fleur fanée; son épouvante a été telle, qu'elle en est morte.

De même, un caricaturiste de grand talent, lorsqu'il sentit partir sa jeunesse, devint fou. A Bullier, il se cambrait orgueilleusement et prenait une fille par la taille : « Veux-tu coucher avec André Gill ? » Pauvre et impuissant, ce fut le désastre d'une intelligence.

*
* *

Les braves gens de province ne se doutent pas de ces vies abracadabrantes. Le soir, à sept heures, la salle à manger de Nina de Villars avait l'air d'une table d'hôte. Un de mes amis, Gaston Vuidet, s'y est jadis trompé; il

était là, par hasard ; un camarade l'y avait emmené, sans lui rien expliquer. Il criait : « Qu'est-ce que c'est que cette serviette effilochée? Dites donc, la mère? voulez-vous m'en donner une autre? Et ce veau? on dirait d'une semelle de soulier. » A la fin Mme Gaillard, la mère, *une veuve de préfet*, expliqua à mon ami qu'il était invité. Il prit son chapeau et sortit, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus.

Cependant, Henri Rochefort, Villiers de l'Isle-Adam, Paul Verlaine, Leconte de Lisle, Catulle Mendès, Frank Lamy, Émile Zola, Alphonse Daudet, Maurice Rollinat, Émile Goudeau, Marie Katinska qui fait des ballades en prose et des balades sur les trottoirs, Henry Maret, Léon Gambetta, Barbey d'Aurevilly, Bloy, un raté farouche, le « fondement » de ces réunions, se sont tous assis à cette table bohème. C'était bien facile ; quand on avait faim et que le repas n'était pas assez copieux, on faisait un tour à la cuisine et on se préparait des œufs au fromage, une omelette au lard, des plats faciles.

Une maison vraiment pittoresque ; on mangeait sur toutes les marches de l'escalier, au milieu d'une myriade de chats, de chiens, de cochons d'Inde ; le prince Galitzin y a dîné, un jour, assis adroitement sur une bûche. A citer encore, Mlle Holmès, qui a donné là les premières auditions de ses opéras et de ses mélodies ; Henriette Hauser, reine détrônée de Hollande ; la princesse Rattazzi, une assidue du temps jadis, qui, de loin en loin, après souper, emmenait la bande

joyeuse à l'hôtel d'Aquila; Léon Dierx; Coppée, effarouché; Richepin, cherchant à oublier Judith à la chevelure tumultueuse; Ponchon, arrivant, les dents longues, du quartier Latin; Édouard Detaille; Jacqueline, la guenon favorite, morte l'an dernier du delirium tremens. On soûlait la pauvre bête régulièrement tous les soirs avec de l'absinthe.

C'est dans ce caravansérail (Nina de Villars avait l'air assez Orientale) que Charles Cros a inventé le monologue; Coquelin cadet a pris le hareng saur, sec, sec, sec, qui pendait au mur du grand salon, au bout d'une ficelle longue, longue, longue, et l'a promené dans tout Paris ennuyé, ennuyé, ennuyé.

Le hareng a fait des petits par milliers.

*
* *

Elle s'était peut-être imaginé, la pauvre fille, que cette vie factice à laquelle un brin de littérature et une façon d'art étrange donnaient une allure particulière, quasi distinguée, que jusqu'aux dernières heures les convives habituels autour de la nappe trouée lui seraient fidèles comme une garde d'honneur.

Et, malgré tout, elle avait voulu rester à la brèche, rendant service à plus d'un famélique affolé qui déclamait encore, de très loin en très loin, un sonnet hystérique, une ballade macabre, un monologue idiot. Ils l'abandonnèrent et, du jour où quelque copie d'eux parut imprimée dans une revue éphémère, ils s'aperçurent que Nina de Villars était usée. Le jeu n'en

valait pas la chandelle ; ils dirent comme Cambronne. Sauf quelques intimes, tous disparurent.

La solitude, plus que la vieillesse, l'a tuée ou plutôt a fini de la tuer ; car l'agonie, dans ces attaques de nervosisme et de déséquilibrement, commence de bonne heure et se précipite par saccades, par éclats de folie. Il n'y a pas de remède au mal et pas de frein pour l'arrêter. Elle eût, certainement, pu vivre plus calmement heureuse, mais aussi plus bourgeoisement, et, pour Nina de Villars, comme pour la pléïade d'affamés sans chemises qui vécurent à ses côtés, le mot bourgeois est une insulte plus grave qu'au temps des luttes romantiques.

Mme de Villars avait souvent des attaques ; elle dansait, marchait, la nuit, avec les mouvements, les gestes caractéristiques de l'hystérie, appelant son amant qui l'avait quittée, ameutant le quartier, cependant difficile à émouvoir ; en dernier lieu elle habitait dans la maison même d'une brasserie à femmes où les truies ne filent pas. En voulant être originale, personnelle, bizarre, en cherchant non seulement le bruit, mais encore la foule, l'adulation, elle a perdu la juste notion des hommes et la valeur des choses. L'amour porta une première et inguérissable atteinte à cette femme que l'ingratitude a achevée.



Elle était bien bas tombée ; la mort a dû lui paraître douce.

Je la vois encore, il y a quelques mois (c'est d'ail-

leurs la dernière fois que je l'ai rencontrée), assise à la terrasse d'un café, elle grosse, déformée, à côté de sa mère, une vieillarde sèche et maigre, que l'affection maternelle a traînée plus de trente ans dans ce milieu malsain, et qui en est sortie probablement sans l'avoir compris. Ni l'une ni l'autre ne parlaient, comme si rien n'eût pu les intéresser encore à la vie, ni le mouvement, ni les êtres, et leurs souvenirs n'étaient point de ceux qu'on se redit de mère à fille. On avait à les voir grande pitié.

Tristes, affalées, navrées, toutes deux buvaient une absinthe verte.

PAUL ALEXIS

Le naturalisme est encore à la mode, et M. Zola, le triomphateur du jour, a une école composée de quatre ou cinq petits élèves qui sont au maître ce que les soldats de Cambronne étaient à leur général. Les élèves de M. Zola, qui tous ont, depuis plusieurs années, en 1884, dépassé le cap de la trentaine, sont cependant des jeunes gens, et j'ose les critiquer, bien que je sois leur cadet d'une douzaine d'avrils. Aujourd'hui la pose est à M. Alexis, car cet écrivain de talent, qui a deux prénoms et pas de nom, est le premier des disciples de M. Zola, par lettre alphabétique.

C'est un jeune, c'est-à-dire un gars de trente-huit ans. On peut être jeune au-dessus de cet âge, on l'est plus justement au-dessous. M. Alexis, auteur d'une

pièce en un acte, *Celle qu'on n'épouse pas*, représentée au Gymnase, est à Paris depuis 1869. Il a publié quelques articles dans différents journaux et quelques nouvelles qui ont paru en volume, dans l'hiver de 1880, chez Georges Charpentier. La plus importante de ces nouvelles, celle qui donne son titre au livre, est : *la Fin de Lucie Pellegrin*. Il y en a trois autres.

J'avais fait quelque réclame à l'auteur dans le *Figaro*, au courant d'une chronique, et il m'adressa l'œuvre de ses douze premières années de Paris, avec cette dédicace où je suis comparé(?) au nommé Lucien de Rubempré : « Au féroce Lucien... de Champsaur, une de ses victimes reconnaissantes. »

Donc, M. Alexis a publié un volume composé de quatre nouvelles. Mais il est surtout élève de M. Zola dont il chante la gloire. Il est le Sosie de Zola, et, avec ses pavés d'ours, Sosie tuera Zola, car M. Alexis a consacré son premier ouvrage de longue haleine à la louange du maître.



Depuis il a donné une historiette assez malpropre: *le Collage*. Le récit que l'écrivain fait de ses amours est admirable de naïveté. On n'a pas idée des scènes navrantes qu'il raconte. Une seule, la meilleure, suffira pour en donner une idée. Un chat s'est adjoint au ménage. Il s'est enfui, et Célina fait une scène très violente à Paul Alexis :

« — Pignouf !

» Et, sans que je m'y attende, car elle n'a jamais

fait cela, Célina me lance un coup de pied. Son pied a beau n'être chaussé que de pantoufles, il m'atteint à un endroit extrêmement sensible et me fait un mal atroce.

» Je suis tout pâle. Je me traîne jusqu'à la toilette, où tout en me bassinant l'endroit avec de l'eau fraîche, afin d'éviter toute suite fâcheuse, je m'aperçois que je cherche encore le motif de la fureur de Célina. A-t-elle entendu quelque chose en remontant l'escalier ? Flore lui aurait-elle parlé des quinze sous ? Je ne suis rassuré qu'à la fin, lorsque Célina vient me retrouver et m'accable de nouvelles injures. Affolée par la disparition de son chat, la sotte s'imagine que je l'ai fait s'évader, et ne veut pas admettre un instant que Momiche a pu prendre la poudre d'escampette. »

Un beau jour, c'est le cas de le dire, Célina fait comme le chat et s'en va à d'autres amours. L'histoire finit bêtement comme elle a commencé.

Le récit de M. Paul Alexis a l'avantage d'être court, malgré quelques prolixités. C'est sale, c'est niais, c'est terne, c'est monotone, c'est zolaïque, c'est infect, et, à part cela, plein de talent.

*
* *

Être élève de M. Zola est ce qui fait la notoriété de M. Alexis. Natif d'Aix en Provence, il est entré au collège Bourbon, la même année que M. Zola en sortait, sans avoir fini ses classes, sans être reçu bachelier. Ses études à lui achevées, il se fit inscrire à la

Faculté de droit de sa ville natale et se colla, comme dirait le maître, avec la muse.

Il y a ceci de remarquable dans tous ces naturalistes, élèves en photographie, que, si l'on gratte la croûte, on trouve les vers. Pardon ! C'est le poète mort jeune, suivant l'expression de Sainte-Beuve qui connaissait le cas, en qui l'homme survit. Le premier, j'ai déniché des strophes de M. Zola :

Où donc vas-tu, nuage,
Nuage radieux ?...

L'éleve a rimé aussi. J'ai lu, par exemple, dans un journal d'Arsène Houssaye, l'*Artiste*, une pièce de vers dédiée à Émile Zola et intitulée : *Moi*. Elle a paru en 1872. M. Zola n'avait pas encore prononcé ces fameuses paroles :

— La littérature française, c'est Zola, et Zola, c'est Bibi.

Il faut reconnaître que le naturaliste était déjà dans le poète, ou le rimeur.

M. Alexis parle, autre part, d'une bouchère :

Près d'elle on a pendu des viandes saignantes ;
Une tête de porc ouvre d'énormes yeux ;
Un bœuf éventré, plein de mouches bourdonnantes,
Saigne à côté...

L'étudiant en droit d'Aix, en Provence, envoya ses vers manuscrits à M. Zola qui, alors, était chargé de la critique des livres au *Gaulois*. Le journaliste, afin de faire connaître ces vers, usa de supercherie et les donna comme des vers de Baudelaire qu'un éditeur

venait de retrouver. On sut que les vers étaient d'un jeune homme inconnu de province. Qu'importe, l'aventure avait fait certain bruit. Elle prouvait déjà que M. Zola a le génie de la réclame.

L'imagination est vite prise. L'étudiant voulut venir à Paris tenter la fortune littéraire. Après avoir été reçu, péniblement, licencié en droit, il part, ayant décidé son père, un notaire, à lui envoyer une pension mensuelle. On sert toujours cette pension, la gloire, avec son nimbe d'or, venant à très petits pas.

Il n'a pas été ainsi talonné par la nécessité qui pousse aux grandes œuvres, sous peine de mort. Il a écrit quelques articles et ses quatre nouvelles, dont la plus curieuse est celle intitulée : *la Fin de Lucie Pellegrin*. C'est l'histoire d'une fille racontée à la façon de M. Zola. Ce n'est pas une œuvre sans valeur, mais cela n'a pas de cachet, c'est de l'absinthe imitée.

*
* *

M. Alexis fabrique l'absinthe avec beaucoup de travail et de fatigue. La pensée verte ne sort qu'avec peine de cette tête carrée ressemblant à celle du patron. Il y a entre les deux personnages des rapports intellectuels et physiologiques : front pareil, barbe pareille, cheveux pareils, traits pareils. L'élève est une seconde édition diminuée.

Il est loin, comme M. Zola, du reste, d'être un improvisateur, sauf, au *Cri du peuple*, dans ses engueulades quotidiennes extraordinairement drôles, sous le masque de Trublot, l'ami des bonnes. D'un tempé-

rament domestique, Alexis a un faible pour ses petites camarades. Plus d'une fois, lorsqu'il est sans témoin, Paul doit, comme M. Zola encore, qui l'a avoué, se traiter de stérile, d'idiot. Se reporter dans la collection du *Voltaire* aux « lundis » du chef de l'école naturaliste.

*
* *

Un document sur la galanterie de M. Paul Alexis: dans mes cartons, j'ai, sur un chiffon de papier, ces quatre vers adressés à Mme Charpentier, la mère de l'éditeur, qui lui a un jour donné une poire pour le récompenser d'avoir bien travaillé. Ce sont les termes mêmes de la dédicace. Ce quatrain d'Alexis est écrit de la main de Zola. Y a-t-il eu collaboration? C'est un spécimen de la galanterie de MM. les naturalistes dans les salons d'une Parisienne élégante et délicate:

Je l'ai mangé, madame, avec reconnaissance,
Ce fruit délicieux dont la pomme est la sœur.
Pour prix de mon travail, la douce récompense!
La poire a le fondant et la forme du cœur.

L'auteur de ces vers qui, pour faire compliment, compare un cœur à une poire molle, s'attache à la fortune de M. Zola. Peut-être sera-t-il ministre.

M. Zola, qui voudrait présider la République devenue naturaliste, a l'ambition d'avoir à lui un grand journal quotidien, comme Victor Hugo en a un, le *Rappel*, pour faire prévaloir ses théories en littérature, *en art*, en politique, et lui donnant la place dont il est

ligne. Ceci est absolument vrai. M. Alexis lui-même me disait :

— Nous ferons le journal quand l'histoire des Rougon-Macquart aura une vingtaine de volumes, quand nous aurons chacun trois à quatre livres, et qu'un grand nombre de romans de Zola aura été mis en pièces.

Dans quel sens faut-il prendre ces derniers mots?

Et, pour conclure, je suis un admirateur sincère de M. Émile Zola, dont l'œuvre est absolument puissante, personnelle; mais j'admire moins, si je l'aime beaucoup, Paul Alexis qui imite Baudelaire, imite ensuite Zola et ne tente jamais d'être lui-même. Icare se brisa les reins en voulant avoir des ailes, mais au moins il essaya d'arriver au soleil, et périt, encore glorieusement, dans sa chute, au milieu des étoiles.

COQUELIN CADET

A Coquelin Cadet, qui n'est le cadet de personne.
(Dédicace de BARBEY D'AUREVILLY.)

Certainement, monsieur, il n'est le cadet de personne, et je ne sais pas pourquoi on ajoute un tel qualificatif à ce gentil Coquelin. Oh ! il n'a pas de chance, d'ailleurs. Imaginez-vous qu'il est né un 16 mai. C'est vraiment déplorable d'être venu au monde à une date réactionnaire. Il ouvre les yeux à la lumière après son frère Constant, et il les ouvre un 16 mai. Une seule chose peut le consoler, je pense, c'est que ce 16 mai est de l'année 1848.

Il songeait plus d'une fois à son frère Constant, Cadet, lorsque, petit mitron à la barette blanche, il portait sur sa tête, dans la gente ville, les pâtés et les

gâteaux tout chauds et tout dorés. Il avait une douzaine d'années, et le frère était déjà à la Comédie-Française. Il me semble voir passer Cadet, avec sa figure douce et ahurie, à travers les rues de Boulogne-sur-Mer, sa manne sur la tête. Il ne fait pas attention aux passants, il fredonne entre ses dents une chanson, ou se débite à lui-même, sans parler, *mais avec un geste parfois*, des vers classiques appris pour la classe du matin et pour celle du soir, au collège.

Le conte de Perrette et du pot au lait est toujours nouveau et toujours vrai, ô mon spirituel Coquelin, petit mitron qui se voyait déjà sociétaire, à côté de son frère, et qui a été, le 1er janvier 1881, pour ses étrennes, élu à l'unanimité. Perrette renversa son pot au lait, mais Coquelin cadet n'a jamais laissé tomber ses petits pâtés.

*
* *

C'est un artiste de tempérament fantasque, difficile à classer, un peu en dehors des cadres établis. Il a l'imprévu, les échappées en zig-zag, et il faudrait l'entendre pour qu'il donnât sa mesure, dans un rôle à la fois de comique et de sentiment étrange, un peu à la hurluberlu. Il a la compréhension tout à fait vive, l'imagination échevelée. C'est le comédien du caprice.

Ils étaient souriants les rêves qu'on faisait à Boulogne-sur-Mer. Il fallut s'en aller, mais pas à Paris. Ernest Coquelin part, à quinze ans, pour l'Angleterre, *à Hernebay*, s'il a bon souvenir, et s'en va comme

professeur de français, dans une famille anglaise. En même temps, il apprenait l'anglais qu'il ne savait pas. Il était ainsi professeur et professé. Cela ne dura pas, il ne sait pourquoi.

Au bout de quelques mois, notre précepteur revient à Boulogne-sur-Mer, et entre dans les chemins de fer, comme employé aux bureaux du mouvement. Coquelin cadet était un employé dégoûtant. Quand les chefs n'étaient pas là, ses camarades levaient le nez en l'air, et notre jeune paperassier, se dressant derrière son pupitre, déclamait, en changeant de voix, des scènes de toutes les pièces possibles. Coquelin cadet est mis à la porte des bureaux du mouvement et entre au Conservatoire.

Il y resta deux ans, sortit avec un premier prix de comédie, et débuta à l'Odéon, en août 1867, son frère étant sociétaire de la Comédie-Française, depuis trois ans, dans une petite comédie de Patrat : *l'Anglais ou le Fou raisonnable*. Le lendemain, Barbey d'Aurevilly écrivait dans un journal, le *Nain jaune*, de Scholl :

« L'acteur qui fait l'Anglais (Coquelin), le fait avec une grande supériorité. En France, le défaut des acteurs qui jouent les Anglais, depuis Perlet jusqu'à Pothier, depuis Pothier jusqu'à Levassor, est d'exagérer l'Anglais, de le pousser à la caricature. On dirait que nous mettons des revanches de Waterloo à cela... Ce n'est pas ainsi que Coquelin, ce soir, a conçu et réalisé son Anglais. Il l'a joué avec une sobriété qui a donné à son personnage une netteté de lignes et de relief incomparables. L'accent y est, l'accent gut-

7.

tural qui donne aux mots une expression si étonnante, mais il n'y est pas trop, il y est dans la nuance juste d'un art consommé. C'est bien cela ! Avec ses bottes à revers et sa tenue d'Anglais du siècle dernier, on aurait cru voir en scène un type de Fielding, de Walter Scott, ou d'Hogarth lui-même, — le grand Hogarth qui se serait essuyé de ses airs sinistres, et qui n'aurait gardé de sa saisissante physionomie que la bonhomie dans le sang-froid et le comique dans la profondeur. »

L'éloge est distribué de main de maître, et cela pour un commencement. Coquelin cadet joue ensuite différents rôles dans différentes pièces. Mais il a une tête si curieuse et un rire si étonné, si enfantin, qu'il se fait applaudir dans un rôle de *Kean*, de Dumas, celui du coiffeur Darius, au quatrième acte. Tenant en main un peigne, il apparut un moment et fit pouffer toute la salle de rire. Il entre, après une année, à la Comédie-Française, fait une escapade, aux Variétés, revient à la Comédie-Française.

*
* *

Il a joué, jarnigué, tout l'ancien répertoire. Je n'énumère pas les rôles. Je veux citer cependant Aignelet, dans *Maître Pathelin*, et Bazile, dans le *Barbier de Séville*.

Un soir, durant la période du 16 Mai, les habitués du Théâtre-Français se le rappellent, Coquelin cadet coiffé de son grand chapeau et drapé dans sa longue robe noire, débitait la fameuse tirade de Bazile. Dans

une loge d'avant-scène, il y avait MM. de Broglie et Brunet. Et Coquelin, sournoisement, développait les théories de Bazile :

« ... La calomnie, monsieur, vous ne savez guère ce que vous dédaignez. J'ai vu les plus honnêtes gens prêts d'en être accablés. Croyez qu'il n'est pas de plate méchanceté, pas d'horreur, pas de conte absurde qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville, en s'y prenant bien. Et nous avons ici des gens d'une adresse !... »

Ah ! le public parisien sait bien souligner. Ce soir-là, mes amis, Coquelin cadet, qui débite ce boniment venimeux avec un talent infini, eut un grand succès, — M. de Broglie et M. Brunet aussi, M. de Broglie, président du conseil ; M. Brunet, ministre de l'instruction publique.

Cela me fait songer à une illustre dédicace écrite au bas d'une photographie :

A COQUELIN PRINTEMPS

Rire et bien dire

LÉON GAMBETTA

Certes, il rit, il dit bien, et il fait rire, ce Coquelin cadet, si parfait dans le *Magister*, de d'Hervilly, dans Isidore du *Testament de César Girodot*, et surtout dans *Tabarin*, de Paul Ferrier. Je ne parle pas du rôle d'Ulric, pianiste polonais, rôle où Coquelin cadet a fait dire de lui qu'il avait une bien drôle de touche ; et tout le monde l'a vu dans l'*Ami Fritz*, où il joue le

rôle de Frédéric ; il y est tout à fait adorable. Le peintre Pille a peint, en 1879, au Salon, cette face naïve et joyeuse, encadrée dans de longs cheveux, sous le tricorne alsacien aux vastes ailes, cette face inoubliable.

*
* *

Le public accuse Coquelin cadet de se permettre d'avoir de l'esprit, d'écrire d'étonnantes fantaisies, d'être à chaque instant avec un nommé Pirouette. Certaine photographie représente un homme enveloppé à l'espagnole dans un immense manteau, un pan rabattu sur l'épaule, un journal à la main avec le titre visible du *Tintamarre*, un masque sur la figure. C'est ce Pirouette. Derrière le masque, on peut reconnaître Coquelin cadet.

Il me disait un jour qu'il fait de l'escrime depuis trois mois, afin de pouvoir un jour tuer un journaliste. Cette boutade, si elle vient du cœur, toutefois, ne prouve pas une sympathie pour mes confrères et pour moi, et indiquerait que Coquelin cadet ne s'est jamais ravalé jusqu'à être journaliste. Mais je crois que si. C'est ce dit Coquelin cadet qui, par exemple, a rapporté ce fait d'hiver charmant : Mlle Sarah Bernhardt renversée par une feuille morte qui tombait.

En tout cas, c'est ce comédien exquis et délicat qui est le plus bêtement drôle et le plus connu des monologuistes de Paris, si le mot est français. On le recherche dans les représentations à bénéfice, dans les

salons, dans toutes les soirées. Il y dit des bluettes, et parfois de petits chefs-d'œuvre, en prose et en vers, de Richepin, de Paul Arène, de d'Hervilly, de Théodore de Banville, de Paul Bilhaut, de Charles Cros, créateur d'un genre.

D'ailleurs le coupable a enfin avoué, il a publié, en 1880, sous le pseudonyme de Pirouette, un volume où sont assemblés ses désopilantes fantaisies : *Le Livre des Convalescents*. Le bréviaire des convalescents est illustré de dessins très spirituels par Henri Pille ; et Coquelin s'y est fait portraire deux ou trois cents fois. Il n'y a que les comédiens pour ça.

Il a publié aussi, chez l'éditeur Paul Ollendorff, une maquette charmante, le *Monologue moderne*, illustrée par Luigi Loir, de dessins pourris de parisianisme. Le début du monologue de Cadet sur le monologue est exquis :

« Mesdames et Messieurs,

« Je me souviens de l'émotion terrible qui m'écrasait, il y a dix-huit mois, quand j'eus l'honneur de paraître devant vous, pour la première fois, comme *conférencier*. Ce nom de *conférencier* me tuait ; la nuit, je ne rêvais plus que *conférence* ; je voyais d'immenses verres d'eau me poursuivre, de grandes petites cuillers qui dansaient autour de moi, de lourds sucriers qui allaient m'aplatir, et une carafe gigantesque qui me douchait ; je voulais proférer un son... rien ! Le public me criait : « A la porte ! » C'était épouvantable.

« Aujourd'hui, plus d'émotion : j'ai découvert que je n'étais pas du tout *conférencier* ; il y a des gens qui

sont tellement *conférenciers*, qu'ils ont l'air d'être venus au monde en habit noir et en cravate blanche ; ce n'est pas moi, moi je ne veux être (si je peux) qu'un amuseur.

« Ce n'est pas la même chose qu'un conférencier ; je ne veux être qu'un bon enfant. Je voudrais avoir le droit de mettre sur ma carte de visite : *Coquelin cadet, bon enfant.* »

*
* *

Un souvenir, à ce sujet, me revient en mémoire, et je demande pardon à Cadet de le narrer ici. J'arrive un matin chez lui, avec l'excentrique Cabaner que j'avais rencontré dans l'escalier, et Coquelin nous reçoit au saut du lit. Tout à coup il nous dit :

— Villiers de l'Isle-Adam m'a remis hier une fantaisie très amusante. Il y a du style de 1830, et du chic d'aujourd'hui. Vous allez entendre.

Il passe sa culotte à la hâte, met un veston, se campe dans un coin, et nous lit la fantaisie de Villiers de l'Isle-Adam : *le Chapeau chinois*.

Soudain nous partons d'un fou rire. Coquelin gesticulait, et, à mesure que le récit avançait, le pantalon mal boutonné, tombait sur les genoux. A la fin, Coquelin juge nos rires un peu trop violents, il en voit la cause. Alors, sans sourciller, il relève son pantalon, et continue.

Un détail oublié.

Coquelin cadet est décoré de la médaille militaire. C'est encore un de ses titres de petite gloire.

LOUISE MICHEL

A son retour de la Nouvelle-Calédonie, Louise Michel est arrivée chez sa mère, à Conches, près Lagny. Là, j'ai eu l'honneur de la voir, mais il faut avouer qu'elle était bien inconnue dans cette campagne tranquille, bornée de coteaux entre lesquels la Marne déroule en zigzags le ruban de son onde. Il était cinq heures du soir, en novembre. Sur les arbres aux feuilles jaunies, se détachant aux bouffées de bise, le crépuscule tombait, et sur les champs onduleux, par ci, par là, derrière les vitres, aux fenêtres des habitations, des lumières pointillaient. Égaré en des sentiers sous bois, je rencontre deux paysans et les prie de m'indiquer la maison de Louise Michel. Un n'avait jamais ouï ce nom. L'autre me dit :

— C'est cette femme à qui on a fait à Paris une récep-

tion ? Je nous en sommes informé à Lagny. A demeure du côté du moulin à Guérin. Vous apercevrez la cheminée et le toit d'ardoise... Mais qu'è que c'est donc ? Elle a reçu une éducation hors ligne ? Elle a fait quèque chose d'extraordinaire ?

Louise Michel est une femme dans le genre de Jeanne d'Arc, de Charlotte Corday. Elle a l'amour de l'humanité, et, volontiers, elle donnerait sa vie si elle pensait, à un moment, que sa mort soit utile à ceux qui souffrent. C'est une grande dévouée. Pendant le siège de Paris par les Versaillais, vêtue en garde national, elle ramassait les blessés parmi les balles sifflant autour d'elle, sous les obus, et, le cas échéant, tirait le coup de feu. En Océanie, elle soignait ses compagnons d'exil comme une sœur. C'est une nonne de charité, mais une nonne rouge.

On rencontre à travers les siècles de ces êtres détraqués. Ernest Havet a écrit que géométrie et passion, c'est tout l'esprit de Pascal. Louise Michel, une toquée aussi, n'a que la passion. Elle est un cœur dévoyé. Faite pour aimer, étant femme, au lieu de suivre la série et de chérir sa poupée, son amant, son mari, ses enfants, son toutou et Dieu, elle aime ses chats et le peuple. Elle aime en général et non en particulier. L'amour pour Louise Michel s'appelle le socialisme.

*
* *

Je n'ai pas dit tout ça au paysan. Mais Louise Michel est ainsi. Rochefort me contait que, pour la voir

nue dans la rue, (horreur !) il faudrait lui dire qu'à côté une femme meurt de froid, et, aussitôt, plus charitable que saint Martin, elle donnerait jusqu'à sa chemise. Louise est née, en 1835, dans la Haute-Marne.

D'une intelligence curieuse, elle étudia l'histoire avec ardeur et elle fit cette observation qu'à chaque mauvaise époque il aurait suffi de supprimer un homme pour sauver le pays. Charlotte Corday, en assassinant Marat, espérait délivrer la France.

Dans le même but, Louise Michel, qui avait déjà tenu, dans sa jeunesse, une école libre à Andeloncourt et à Milières, villages de la Haute-Marne, étant directrice d'un petit externat, à Montmartre, rue des Cloys, voulait tuer l'empereur. Mais elle prétend qu'elle ne put jamais l'approcher, parce qu'aux anniversaires du 2 décembre 1851, elle déposait des chansons républicaines, adressées à Napoléon III, au guichet de l'Échelle. (Cela évoque les lâches de comédies qui, la veille de se battre en duel, préviennent la police.)

Cette idée fut très fixe dans son esprit. Même elle se fit, pour laisser son portrait à sa mère après le meurtre de l'empereur, photographier, rue du Pont-aux-Choux, debout près d'une table, une main appuyée sur une tête de mort, l'autre bras levé dans une allure théâtrale, les doigts fermés, sauf l'index dirigé en haut tragiquement.

En ce temps, Louise Michel était toujours habillée de noir et avait une rose rouge dans ses cheveux noirs ou à son chapeau. Elle voulait, de cette façon,

porter le deuil de la liberté. Si elle avait pu parvenir jusqu'à lui, elle aurait frappé l'empereur sans remords, depuis qu'elle avait lu dans les *Châtiments*, ce vers dit par la conscience à Harmodius :

Tu peux tuer cet homme avec tranquillité.

Vint l'année terrible. Louise Michel fut ambulancière et se battit aux avant-postes. Pendant la Commune, exaltée par la fièvre du premier siège, elle fut prise par son ancien caprice et offrit au gouvernement insurrectionnel d'aller poignarder Thiers. On refusa, d'abord en lui disant qu'elle ne pourrait pas même se rendre à Versailles. Mais Louise Michel y alla et en revint afin de prouver que c'était possible.

Elle n'avait pas essayé de voir Thiers, ayant donné sa parole pour cette fois. Alors Ferré, celui qui commanda, dans le second chemin de ronde de la Roquette, la fusillade des otages, la désarma en disant qu'il ne fallait pas établir la Révolution sur un crime. Elle avait organisé le Comité central de l'Union des femmes et présidait le club de la Révolution, tenu à l'église Saint-Bernard. Blessée en défendant le fort d'Issy, à l'heure de la répression, Louise Michel se dénonça elle-même, et, dans le conseil de guerre qui la jugea, elle se montra véritablement audacieuse et insensée. Elle proclamait qu'elle avait voulu opposer une barrière de flammes aux envahisseurs de Versailles.

*
* *

Mlle Marie Ferré, la sœur du fusillé, m'a com-

muniqué une poésie inédite, écrite par Louise Michel, le 4 octobre 1871, à onze heures du soir, à la maison d'arrêt de Versailles. J'ai retenu les deux premières strophes dont les vers, pleins du découragement des vaincus, sont comme affaissés, tels que de sanglants coquelicots chargés de pluie et courbés :

On en est à ce point de honte,
De dégoût profond et vainqueur,
Où l'horreur ainsi qu'un flot monte,
Où l'on sent déborder son cœur.
Vous êtes nos seigneurs et maîtres,
Notre vie est entre vos mains ;
Mais les jours ont des lendemains,
Et parmi vous sont bien des traîtres.

Envoyez-nous tous loin de France!
Les pieds y glissent dans le sang,
Les vents y soufflent la vengeance.
Laissez-nous, le crime est trop grand,
Laissez-nous tous partir ensemble,
Dans les tempêtes de l'hiver,
Sur les flots grondants de la mer,
Vers quelque sol brûlant qui tremble.

Condamnée à la déportation, on la dirigea sur la Nouvelle-Calédonie. A la presqu'île Ducos, elle fut la voisine de Rochefort. Elle rendit aux exilés les meilleurs services. Elle instruisait les enfants et soignait les malades. Pour la remercier, Rochefort, après l'amnistie et les rentrées triomphales à Paris, lui a offert un magnifique manteau de fourrures que Louise Michel a mis sur ses épaules et Olivier Pain dans tous les journaux.

A la Nouvelle-Calédonie elle s'est beaucoup liée avec deux félins canaques, un chat rouge, puis Mi-

nette qui est blanche et grise. Cette espèce a deux dents pointues descendant sur la babine inférieure, la queue effilée, semblable à une queue de rat, et les pattes de derrière plus longues que celles de devant, comme les kanguroos qui sont les fauves typiques de l'Australie à laquelle les îles calédoniennes ont dû jadis être unies. Les deux chats sont arrivés à Paris, parmi les acclamations de dix mille personnes, sous le bras de leur maîtresse.

*
* *

En exil, Louise Michel avait eu encore la pensée de tuer le prince impérial, afin d'empêcher toute revendication césarienne. Mais les Zoulous s'en sont chargés. En compensation, là-bas, Louise Michel adressait, en 1873, aux gouvernants d'alors, une pièce qui ne manque pas de souffle : *Versailles capitale*. Mais le commencement de la troisième strophe manque absolument de rime :

Pour protéger ceux qui *gouvernent*
Contre les remords qui *surviennent*,
Il faut un antre de tyran.
Le vin répandu dans l'orgie,
Toujours sur la terre rougie,
A voilé les taches de sang.

Après l'amnistie, Louise Michel habita quelque temps à Conches, avec sa vieille mère qu'elle aime d'un amour tendre. Elle m'exprimait alors gaiement qu'elle serait satisfaite d'être représentée en sorcière, *à cheval sur* un bidon de pétrole, un vrai, et non pas

une boîte au lait; et, la maman, à l'air simple et bon, aux cheveux blancs et aux yeux doux, dont l'amour merveilleux enveloppe sa fille bizarre, comme elle l'envelopperait encore coupable, haussant les épaules à ce mot de sorcière, Louise se pencha vers la paysanne et lui murmura avec un sourire :

— J'ai mis un filet pour te plaire. Vois. Mes cheveux ne sont plus épars.

Puis, Louise Michel poursuivit avec enjouement, en caressant de ses doigts le dos d'un chat qui sur ses genoux faisait ronron :

— Nous discutons, maman et moi, et nous ne nous entendons pas souvent. Je lui parle de mes théories, mais pas de toutes, pour ne pas lui causer de la peine... je saute des alinéas. Ainsi, je ne lui avais pas confié autrefois que j'avais décidé de tuer l'empereur. La France, si j'avais exécuté cet homme, ne serait pas aujourd'hui amputée de deux provinces.

La mère se fâchait un peu, comme pour défendre l'empereur et s'opposer peut-être à un meurtre. Elle branlait sa tête chenue. Je la calmai : « C'est inutile, madame, d'être inquiète. Napoléon III est mort, et son fils aussi. »

*
* *

Il est passé le temps où Louise Michel, institutrice de province, composait des vers religieux qu'elle envoyait à son recteur, M. Fayet. Après l'amnistie, elle s'est occupée de romans et de drames ; mais elle ne s'en est pas tenue à cette littérature révolutionnaire. Elle devenait, cette toquée profondément res-

pectable, une cause de désordres; elle soulevait la populace; voilà Louise Michel en prison. Elle y a le loisir de penser à ses revendications.

Elle réclame pour la femme le droit de vote et l'éligibilité. La femme ne doit pas être le jouet de l'homme, mais sa compagne, et l'éleveuse des enfants.

Elle veut le partage égal des biens, car sa formule est que tout est à tous; elle estime, on le sait, qu'il est utile de sacrifier un chef pour prévenir les grandes hécatombes humaines. Mais ce n'est pas une femme de l'époque de la Convention, c'est une femme d'une époque où l'on pérore. Elle a dû tuer l'empereur, M. Thiers, le prince Eugène Napoléon. C'est une Charlotte Corday platonique.

Elle croit à un avenir où les méchants auront disparu, comme disparaîtraient les boiteux et les bossus, à un avenir où les figuiers porteront des prunes.

Assez grande, Louise Michel a la figure ovale et le front haut autour duquel flottent, en intransigeants, des cheveux noirs, grisonnant un tantinet. Ses traits, qui sont énergiques, ont dû être délicats, un duvet ombre la bouche. Les yeux sont très remuants sous les sourcils accentués et ont l'éclair de vive intelligence, qui, parfois, dans la causerie illumine les mots. Elle porte chez elle un costume assez négligé. Je me souviens d'un veston entr'ouvert sur un corsage rouge et d'un jupon noir.

Louise Michel est l'auteur de livres d'enseignement, *d'un manuscrit* de poésies politiques et de pièces pitto-

resques qui sont des traductions de chants canaques. Ses lettres renferment des passages d'une beauté stoïcienne. Les hommes ne sont rien. Tout pour le principe.

* *
*

Cette femme, chez qui la chaleur inférieure est montée au cerveau, chérit les enfants, et a écrit sur eux de jolis vers, mais, comme je la priais de me permettre d'en citer dans ce portrait, elle m'a répondu qu'il valait mieux donner une pièce vigoureuse, et, selon ses expressions, faite pour toucher l'ennemi au cœur. Elle ajouta :

— Le reste serait ridicule.

Ce ne serait point si ridicule, une poésie d'une femme comme Louise Michel sur les enfants. Elle a beau prendre des tournures masculines et s'émanciper, elle reste absolument femme par le manque d'originalité.

Les femmes sont croyantes par intime essence et se toquent de ce qu'on leur apprend, que ce soient les théories de Jésus ou celles de Darwin. Faites pour accepter et recevoir, elles ne sont les maîtresses de l'homme que par euphémisme. Louise Michel, voulant tracer pour moi, au dos de sa photographie à la tête de mort, une pensée profonde, après avoir cherché, a cité une phrase de Rochefort.

Elle a eu l'esprit tourné, comme tourne parfois un vin exquis, en lisant les sublimes poèmes des *Châtiments*. Femme, elle a subi, quand même, l'impression

du mâle. Elle est la victime de Hugo et maintenant, elle rêve dans une prison.

Adieu la maison blanche aux volets verts de sa cousine germaine, qui a soigné la mère pendant l'exil de la fille. Adieu la maison paisible de Conches, ou je vis, après les pourpres aventures, après l'amnistie, Louise Michel, causant, le regard reposé par le paysage calme. Autour, dans le feuillage, des peupliers, qui bruissent, monte toujours, avec le gémissement de la grande roue, le murmure d'eau du moulin.

MARIE COLOMBIER

Un moment, on n'a parlé que d'elle. Elle est tout à fait célèbre (pour combien de temps ?) de par le coup de cravache que lui a probablement appliqué Sarah Bernhardt. Je dis « probablement » ; rien n'est moins certain. Le monde entier, pendant plusieurs jours, ne s'est occupé que de cet incident. Je vois deux chefs de tribu, dans l'Amérique du Sud, causant sur ce grave sujet :

— Sarah a cravaché Colombier ; mais on m'a assuré que Colombier avait ensuite fessé son ancienne amie. Léontine Massin et Lina Munte, quoi !

— Œil-de Serpent se trompe. Colombier a essayé ; elle n'a rien trouvé.

Sans plaisanterie, Paris qui s'amuse, celui qui ne

travaille pas et qui n'est pourtant pas une bête, a fait un succès de scandale au livre *Sarah Barnum*, que Mlle Colombier a publié sur Mlle Bernhardt. (Mesdemoiselles, voulez-vous accepter mon bras?) M. Octave Mirbeau, écrivain d'allure, estimable particulièrement pour son franc parler, au milieu des aplatis contemporains, a vivement attaqué Mlle Colombier et le romancier solitaire qui l'accompagne depuis le printemps. Un duel s'en est suivi ; M. Bonnetain a reçu deux coups d'épée dans le bras. Rien de dangereux. Le bras en écharpe, c'est intéressant et ça repose.

Ce qui est plus sérieux, Mlle Colombier a-t-elle eu si grand tort de publier ce mauvais livre ?

La question est délicate. Le journaliste qui s'occuperait de la vie privée de Mlle Bartet, de Mlle Barretta, à présent Mme Worms, de Mme Jane Hading, manquerait de goût ; il n'a à s'inquiéter de ces jeunes femmes que comme artistes.

En est-il ainsi de Sarah Bernhardt et de Léa d'Asco ?

Elles se sont trop ouvertes au public pour avoir encore une vie privée. Quand on veut trop grandir par la réclame, on risque d'en mourir.

Sarah Bernhardt et Léa d'Asco ne sont plus derrière un mur ; elles sont au pied.

Le mieux est de ne pas leur marcher dessus.

Le volume de Mlle Colombier est malpropre. Pouvait-il en être autrement ?

Ayant publié moi-même un roman où on a cherché

Sarah Bernhardt, je sais bien qu'on peut me mettre en cause. On se trompe. J'ai écrit un livre, œuvre d'imagination, *Dinah Samuel* d'observation aussi, mais je n'ai pas eu souci de copier Sarah; elle n'est au reste pas aussi complète que mon héroïne. Sarah Bernhardt est moins que Dinah Samuel, plus que Sarah Barnum. M[lle] Colombier, elle, a dicté des mémoires.

Ce qui n'est pas, j'aurais voulu portraiturer Sarah, dans un roman ; j'aurais causé un chagrin à cette tragédienne extraordinaire que je ferais amende honorable. Sans être coupable, je m'exécute pour l'intention qu'on m'a prêtée, et en vers encore :

RENOUVEAU D'AUTOMNE

A Marie Colombier.

Grosse espiègle qui rit et ne dit jamais non,
exprimons un regret de notre félonie
à Dinah Samuel, la fille de génie.
Voulez-vous, comédienne au cœur comme le nom ?

Prenez mon bras. Chez elle, un hôtel cabanon,
venez pour saluer, tous deux, sans ironie,
la folle qui, sur terre, incarne l'harmonie,
malgré ses coups de tête et ses coups de minon.

Devant ses yeux où luit une clarté céleste,
sa chevelure d'or, devant sa beauté leste,
et son art éternel, devant cette métis

de l'enfer qui l'attend, du ciel qui se lamente,
nous agenouillerons, sur des myosotis,
son poète volage et son ancienne amante.

M[lle] Colombier m'a permis, pour tracer sa silhouette, de ne pas me servir d'encre de la petite

vertu. Elle sera heureuse. Mais ai-je seulement esquissé sa large silhouette.

Comédienne, elle disparaît dans l'ombre des pièces qu'elle a interprétées. Parmi la nuit des années et des auteurs, comment retrouver le brio de l'actrice si jolie et si gaie?

Car M[lle] Colombier est gaie; elle l'est naturellement, comme elle est spirituelle. Au reste, au théâtre, elle a dû avoir du talent, comme tout le monde, tandis que Sarah Bernhardt possède, en plus, cette flamme ou cette âme qu'a révélée divinement, à l'Eden, la Zucchi. Certain génie, c'est cela pour une tragédienne qui est une sauteuse, et pour une danseuse qui est une tragédienne.

Marie, qui a le même âge que Sarah, a donné beaucoup d'hommes (trop de lapins parmi eux) à sa camarade du Conservatoire. Est-ce crime pour Sarah? Colombier serait trop coupable.

Quant aux enfants, non, aux livres de cette comédienne charmante, dont les amis attachent les jarretières sur de gentils bas bleus, qu'en dire? Ce n'est pas de la littérature, mais une mine à documents parisiens.

L'histoire d'une tragédienne, d'une Faustin, dans la vie, est autrement complexe. La Faustin dans le roman, devient amoureuse d'un lord; elle lâche le théâtre pour se réfugier avec lui dans une idylle suisse; le lord meurt, pendant que la Faustin pioche des effets d'agonie. Et c'est tout.

Certes, Mlle Colombier n'a pas le moindre art ; mais elle a ce mérite et ce défaut inconscients d'être sincère. Quelle est la tragédienne, *artiste suprême*, qui, comme l'héroïne d'Edmond de Goncourt, a laissé le théâtre pour un amant sérieux ? Le roman de Sarah est moins naïf et moins simple.

Quoi qu'il en soit, l'équipée, chez Marie Colombier, de Richepin, armé d'un couteau de cuisine, de M. Maurice, deguisé en sergot impérial et maniant un gourdin, de Sarah, agitant la cravache de Canrobert, aurait dû fournir une jolie scène dans une revue des Variétés, Baron tenant le rôle de Sarah.

Et la représentation, à Versailles, le lundi, 28 avril 84, devant la presse parisienne d'une pièce en quatre actes, *Bianca*, de Marie ! Et le four immense de cette femme aimable ! Et sa condamnation à un mois de prison par un jury inepte ! Et ses béguins !

Paris est une ville potinière où se perdent rapidement les colères, les enthousiasmes, les haines, où on apprend vite à être sage, à regarder les hommes et les choses, sans s'étonner de rien, avec un sourire.

LÉON CLADEL

Léon Cladel est un paysan. Il naquit, en 1837, de Pierre Cladel, bourrelier à Montauban, et de Jeanne-Rose Montastruc. Cladel les a dépeints peut-être en dépeignant les rudes campagnards du Quercy :

« Toujours, partout, quelle que soit la conjoncture, la même, toujours la même préoccupation les travaille : Amasser, conserver, et puis... voilà ! Crève l'aïeul, crève le nourrisson, crèvent l'épouse et la mère, le médecin coûte trop ; on ne peut aller à lui, mais que les moutons ou les porcs soient ravagés par une épizootie, vite, vite, à tire-d'aile, il faut voler au remède : « Apothicaire, il nous faut sur l'heure de la rhubarbe et du séné ! » Que tous pâtissent à la maison, anciens et nouveaux, pourvu que la jument soit sauvée ; que tous râlent et trépassent, pourvu que la

vache en réchappe, et l'ouaille aussi. Les âpres grigous! Ils se détestent eux-mêmes pour mieux aimer le gain ; il ne leur en cuirait pas davantage ni même autant de s'ouvrir les veines qu'il ne leur en cuit d'ouvrir la bourse. Ou la ruine ou la mort! Ils choisiraient impétueusement, innocemment celle-ci. Le meilleur d'entre eux serait capable de vendre son sang, il ne donnerait pas un grignon de pain. »

Pierre Cladel avait acquis certaine aisance dans son métier de bourrelier. Quand le drôle, comme il disait, eut achevé ses études au collège de Montauban, il se retira au moulin de La Lande, en Quercy. Léon Cladel, lui, devait devenir avoué. Il partit, pour Toulouse, s'amusa, fut, au bout de l'année, reçu bachelier en droit. Mais, aux vacances, il déclara à son père qu'il voulait aller à Paris. Le père n'entendait pas de cette oreille,et refusait toutes finances. L'enfant s'obstinait; la mère eut pitié de lui, et l'envoya, avec une lettre, à sa sœur, mémé Rose, au moulin des Istournels, à Bruniquel, en Rouergue. Mémé Rose avait quelques économies, mais, pour qu'elles fussent ignorées de son mari, elle les avait confiées à un paysan du bourg.

Voici comment le drôle les eut.

Un matin, à l'aube, il gagna mystérieusement les saules, au bord de la rivière, et frappa trois fois dans ses mains, Un homme parut sur l'autre rive, et, après avoir passé l'Aveyron dans son bateau, lui dit :

— Qui t'envoie ?

Cladel répondit que celle qui l'envoyait était celle

qui avait donné. L'homme repassa la rivière, puis, au bout de vingt minutes, revint avec un petit sac en toile bleue, qui contenait mille francs, en écus de six livres tous à l'effigie de Charles X. Léon Cladel retourna à La Lande, en Quercy, annonça à son père qu'il s'en allait, le lendemain, à Paris. Le bourrelier interrogea :

— Qui t'a donné de l'argent?

C'était son affaire.

*
* *

Il avait écrit, pour prévenir de son arrivée, à un étudiant de ses amis. Le lendemain, en effet, Cladel prenait la diligence pour Montauban. Après vingt-quatre heures de chemin de fer en troisième classe, il arrive à Paris, à la gare d'Orléans, où son ami, le carabin, l'attendait, accompagné d'une quinzaine de camarades.

C'était en 1857. Tous avaient des pantalons impossibles, des plumes, des chapeaux pointus à grandes ailes, des barbes romantiques pareilles à celles de Pétrus Borel, le lycanthrope. Ils font une ovation à Cladel, hissent sa malle sur un fiacre, s'y hissent eux-mêmes, et l'on part pour le quartier latin. On descend à l'hôtel Laissus, place de l'Odéon, et alors commença la danse des écus du fils de Montauban-tu-ne-le-sauras-pas.

Il était sept heures du soir. On va d'abord au Prado. Les femmes l'épatent ; on l'appelle puceau ; il se bat avec des types de l'endroit. A part ça, Cladel paye partout et toujours. A quatre heures du matin, on va

chez Baratte, près des Halles. On boit, on mange, on boit. Il y avait là d'autres étudiants, des figures hirsutes coiffées de fez, de sombreros, de toques, de bérets, de chapeaux tyroliens, un tas de bohêmes. Cela causait, riait.

Tout à coup un homme presque chauve, mais barbu, se lève. On venait de le prier de chanter. Soit. Il était ivre, mais à mesure qu'il allait, il redevenait maître de lui. Il pleurait ce qu'il chantait :

Hier, en voyant une hirondelle
Qui nous ramenait le printemps,
Je me suis rappelé la belle
Qui m'aima quand elle eut le temps.

Lorsqu'il eut achevé, l'ivresse le reprit, et il tomba sur une chaise comme une outre. C'était Murger, le poète de Musette et de Mimi.

Cladel avait les écus dans une escarcelle retenue par une courroie passée autour des reins. On va, rue Dauphine, absorber du lait. Le jour commençait. On part pour Chatou. Enfin, le soir, Cladel retourne à son hôtel avec son ami. Il lui restait une centaine de francs.

Il s'agissait d'être économe maintenant. Ils achètent, rue Racine, une tirelire, y mettent les écus et rentrent. Cladel, harassé, se couche. Le lendemain quand il s'éveille, il trouve la tirelire brisée, et une vingtaine de francs à côté. Son ami avait joué, la nuit, avait perdu, et était venu chercher les dernières finances.

*
* *

C'était urgent de se tirer d'affaire. Cladel doit continuer ses études de droit. Il entre, comme troisième clerc, chez Mᵉ Gaullier, rue du Mont-Thabor, et son père, lui sachant une position honorable, lui envoie quelque numéraire. Cladel s'occupe peu de droit et beaucoup de littérature. Son premier article est une étude, dans une petite feuille, le *Pirate*, sur Salvini, à propos des représentations qu'il donna à Paris en 1857.

Au sujet de je ne sais quoi, il y eut, en ce temps-là, une députation d'étudiants à Béranger. Cladel en faisait partie. Il prit la parole et fut embrassé par le chansonnier. Cladel était un peu de toutes les manifestations. Plus tard, il était aux funérailles du général Cavaignac.

Vers cette époque aussi, il connut Alfred de Musset.

C'était au café de la Régence. H. de L. avait présenté Léon Cladel au poète. Alfred de Musset s'était incliné sans rien dire. Toute la barbe, l'œil éteint, hébété. Devant lui était un verre où verdissaient deux doigts d'absinthe pure. Il la regardait comme s'il en avait peur, la prenait, l'approchait de ses lèvres en la regardant toujours fixement, puis, sans boire, la remettait brusquement sur la table. Il recommença ainsi trois fois. A la troisième, d'une gorgée, il avala l'absinthe, et en demanda une autre.

Alors, le gérant, un ancien boucher, s'approcha de Musset, lui faisant quelques observations, lui disant qu'il a bu déjà deux absinthes, qu'une autre lui ferait mal. Musset se releva, en s'appuyant du dos à la mu-

raille, réclama d'un garçon une nouvelle absinthe, et, allongeant son bras vers le gérant avec un geste souverain de mépris, il dit : « Vous, à l'étal ! » Un garçon apporta une troisième verte.

*
* *

Cependant Cladel, de troisième clerc, était devenu deuxième clerc et chargé du Palais, mais il ne gagnait pas énormément, et vivait avec peine. En 61, il va, dans le Berry, passer un mois chez un ami. Il y écrit son premier livre, ces pages où l'on sent un écrivain qui se cherche lui-même : *les Martyrs ridicules.*

Le manuscrit était en composition chez l'éditeur Poulet-Malassis, quand un jour, vers quatre heures, un homme, furtif et discret, se présenta aux bureaux d'une feuille où écrivait alors Cladel : *la Revue fantaisiste.* Tous les rédacteurs, parmi lesquels Mendès et Albert Glatigny, s'inclinent. C'était Charles Baudelaire. Il demande M. Léon Cladel. Celui-ci s'avance, et Baudelaire le prend à part ; il lui dit :

— J'ai lu sur le bureau de Poulet-Malassis les épreuves de votre livre. Vous avez du talent, et c'est pourquoi je suis venu... Mais il y a beaucoup à corriger. Il faut chercher davantage le mot propre, exact, fouiller les dictionnaires. Vous ne serez un écrivain qu'à cette condition... Vous m'intéressez. Voulez-vous revoir avec moi vos épreuves, au point de vue technique?... Surtout, jamais de synonymes.

Léon Cladel a raconté ce travail fait en commun

avec Baudelaire, dans quelques bonnes pages : *Années d'apprentissage*. Enfin, en novembre 1861, le livre parut. Charles Baudelaire en avait écrit la préface.

Avant d'aller plus loin, une anecdote sur Charles Baudelaire. Il allait souvent au café de la Belle-Poule, et Cladel l'y rencontrait parfois. Un soir, Cladel attendait son maître, comme il l'appelle, lorsqu'une femme, très belle et très blonde, s'assied en face de lui, babille, et le prie de la présenter à Baudelaire.

Cladel, en riant, ne s'y refuse pas. Dès qu'il arrive, il présente, en effet, la femme à Baudelaire qui offre une consommation quelconque, et, au bout d'une heure, s'en va tout seul. Le lendemain, la femme se plaçait de nouveau à côté du poète des spleens. Ainsi de suite pendant un mois.

Enfin, Baudelaire, sur des prières réitérées, amène la femme chez lui. Cladel était avec eux. On cause. La femme devient lascive. Baudelaire répond qu'il est amoureux des belles formes, et qu'il veut ne pas s'exposer à une déception. La femme se déshabille lentement. Elle était magnifique et elle avait des cheveux si longs qu'en se penchant un peu, elle pouvait mettre son pied nu sur l'extrémité. Du doigt elle s'appuyait au dos d'un fauteuil. Cladel sort. Il n'avait pas fermé la porte, qu'il entend Baudelaire, vieux et usé, dire :

— Rhabille-toi.

En 1876, Cladel passait à travers les Halles, lorsqu'il est reconnu par une poissarde qui vient à lui. C'était l'ancienne superbe fille blonde du café de la Belle-

Poule. Elle prend les mains de Cladel, et, les serrant, elle lui demande :

— Et Baudelaire ?

— Il est mort.

*
* *

Ceci avance un peu les dates. Je reprends. Cladel vivait de son mieux, ce qui n'est pas du mieux. Il a été employé aux abattoirs de la Villette à cent francs par mois ; homme d'équipe, il a poussé des wagons dans une gare. En même temps peut-être, Léon Cladel a collaboré à toutes sortes de feuilles. En 1864, Grégory Ganesco avait fondé l'*Europe de Francfort*. Cladel y entra pour faire les échos littéraires et s'y lia avec Gambetta, chargé des échos politiques. Il y connut aussi Spuller, Floquet, Castagnary, Frédéric Morin. Léon Cladel, en même temps qu'il rédigeait les échos littéraires, publiait dans le journal de Ganesco, un roman : *Pierre Patient*. Ce roman fit supprimer le journal.

*
* *

Cependant Cladel, qui avait existé jusque-là, à Paris, sans l'aide de sa famille, et qui n'avait pas encore produit une grande œuvre, retourne au milieu de La Lande, en Quercy. Lui-même a raconté ce retour :

« Épris, dès l'enfance, de mon beau pays natal qui finira, du moins je le souhaite du plus profond de mon cœur, par me guérir à jamais de Paris, cette goule si cruelle aux âmes naïves, et jaloux que j'ai toujours

été d'y savourer en pleine nature, à l'ombre des grands chênes familiers, mes sévères et charmants consolateurs habituels, les soleils magiques de l'automne, j'allai passer, il y a de cela quelques années à peine, une bonne partie de cette prestigieuse saison, au moulin de La Lande, en Quercy, chez mon père, alors en assez bonne santé, le pauvre rude homme, que voici bientôt un an, hélas! j'ai perdu : « Salut! me dirent les miens en m'accueillant à bras ouverts sur le seuil du logis, salut! petit, tu viens à point. » Et tandis que Zabeul, le bon vieux chien favori de la maison, éternuait de joie, léchait mes mains en agitant sa grande queue grise encore très fournie, et que Mounard, mon ami chat, me reconnaissant aussi, ronronnait, se frôlait à mes jambes et faisait le gros dos, Père et Mère, après m'avoir longtemps embrassé, braves gens! à qui mieux mieux, me regardaient en extase, ivres de bonheur, tous les deux. Ah! j'avais beau n'être plus au maillot, la large et forte barbe qui me couvrait le visage avait beau dire que ma trentaine était sonnée, qu'importe! j'étais toujours pour eux « le petit », rien que le petit, pas autre chose que « le petit. »

Il reste dix-huit mois sous le toit paternel, découvrant sa voie au pays natal, et il écrit ces deux livres : *la Fête votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive*, *le Bouscassié*. Ils sont d'un écrivain personnel, d'un maître. Il y a là des pages qui doivent avoir place dans une anthologie de belle prose française.

*
* *

Cladel revient à Paris. Partout il porte ses manuscrits, partout on les refuse. Enfin, un jour, crevant de faim, il passait, rue Neuve-des-Augustins, devant les bureaux d'un journal d'Auguste Vitu : *l'Étendard.* Cladel y présente son roman ; une semaine après, il reçoit la réponse. Le *Bouscassié* était accepté. Ce fut un succès. Quand la publication fut achevée, Vitu fit appeler Cladel devant tous les rédacteurs, le félicita, et lui dit :

— Monsieur Léon Cladel, je vous remercie de l'honneur que vous nous avez fait en nous apportant votre roman.

Après le feuilleton, le livre vint et continua le succès. On avait un écrivain de plus.

*
* *

Là-bas, en Quercy, Pierre Cladel se mourait. Il avait été frappé d'une hémiplégie. Léon Cladel repart pour le moulin de La Lande. Son père était mieux. Il se tenait sur le seuil, comme la première fois. C'était le soir. Au fond le soleil se couchait.

Pierre Cladel prit les mains de son fils et lui demanda pardon de l'avoir laissé à Paris si longtemps sans argent. Cladel était tant ému qu'il ne pouvait répondre. Le père était vieux et mourant. Il disait :

— Excuse-moi. Je n'avais pas compris.

Deux semaines après, le mal ayant empiré, le père de Cladel était assis sur son fauteuil. Comme sa mère et lui voulaient le déshabiller, quelque chose tomba *qui était* entre son gros gilet de bure et sa chemise :

le Bouscassié. Pierre Cladel était presque sans connaissance; il regardait vaguement, par la fenêtre ouverte, la campagne et le ciel. Mais il entendit le livre tomber et il dit :

— Petit, replace ce livre, et, quand j'aurai quitté Golconde, mets-le avec moi dans la caisse.

Le lendemain, il mourait, et dans le cercueil, Léon Cladel, yeux ternes et tête baissée, mettait le volume.

*
* *

L'autre livre, la *Fête votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive*, imprimé dès les premiers jours d'avril 1870, ne parut qu'en 1872. Déjà, en 1869, il avait été publié dans le *Constitutionnel*, et Louis Veuillot lui avait consacré un premier-Paris et avait fait de Cladel un de ces éreintements qui sont les plus splendides de tous les éloges.

En 1870, Léon Cladel entre à l'Assistance publique. La guerre et la Commune viennent. Cladel vit cette année épouvantable; puis il se remit à travailler. En 1872, il publiait les *Va-nu-pieds*, un recueil de récits poignants, écrits dans une langue colorée et puissante. Cladel est un défenseur farouche de la République. En 1875, il donna à l'*Évènement* un article en faveur de l'amnistie, intitulé : *Une Maudite*. Condamné à un mois de prison, il envoya sa démission d'employé à l'Assistance publique.

*
* *

Depuis, Léon Cladel, un rural, un exalté, un excessif, peinant sur la phrase, comme un laboureur sur

son champ, un styliste implacable, vit aux environs de Paris. D'autres œuvres sont venues : *l'Homme de la Croix-aux-Bœufs. Ompdrailles, Bonshommes, Crête-Rouge.* Il habite à la campagne entre sa femme, ses cinq petites filles, Pochi et Manou, etc., sa tortue, son chien Quina et son chat. Son cabinet de travail est une chambre étroite et nue, au second étage, le plus haut. Il écrit sur une table minuscule, et, en écrivant, il aperçoit la banlieue, de gentils villages, le mont Valérien. Il y a chez lui, entre autres œuvres d'art, son portrait par Carolus Duran, et une eau-forte encadrant un sonnet célèbre : *Mon Ane.*

Léon Cladel est grand, a le teint brun, les cheveux mérovingiens et partagés sur le front. Paul Arène disait de lui dans un article :

« Vous le reconnaîtriez rien qu'à le rencontrer marchant un peu courbé, comme un paysan, à travers les rues de Paris, avec son œil gris clair, candide et obstiné, son bon sourire bridé parfois d'amertume, ses cheveux tout ensemble embrouillés et bouclés comme des vrilles de vigne vierge, et sa barbe qui descend par deux pointes fauves sur son gilet invariablement évasé en deux vastes revers, et tel que les portait Robespierre. »

C'est bien là l'homme, en effet. Ajoutez le pantalon retenu par une « taillole » rouge. Autre remarque : Cladel est fort et adroit comme un athlète. Dans son pays, il pratiquait la danse et les armes. Il a été reçu prévôt de contre-pointe dans un assaut, à Montauban; il montre son diplôme.

UN AMOUR DE GAMBETTA

Chère Mout.
Je vais bien ce matin quoique la journée
d'hier ait été mauvaise. C'était un
LÉON GAMBETTA
violent dérangement. Je ne peux pas
encore venir faire le dodo ce soir.
Le médecin ne me donnera congé
que demain. A demain. Donc Mout
13, RUE MONTAIGNE
et Becco Lon

Périclès était déjà célèbre dans toute la Grèce, après le fameux procès où il défendit les citoyens accusés d'avoir, en holocauste, immolé vingt bœufs

devant l'urne qui renfermait les cendres de Baudinos, tué dans les précédentes guerres civiles. La Renommée, volant sur la bouche des hommes, le représentait alors âgé de trente ans, avec un seul œil, à l'instar du cyclope Polyphème, la barbe hirsute, les cheveux en désordre, marchant par les voies, la toge lâche, assemblant les Athéniens et les poussant à renverser le parti en possession du pouvoir. Une Macédonienne s'éprit de lui à cause du bruit fait autour de son nom. Femme étrange autant qu'étrangère, elle s'appelait Nausicaa, comme la princesse apparue au subtil Odusseus au bord des flots amers. Elle avait chanté les poèmes d'Anacréon dans un grand nombre de cités de l'Asie-Mineure, à Troie, à Synnade, à Mytilène, à Éphèse. Mais elle fut, avec Aspasie, une divine courtisane.

*
* *

Nausicaa, intéressée par les légendes racontées sur Périclès, le fils d'un vendeur de figues d'Helos, dans la Laconie, alla, un matin, chez lui, pour le prier de défendre une cause, après lui avoir écrit en vain. Périclès, à ce moment député de Gythium, port fondé par les Phocéens, habitait avec sa tante, la dévouée Massabia, un logis pauvre, composé de trois pièces, où il réunissait, à chaque nouvelle lune, ses amis à déjeuner, — les intimes qui, dans la suite, partagèrent sa fortune.

Massabia accueillit avec mauvaise grâce Nausicaa, *aux bras* qui semblalent sculptés dans le marbre, se

défiant d'elle, craignant toujours qu'une femme prît une influence sur son neveu et lui fît oublier que l'ambition est la passion dominante des hommes forts.

Néanmoins, il fut averti. Périclès, qui descendait de sa couche, entra dans la salle à manger, revêtu simplement d'un peplum de laine à carreaux bleus. Il eut une sensation de rougeur en voyant devant lui Nausicaa, qui, si elle était née en Macédoine, avait dans son être et dans son costume les élégances athéniennes. D'un geste, il l'invita à s'asseoir sur le triclinium, l'ayant saluée d'une voix presque aphone, et il resta debout. Périclès ne pouvait se faire entendre, parce qu'il avait abîmé son larynx en couchant à l'humidité, durant toute une saison, dans une cabane, près de Salamine, où il possédait un bateau, pour se distraire, sur les flots, en compagnie de ses amis et de petites hétaïres d'Athènes. La maladie était si grave, qu'un sophiste, Emilios, partisan des opinions rétribuées, ne comptant qu'avec ceux qui comptent, avait dit :

— Périclès, malgré le triomphe remporté dans le procès Baudinos, n'arrivera à rien, puisqu'il n'a plus d'organe.

Il tendit donc à Nausicaa une ardoise, sur laquelle était tracée sa réponse, où il exprimait brièvement que la chose publique l'empêchait de soutenir sa cause, et où il donnait l'adresse d'un de ses amis qui s'en chargerait. Elle sortit très désillusionnée, tant le désordre de la tenue de Périclès était épouvantable.

*
* *

En ce temps-là, Nausicaa était d'une beauté fine et distinguée. Grande et brune, la taille svelte, elle avait le visage d'un ovale gracieux, les oreilles mignonnes, et, sous le front large arrêté par les lignes harmonieuses des sourcils sombres, deux yeux marrons Le visage, intelligent par le front et le regard, était voluptueux par le nez droit, aux narines roses, bien détachées, qui, sous l'amour, remuaient comme des ailes do papillon piqué, par la bouche laissant autour des lèvres ténues et rouges flotter le sourire. Une fossette au menton complétait le charme de sa figure délicate. Ses jambes avaient de purs contours. Un artiste, si Nausicaa avait été une goutte de rosée, aurait pu être jaloux du soleil immortel qui l'aurait bue. Nausicaa, le lendemain, au retour d'une promenade en char sur les bords de l'Illissus, rentrait chez elle, à la main une gerbe de fleurs d'été, lorsque, au même instant, Périclès pénétra dans l'atrium, et, se jetant aux pieds minuscules de la brune, il essaya de proférer quelques mots, puis écrivit à la craie sur son ardoise :

— Tout à l'heure, à l'aréopage, où je n'écoutais pas la discussion, en ne regardant nulle part, je vous ai vue avec des yeux vagues. Me voici, pour que vous fassiez de moi ce que vous voudrez.

Le soir même, ils furent l'un à l'autre, la volonté autoritaire de Périclès n'admettant pas d'attente de sa part. Nausicaa le soigna pendant huit jours, avec des gommes et des laitages, ainsi qu'un enfant.

Il fut guéri. Bientôt les amoureux allèrent vivre

leurs amours nouvelles en Mysie et en Bythinie, comme des Parisiens iraient maintenant faire un voyage en Belgique et en Hollande. Périclès visita Pergame, Nicée, Nicomédie, observant les mœurs, apprenant les hommes et les choses. Ils regagnèrent Pergame et s'installèrent aux environs, dans le bourg de Chaudefontaine, chez un laboureur. En arrivant, ils contemplèrent la maison cachée dans un val au milieu d'un pré où il y avait une génisse rousse. Périclès, lassé des querelles de l'agora, s'écria devant le paysage étroit et paisible :

— Nous allons être bien heureux.

Ils se levaient alors que le soleil était quasi à la moitié de sa course. Puis, après le repas, ils se dirigeaient vers les bois profonds, qui, sous les frissonnements des feuilles, rendent, en le tamisant, l'air plus doux. On y respire mieux. Ils s'asseyaient parmi les herbes vertes que font croître les dieux, — et Périclès, dans le bien-être de sa convalescence, dans les bruissements des feuillages, dans les caresses des amours, dans l'enveloppement des senteurs forestières, oubliait Athènes courbée par le joug d'un tyran. Il se traînait sur le ventre, écrasant les foins, allongeant les bras, afin de saisir des fleurs pour elle, et, de préférence, parmi les fleurs, les marguerites, — car Périclès a aimé les marguerites avant d'aimer les roses. A la nuit, ils revenaient à la ferme, qui, située dans un bas-fond, tenait, comme la cabane de Salamine, prisonnière l'humidité. Périclès, qui était oppressé, du crépuscule au matin, murmura dans un accès de toux :

— J'ai des oiseaux là-dedans. Si nous partions?

Ils rentrèrent à Athènes. Le tribun fut absorbé par la campagne contre le tyran. Périclès n'avait pas une vaste instruction, mais il était doué d'un esprit qui, à mesure, selon les hasards de la vie publique, s'appropriait avec une extrême facilité, dans une seule conversation, les connaissances des autres. Il ne possédait aucune langue barbare. Inutilement, Nausicaa avait tenté de lui apprendre le dialecte de son pays. Il n'était pas expérimenté en calcul et voyait bientôt trouble dans les chiffres. La musique lui était indifférente. Même, il la détestait. Périclès avait un verbe puissant. On peut dire aussi de lui, en lisant ses discours, qui semblent les laves de l'Etna refroidies :

— Il aurait fallu, pour le juger, entendre rugir le monstre.



Ce démocrate était, pour le côté intime, un amoureux du luxe. Le père Périclès, qui vendait des figues à Helos, n'avait point transmis à son fils la simplicité de ses goûts. Dans la demeure de Nausicaa, qui habitait une voie au centre d'Athènes, telle qu'à Paris la rue Taitbout, il aimait à se prélasser sur les tapis, à se renverser sur les coussins, se rouler dans les plis des fines étoffes rapportées par elle de la Perse et de l'Arménie. Elle avait été, dans ces contrées, la maîtresse d'un fils de roi, et, sans qu'il l'avouât, cette idée flattait son orgueil. Avec l'instinct des somp*tuosités*, Périclès était, en amour, un charmeur, —

comme il le fut en politique. Après s'être grisé, comme un autre de vin de Chypre, du chatoiement des aiguières d'argent, du poème de nuances composé par les grands plis des tentures opulentes, de la transparence des velums de lin, de la symphonie des pourpres, il appuyait son torse énorme contre l'épaule de Nausicaa, un bras glissé autour de sa taille flexible, et il disait des paroles jeunes, bercé et apaisé par la chanson des syllabes; ou bien, quand il était trop obsédé par les ennuis des affaires publiques, il priait, afin d'en chasser la pensée, Nausicaa de lui dire un des contes populaires qu'ils savaient tous deux depuis leur enfance. Pour éloigner les soucis du tribun, Nausicaa commençait :

— Il était une fois, à Lacédémone, un petit enfant, appelé Mikros Poucetos...

Le récit était interrompu souvent.

*
* *

Périclès ne pouvait plus à un moment être distrait. Il avait la tête comme gonflée d'idées, et, la nuit, il ne dormait pas. Soudain se répandent des bruits de guerre. Effervescence sur l'Agora. Nausicaa fut trois jours sans voir Périclès, qui s'était enfermé chez lui, dans le logis de la tante Massabia, et discutait avec un citoyen avisé d'Athènes, le sage Lavertujon, la conduite à tenir pour hâter la fin du tyran. La guerre avait été déclarée aux Macédoniens qui, déjà, avaient envahi l'Épire, la Thessalie, l'Hellade, la Béotie. Ils étaient presque sous les murs d'Athènes. Périclès dit à Nausicaa :

— Ce sera terrible. Pars en prenant tout ce que tu possèdes, car nous ignorons ce que deviendra la ville de Minerve,

Elle s'enfuit à Rhodes. Ce fut une bousculade entre les passagers pour monter sur le navire, tant les étrangers qui filaient avaient peur. Pendant la traversée, elle entendait dire du mal de Périclès. Chacun parlait de lui comme d'un fou furieux. Nausicaa n'avait pas le courage de le défendre, dans la crainte de dévoiler son intimité avec le tribun athénien. Enfin, elle parvint à Rhodes, et, dans cette ville, elle reçut, au bout de quelque temps, des nouvelles de Périclès, qui lui écrivit, dans les termes dont il avait coutume de se servir, à tort, étant républicain, — athénien, il est vrai :

» Ma mignonne reine,

» Athènes est assiégée par les Macédoniens. Délégué par le gouvernement qui a succédé à celui du tyran, je vais soulever la Grèce pour la libération du territoire. J'ai besoin de te voir. Accours me rejoindre à Corinthe avant que les ennemis aient coupé les lignes.

» Ce que j'aime le plus au monde, ma patrie et mon amie.

» LÉON. »

Périclès avait, pour les intimes, ce prénom qui chatouillait sa vanité par l'évocation du lion. Nausicaa retrouva le tribun dans un état de surexcitation aigu, *soufflant* aux Achéens, chaussés de mauvaises kné-

mides, la résistance à outrance pour l'intégrité du sol. Périclès avait subi de violents changements : sa face était devenue rouge, tellement le sang affluait aux tempes, tandis que ses mains énervées étaient prises parfois de subits tremblements. Il haranguait les citoyens, et, après s'être entretenu particulièrement avec un millier de personnes dans la journée, il ne prenait sur la nuit que deux heures pour dormir sur un lit de camp.

Le tribun reçut Nausicaa dans le palais. En l'apercevant, il lui sauta au cou, montrant que Périclès, en qui se confiait un peuple désespéré, avait besoin, héros vaillant, de reposer son front traversé de pensées sur les épaules faibles d'une amie. Il lui dit :

— Tu vas t'installer à Corinthe. Cherche, près du palais, un logis où j'irai te voir.

Elle dut vite repartir. Les Macédoniens s'étaient emparés de Lechée, qui est à quelques stades de Corinthe, comme Orléans de Tours. Alors Périclès transporta la défense nationale à Sparte, où Nausicaa, accompagnée par un Eubéen dévoué, Spulleros, à la chevelure blonde, avait précédé le gouvernement.

Depuis plusieurs jours, à Sparte, les habitants étaient en proie au paroxysme de la bravoure et de la faconde. Périclès, continuant la guerre à outrance, semblait avoir incarné en lui l'amour de la patrie et aspiré, dans sa poitrine, les âmes de ses monts et de ses fleuves. Pendant que certains parlaient de le précipiter dans les eaux de l'Eurotas, d'autres, plus en-

thousiastes que courageux, couraient à travers les voies de la ville en criant :

— Portons le fer et la flamme en Macédoine !

Or, la ville de Pallas venait de capituler, et un armistice avait été conclu entre les Athéniens et les Macédoniens. Périclès, ne voulant pas que la Grèce fût ainsi abaissée, soutint vivement le parti de la guerre contre un citoyen rusé, appelé Simon, son collègue du gouvernement. Mais, au cours d'une séance orageuse, il dut céder et donner sa démission. Nausicaa, cachée dans la pièce voisine, entendait Périclès courroucé qui allait et venait dans la salle, au milieu des autres chefs, comme s'il avait voulu tout broyer. Il faisait retentir les murs de ses protestations indignées. Périclès termina, manquant pleurer :

— Ne laissons pas vaincre notre pays !

Quelques calendes après, la paix honteuse qui cédait à la Macédoine l'Épire et la Thessalie fut signée. Périclès et Nausicaa s'embarquèrent pour Cythère, servis par un vélite que le tribun s'était attaché à Sparte, un petit homme rachitique, pâle, grincheux. Périclès, épuisé, avait son être brûlé par la fièvre de ces temps effroyables, et, tout le sang frappant à la peau, son cou semé de pustules et ses jambes gonflées par des varices. Nausicaa traitait encore Périclès avec des laitages et des toniques de parfums. Ils allaient se promener dans la montagne pour respirer plus à l'aise, devant eux apercevant le promontoire de Ténare, qui indiquait, sur la ligne d'horizon, entre le *bleu des* cieux et le bleu des vagues, les côtes du Pé-

loponèse. Là-bas était le passé, clos par la défaite présente, mais là-bas encore était l'avenir. Tous deux gardaient de longs silences. Périclès, qui remémorait dans son esprit les événements farouches de sa dictature et qui songeait à Athènes, alors dans les tourbillons d'incendie, en proie à la guerre civile, dit une fois :

— Tu ne sais pas combien tu me fais plaisir de ne pas me parler.

Dans son cerveau, il roulait le flux et le reflux des souvenirs et des espérances, toutefois heureux de n'être pas seul, en son recueillement, à la suite des désastres de la patrie et de sentir à ses côtés Nausicaa, son amie.

*
* *

Elle le fut encore pendant quatre ans. La guerre étrangère et la guerre civile éteintes, ils retournèrent à Athènes, où Périclès avait été derechef, par son éloquence, nommé membre de l'aréopage. Bien qu'un proverbe affirme que l'avenir est à ceux qui se lèvent matin, lui se levait tard. Ses amis, ceux qui venaient le visiter avant que le soleil fût au milieu du ciel, le trouvaient au lit. Il les recevait quand même, discutant avec eux les affaires de l'État.

Les historiens nous ont conservé une lettre qui se rapporte à ce moment de la vie de Périclès :

« Je reçois à l'instant ton petit mot. Je te suis bien reconnaissant de me donner aussi promptement de tes chères nouvelles. Mais, en vérité, je suis fort surpris

du soupçon qui termine ton charmant billet. Je suis capable de rendre des points aux plus célèbres amoureux pour la constance à ma belle, tu le sais bien; mais les femmes veulent toujours croire qu'on peut les tromper, ne fût-ce que pour le galant plaisir de se faire couvrir de protestations. Les miennes sont faites depuis longtemps.

» Je t'aime. Les quelques absences que m'imposent mes devoirs et les intérêts dont j'ai la charge ne sont que de nouveaux aiguillons de mon amour. Donc au plus beau revoir.

» Faites bien le dodo et soyez tout à fait sage et calme. Je te baise sur les yeux. »

En dehors du point de vue critique et littéraire, ces lettres d'un homme ayant occupé une situation considérable, ont une valeur pittoresque de document.

Mais elles ont, vraiment, ces lettres d'amour, une grâce particulière, la douceur et l'abandon des braves et des forts. En voici deux encore :

« Ma chère petite reine,

« Je suis pris, obligé d'aller à une réunion qui se prolongera jusqu'à six heures et demie, heure où je serai forcé de me rendre à mon banquet. Je ne pourrai donc venir t'embrasser et te câliner que demain. Veux-tu m'attendre vers midi ?

» Chérie, je me sens tout ragaillardi. Tu me soignes, tu me dorlotes si doucement que j'en suis tout transfiguré. Ah ! si je pouvais prendre la clef des champs, *comme* nous nous envolerions ici ou là, pour nous

arracher à tous les ennuis de Paris et nous donner sans réserve au bonheur de nous aimer.

» Je t'adore, je t'embrasse et je te désire.

» A tes genoux.

» LÉON. »

« Ma chère petite reine,

» Je suis arrivé en bonne santé, un peu grognon, par suite de ton mauvais caractère et du temps, qui est affreux.

» Je vais ce soir à un immense banquet, et tu penses dans quel état je vais sortir de là, mais j'espère être satisfait moralement.

» Et toi? as-tu repris ton courage? Fi! vilaine, voilà comme vous accueillez les prévenances et les précautions qu'on imagine pour vous amortir l'absence.

» Je compte que ta prochaine lettre me dira que toutes ces larmes sont essuyées, qu'on déménage tranquillement, qu'on attend patiemment son Lonlon en pleine confiance.

» Pour moi, je t'adore toujours et baise tes petits pieds.

» LONLON. »

Pourtant, Périclès comprit que, se devant à sa gloire, il ne pouvait plus longtemps se compromettre avec cette femme qui était Macédonienne de naissance. Un ami de Nausicaa lui dit:

— Quel caprice avez-vous eu, Nausicaa, aux bras blancs, d'assister, le visage couvert d'un voile, à la

première d'Aristophane ? Vous étiez ravissante à côté de Périclès et vous aviez une toge de lin qui vous enveloppait avec la plus impure grâce athénienne.

*
* *

Ce n'était pas elle. Nausicaa comprit qu'elle avait une rivale. Périclès partit un matin, après avoir ordonné, selon son habitude, le menu de son repas, et, le lendemain, la lune pâlissait dans le firmament noyé d'aurore qu'il n'était pas encore revenu. Le tribun avait pris la route de Delphes avec la femme de Castris, le même qui jadis avait conseillé à Nausicaa de ne pas aimer Périclès, parce qu'il était grossier, peu soigneux de ses ongles et ne faisait pas, dans ses harangues aux Athéniens, accompagner ses paroles sur la flûte. Nausicaa ne pouvait se consoler d'être ainsi délaissée.

Deux ans après, elle ouit raconter que Périclès était sur le point d'épouser Mélissa, la veuve d'Adamas, qui fut maître de la police d'Athènes pendant la guerre avec les Macédoniens. Elle alla chez Mélissa qui lui ouvrit la porte du gynécée, à son petit lever, vêtue d'une robe noire. Elle démentit les propos qui couraient sur son compte, assurant qu'elle était seulement une amie du tribun et formulant ainsi leurs relations :

— J'adore Périclès, mais je ne l'aime pas.

Nausicaa ne désirait pas être, de nouveau, la maî*tresse* de Périclès. Elle ne voulait plus être aussi que

son amie. Elle restitua même au tribun les lettres qu'il lui avait adressées pendant sept années. Regretta-t-elle cette résolution ? Elle ne l'a pas dit, mais elle en avait oublié une cinquantaine dans son affolement ; elle n'eut jamais pour soulas que la souvenance du temps où son ami aimait les marguerites.

Autrefois, cette comédie fut très connue, et elle ne porta point malechance à Périclès, qui fut roi sans en avoir le titre, parce qu'il ne le jugeait pas opportun.

LÉONTINE MASSIN

Puisqu'elle est Nana, il est naturel de représenter Mlle Massin toute nue, quitte à l'habiller ensuite, mais nue comme un plat d'argent. Et le reste. Je ne veux pas avoir l'air, en ce faisant, de la connaître particulièrement, comme le fait croire volontiers, dans ces cas, un soireux théâtral, don Juan un peu gros. J'écris ce portrait non d'après nature, mais en fantaisie, en pure fantaisie, d'après la rumeur publique.

Mlle Massin est donc nue tout à fait, depuis les menus cheveux blonds rebelles, formant autour de son front un nimbe vaporeux, jusqu'aux ongles rosés des pieds. Elle se mire, en sa chambre à coucher, dans la glace d'une armoire, et se contemple de face, de trois quarts, de profil et d'arrière.

La tête est petite et fine sous la broussaille blonde

frisottante — avec des yeux très doux qui envoient des regards pareils à des caresses, le nez long aux narines sensuelles, la bouche grande aux lèvres rouges et le menton à fossettes.

Mlle Massin s'assied. Une ligne ondule en courbe frémissante et dessine les reins, la croupe anguleuse, les jambes serrées l'une contre l'autre — allongées. Les épaules sont parfaites, les bras bien attachés et le commencement de la gorge a toutes les promesses d'une aube de juillet. Mlle Massin semble avoir trente ans. Les bras croisés sur la poitrine opulente soutiennent les seins ainsi qu'un corset. Le torse, au-dessous, splendide et chargé de chair, contraste avec les jambes, maigres et frêles, aux genoux accentués, pareilles à celles, toujours d'après la renommée, de Sarah Bernhardt ou bien à celles de sa sœur Jeanne. L'ensemble n'a pas beaucoup de la beauté antique, mais a du chic en diable.

Peu de femmes savent se vêtir avec autant d'élégance. La femme de chambre, Mme Philippe, entre et apporte une chemise en linon de batiste. Léo est debout maintenant. Elle se penche en allongeant ses bras vers la chemise qui étend sur elle ses transparences. La femme de chambre met à sa maîtresse le corset. Elle lace trois ou quatre œillets et serre avec violence :

— Ah !

Alors Mlle Massin va et vient dans sa chambre à coucher, en remuant les reins. Les chairs opulentes emplissent le corset comme un vin capiteux une coupe

dont il épouse la forme. Mme Philippe reprend le lacet, passe encore quelques œillets en serrant du mieux :

— Ah !

Nana se promène de nouveau. Le torse superbe s'habitue à l'étroitesse du corset, et, les seins se gonflant sous l'étreinte inférieure, la taille augmentant encore l'exquisité de son tour, les hanches ont, de façon merveilleuse, leur charme naturel. Mme Philippe enfile les derniers œillets et tente un suprême effort :

— Ah !

Sa maîtresse passe elle-même ses bas de soie.

Léontine est très belle et sait faire valoir sa beauté.

Elle arrivait en scène, affriolante, enveloppée et emmitouflée dans une pelisse d'où la tête, éclairée par la lueur câline des yeux, émergeait souriante, mutine. Entr'ouvrant sa pelisse, elle en rejeta soudain les pans en arrière, et apparut, très décolletée, en costume de soirée. Les épaules nues offraient un léger tremblement, et les seins blancs battaient, au bord du corsage de la robe rose, entre l'écartement des fourrures. Éveillant la vision d'une rose mousseuse, elle avait l'air d'être nue, tellement la robe marquait les lignes d'une femme divine, et, à la fois, elle avait l'air, en délicate frileuse, d'être habillée, car la pelisse abaissait, de chaque part, ses longs plis noirs.

Mlle Massin produisit l'effet de Nana dans le roman, au théâtre des Variétés. Des rangs des fauteuils d'orchestre monta un murmure d'admiration :

— Oh !

Ce n'était plus le soupir fatigué de l'habilleuse.

Mlle Massin est une jolie actrice; mais elle a sa légende de jolie femme.

On dit qu'elle a bien le tempérament de Nana et qu'elle a eu pour ami le comte Muffat. Octogénaire, il rendait assez souvent des visites à Nana. Mais elles devaient être inutiles. Les voisins de Nana, quand elle habitait avenue de Friedland, ont remarqué une manie qu'avait le comte de boutonner son pardessus toutes les fois qu'il sortait de chez son amie. On ne s'y trompait pas et on riait : « C'est par amour-propre. »

On dit aussi que Nana est une cliente de Mme Tricon. Un monsieur avait été présenté par cette intermédiaire. En gentleman, il exprimait à Nana ses regrets de n'avoir pas eu un autre moyen de présentation, et ses espérances de voir se continuer des relations affectueuses. Nana l'interrompit :

— Mes nuits sont à celui que j'aime.

Le gentleman salua, et, sans demander plus, il partit. On dit que celui qu'a aimé Nana a été aimé d'un train farouche et protecteur.

On dit encore sur Nana bien des méchancetés ; mais elles n'atteignent en rien Mlle Massin. Seulement ces anecdotes caractérisent le personnage de Nana, dont elle est, au théâtre, la créatrice.

Elle a une sœur, Boscotte, qui lui est très dévouée. Elle est assez petite. Mais si elle n'est aussi jolie que Léo, elle n'en est pas jalouse, cependant. Au

contraire. Elle proclame partout, même dans les magasins de nouveautés, les louanges de sa sœur, et elle la célèbre sur tous les tons — donnant aux familles désunies l'exemple de leur amitié. La sœur de Léontine a pour camarade un homme de six pieds, fort distingué, du nom de Ruy Blas. Mlle Massin voulait nier cette camaraderie, quand une autre amie lui répondit :

— Je les ai aperçus ensemble, avant-hier, autour du lac, au bois de Boulogne. C'étaient bien eux. Elle, très petite, comme une botte, lui, très grand. Ils suivaient une allée, à pied, *en marchant au pas.*

Mlle Massin est une femme élégante, d'une beauté qui raccroche et d'un esprit charmant qui retient. On a écrit : « Elle est de ces femmes qui gardent comme un goût de pomme pas mûre, même lorsqu'elles deviennent des pommes blettes. » Jusqu'à la première de cette machine, *Nana*, elle n'avait pu avoir un rôle fait pour son talent et elle avait été plutôt une acteuse, au Palais-Royal, au Vaudeville, au Gymnase, qu'une actrice. Elle a été une épinglée ravissante, toujours tirée à beaucoup d'épingles.

Dans la pièce de MM. Busnach et Zola, elle a créé enfin un premier rôle composé pour son genre de beauté et son caractère. Elle a passé au rang des vraies comédiennes et même des grandes comédiennes. Le talent de Mlle Massin n'est guère définissable. C'est une jolie fille qui a l'instinct du théâtre et joue presque en s'abandonnant tout à fait à son instinct.

Va comme je te pousse. Elle n'a pas un chic particulier comme actrice, mais elle a une façon élégante de dire et une voix douce faite pour les délicatesses et les nuances du langage.

Ayant remporté, dans le rôle de Nana, son premier et dernier grand succès, elle a disparu dans la fumée du coup de pistolet de Chabrillat.

Qu'est-elle devenue? Depuis longtemps elle était au théâtre sans avoir pu prouver au public son talent exquis de comédienne. Les actrices sont nombreuses et les comédiennes sont rares. On a découvert Mlle Massin comme comédienne un peu tard, dans la nuit du 29 janvier 1881. Les applaudissements répétés l'ont saluée artiste, sans qu'elle ait, comme le fait M. Dailly, dans la même pièce, au tableau des courses, paru à cheval sur un bidet.

LUDOVIC HALÉVY

Comme, dans un salon, la conversation vint sur le dernier livre, *Chérie*, du dernier des Goncourt ; comme un jeune homme célébrait ce vieil artiste, Ludovic Halévy dit avec son air aristocratiquement narquois :

« — Je ne suis plus de mon époque, car je ne comprends presque rien à l'engouement pour les Goncourt. J'ai lu ce roman qui nous occupe ; il manque, à mon sens, d'intérêt, même de vérité. C'est un assemblage de documents ; mais il y a dans ce type, Chérie, trop de personnalités diverses... Doutant de tout en face des enthousiasmes contemporains, je n'ose donner un conseil. J'estime toutefois que mieux vaut étudier Voltaire, sa correspondance, ses contes, les satires ; là se trouve le vrai talent ; la langue française, moins riche que d'autres, ayant en revanche la

clarté comme marque suprême, y est dans toute sa limpidité. Rabelais est trop touffu; une épuration a été nécessaire...

» — Enfin Malherbe vint...

» — Il faut souhaiter qu'en revienne un autre, plus artiste, moins grammairien, pour sauver le style du galimatias. »

La causerie retomba sur Edmond de Goncourt, après s'en être éloignée quelques instants. Le jeune homme disait avoir été touché par la mélancolie de cette préface, où le romancier, en dépit de l'outrecuidance finale, laisse, entre les phrases, paraître le doute continuel sur son œuvre, celle de son frère, la souffrance pour la pensée, la reproduction exacte des images, l'exactitude des mots. D'ailleurs Stendhal fut coupable de vanité : « Je serai compris vers 1880. » Bourget, citant cette phrase, ajoute « qu'aujourd'hui, elle étonne comme une prophétie. » Cela, il est vrai, est un aveu de sa correspondance et n'a été publié qu'après sa mort.

Ludovic Halévy eut soudain des réticences, et, terminant sa critique, il conclut en qualifiant M. de Goncourt de « très honorable et très distingué. »

*
* *

Cette manière élégante et courtoise d'apprécier est digne d'un membre de l'Académie. M. Halévy n'en est pas encore, mais il en sera. Si, avec la complicité *de* Meilhac, il a écrit d'adorables fariboles, il les a

bien rachetées, *et tout seul encore*, en faisant, par le récit simple, sans préciosité, des vertus de l'abbé Constantin, des infortunes de Criquette, verser de douces larmes aux honnêtes gens.

Dans ces livres on ne rencontre pas des quarante pages consacrées, comme l'a fait Zola, à la description d'un accouchement laborieux. « On avait ouvert légèrement la fenêtre pour chasser l'odeur du sang ; et une fraîcheur délicieuse, un souffle de vie montait avec la marée haute. » Cent détails abominables à subir avant d'aboutir là ; le lecteur aussi a besoin d'air. « Elle dénoua sa ceinture ; » Halévy a une tendresse pour ce cliché des anciens. Certaines intimités s'indiquent seulement. Le grand poète épique grec, lorsqu'il fait partager à la vénérable épouse, Héré, aux bras blancs, la couche de Zeus, dit : « Ils s'endormirent; une belle nuée d'or les enveloppait. » Où es-tu, Offenbach?

Cette mesure a été souvent dépassée. Goncourt, Daudet, Zola, une bande d'écoliers à leur suite, ont perdu toute retenue. (Voltaire cependant est parfois audacieux dans ses contes, mais il est juste de reconnaître qu'il ne s'applique point aux érotismes, aux maladies.) M. Halévy a voulu réagir contre les descriptions malsaines, si artistiques, contre le style de décadence, si intéressant. Certaines pages de cet écrivain sont exquises. Il endossera l'habit vert, et ses adversaires littéraires applaudiront. Ce fantaisiste, ce capricieux, ce romancier, ce nouvelliste, dont le talent a pour caractéristique l'esprit parisien, la netteté

française, doit être académicien ; depuis plusieurs années, il l'est des pieds à la tête.

*
* *

Si les fées existaient, elles ont dû entourer le berceau du petit Ludovic et le combler à l'envi de leurs dons. La jolie enfance que la sienne ! Son oncle, Fromental Halévy, était directeur du chant, à l'Opéra ; toute la famille y habitait. Celui qui devait écrire cette satire affinée, la *Famille Cardinal*, souvent, baby de cinq ou six ans, entendit un premier acte à l'Opéra, dans une loge sur le théâtre ; après quoi on le menait au lit. Léon Halévy, le père, tour à tour chef du bureau des monuments historiques, professeur adjoint de littérature à l'École polytechnique, non seulement s'occupait de philosophie, de poésie, d'histoire, mais encore il faisait jouer des drames, des vaudevilles, des tragédies à la Comédie-Française, aux Variétés, à l'Odéon ; Ludovic avait ainsi les entrées dans ces théâtres. Le voyez-vous, en collégien, saluant du képi les contrôleurs et tout ravi de leur jeter son nom négligemment ?

En quittant Louis-le-Grand (le dimanche, avant de rentrer au lycée, il allait parfois écouter un bout de tragédie à l'Odéon), Ludovic Halévy, qui eut pour professeurs Auguste Geffroy, depuis membre de l'Institut, et Eugène Despois, entre au ministère d'État comme attaché au cabinet du secrétaire général. C'était en 1852 ; il avait dix-huit ans. En 58, chef de bureau au ministère de l'Algérie et des colonies ; en 61, rédacteur au Corps Législatif ; dans l'intervalle,

il apprit à bien lire, avec les conseils de son ami Prévost-Paradol, et, sous le pseudonyme de Jules Servières, il fit représenter des piécettes. *Ba-ta-clan*, musique d'Offenbach, aux Bouffes, fut la première qu'il signa; Ludovic Halévy, ce jour heureux, 1855, le nouvel an, courut Paris pour s'admirer sur les affiches. Plus tard, il collabora avec son père, pour une opérette : *le Mari sans le savoir*. Le duc de Morny fit les flonflons.

Mais les grands succès vinrent avec la collaboration de Meilhac. (Deux hommes se sont rencontrés, d'un esprit incroyable...) La rencontre eut lieu sur les marches des Variétés; Halévy offrit à Meilhac de faire ensemble une bluette, *Ce qui plaît aux hommes*, à propos d'une pièce de Ponsard, *Ce qui plaît aux dames*, qu'on jouait au Vaudeville. De là sont nées ces fantaisies brillantes, pimpantes, triomphales : *la Belle Hélène*, aux Variétés; *la Vie parisienne*, au Palais-Royal; *la Grande duchesse de Gérolstein*, en 67, aux Variétés; *les Brigands ; Froufrou*, en 69, au Gymnase. Cette comédie est de l'ordre le plus haut; le type si fréquent de la mondaine évaporée, tête folle, cœur capricieux, de petite femme toute en nerfs, inoccupée, déséquilibrée, y est magistralement saisi.

*
* *

Goncourt s'est emparé depuis de cette charmeresse, si vivante sur la scène, et s'est complu à la disséquer. Chérie est une sœur de Froufrou, elle meurt à peu près comme elle :

« Sa toilette enfin complètement finie, après avoir, un long temps, impassiblement regardé la livide figure reflétée dans sa psyché, elle disait d'une voix dure à sa femme de chambre :

« — Allons, toi, mets-moi du rouge et applique-toi. Oui, que, pour les autres, j'aie l'air vivant... ce ce soir encore! »

C'est quasi méchant. Chérie est plus amère, plus âpre que Froufrou : « Quand je serai morte, il faudra me faire belle comme je l'étais autrefois... Cette robe noire?... non... Tu prendras, parmi mes robes de bal, une robe blanche... la jupe est toute couverte de petites roses... C'est celle-là que je veux... et vous verrez comme je serai jolie...» Cette agonie de Froufrou est souriante ; elle émeut d'autant plus.

Et Brigard, le père folâtre, bien fréquent aussi, qui a pris Tata à Valréas, qui lui a pris Toto? Un père ne lisait pas encore à sa fille, nue dans son bain, les aventures de mademoiselle de Maupin et du chevalier d'Albert.

La guerre étrangère, la guerre civile ont passé. Sans oublier trop l'orage de fer et de feu qui nous a décimés, on a recommencé à sourire. Meilhac et Halévy ont fait une ravissante série : *Tricoche et Cacolet*, en 71 ; *les Sonnettes*, *l'Été de la Saint-Martin*, *la Petite Marquise*, *la Cigale*. Encore une pièce ou deux. Les deux collaborateurs se séparent.

Halévy a renoncé au théâtre, à ses pompes.

D'une imagination féconde, d'un brio étincelant, ils ont écrit d'épiques bouffonneries, d'amusantes paro-

ies; ils ont blagué l'antique et le solennel; ils ont eu ironie délicieusement parfaite; telle de leurs comé-ies est de l'art le plus élevé, le plus exquis.

A présent, Halévy se range; il a composé le prône le l'abbé Constantin, le confesseur de Criquette; et il l'est plus dans l'administration, ayant démissionné en 65, après la mort de M. de Morny. L'année précédente, l avait été décoré, comme ancien chef de bureau.

*
* *

Halévy s'est pris de passion pour les petits récits, les courts romans. C'est le genre de Voltaire, de Mérimée, de Musset. Un jour, Ponson du Terrail présentait à Scholl, pour un des nombreux journaux qu'il a fondés, une nouvelle rapide. Scholl ne l'accepta point, disant : « Ce n'est pas de la littérature. » Et Ponson, qui avait soigné cette historiette plus qu'un feuilleton interminable, répliqua : « Pourtant, ça n'a que vingt pages. » En effet, cela suffit pour un chef-d'œuvre.

Quintilien redoutait l'homme « d'un seul livre. » Aujourd'hui, il ne craindrait personne.

Dans la *Vie parisienne*, sous l'empire, Halévy publia, sans se nommer, d'adorables satires, merveilleuses d'observation. M. et Mme Cardinal, leurs filles, Pauline et Virginie, qui ne les connaît, dans le livre et ailleurs ?

Ce délicat a l'amour du masque, qui laisse plus indépendant, livre moins l'intimité. (Quitte à l'ôter ensuite.) Dans le *Temps*, sous cette signature : XX, il a

évoqué une suite de souvenirs : *l'Invasion*. Le désarroi d'une année épouvantable se réflète dans ces pages pittoresques. J'ai tressailli en y retrouvant l'apeurement d'un grand nombre, en lisant la rencontre du premier Prussien en Normandie, « un dragon de la garde royale, qui, *seul*, à pied, casque en tête, s'en allait d'un pas lourd du côté de Goderville. » C'est cruel et sincère ; cela remue ; l'impression est profonde. Ce que le lecteur en emporte, le dos tourné, voilà le poids intellectuel d'un livre.

Un roman, qui a eu un succès de réaction après les grossièretés naturalistes, l'*Abbé Constantin*, plaît par une grâce honnête. Mais elle devient fadeur dans une affabulation naïve : *Criquette*. Elle est angélique, cette Criquette. Halévy connaît cependant le plancher des actrices.

Ce n'est pas Criquette qui joue à la Porte-Saint-Martin, c'est Dinah Samuel. Dans les coulisses errent Pauvrepin, de poète tombé acteur ; une duègne, la Cuvetta-Mayor. L'acteur racontera-t-il plus tard cette tristesse comique, dans son intense modernité ?

*
* *

Claretie a supposé que, lorsque Halévy sera reçu de l'Académie, celui de ses collègues chargé de le recevoir lui dira : « C'est ce bon et charmant abbé Constantin qui vous a pris par la main et vous a tout droit conduit parmi nous. » Sans doute ; mais tant de pièces ingénieuses, d'un bon sens raffiné, d'une fantaisie bien moderne, ces tableaux endiablés, la *Famille Cardinal*,

du temps où il était diable, ne doivent pas être oubliés. Dans une note ni corrompue, ni mièvre, deux nouvelles absolument excellentes : *Un Grand Mariage ; Un Mariage d'amour*. C'est d'une élégance achevée, d'une distinction suprême.

La distinction, c'est le mot favori de M. Ludovic Halévy, celui qui revient le plus souvent dans la conversation de ce maître de la scène française. Il tient de race, au reste; son père, qui n'a pas eu d'œuvre supérieure, fut un écrivain d'un goût remarquable, d'une rare pureté de style. D'autre part, Sainte-Beuve a écrit de l'oncle, Fomental Halévy, qui pourtant a traversé un opéra, la *Juive*, d'une inspiration d'au delà : « Il était d'un beau talent servi par un habile esprit. » M. Ludovic Halévy, ce correct, a le bon goût, la pureté de style ; c'est un beau talent, un habile esprit. Mais, en plus, il a pour note particulière un charme parisien, indéfinissable, qui n'est à personne autre.

Et Meilhac ?







HENRY BECQUE

Le 13 septembre 1882, la Comédie-Française a représenté, pour la première fois, une pièce en quatre actes de M. Henry Becque : *les Corbeaux*. Quelles sortes de gens se cachent sous ce titre allégorique? Les hommes de loi. Cette pièce a été refusée partout, deux fois plutôt qu'une, par chaque directeur, avant d'être reçue par notre grand théâtre littéraire.

Que penser de l'appréciation suivante? Un directeur avait écouté en silence ces quatre actes. Quand l'auteur eut fini sa lecture, le directeur dit :

— C'est très bien, monsieur, très bien. Mais le titre est mauvais. Je préférerais celui-ci : *les Oiseaux de proie*. N'est-ce pas? C'est plus clair.

M. Becque estima qu'il est inutile d'exprimer, romantiquement, en trois mots, ce qu'on peut exprimer

en un seul. La pièce continua, sous le bras de l'écrivain, ses pérégrinations.

Qu'est-ce que M. Becque? Un jeune ou un vieux? Ni l'un ni l'autre.

Parisien de Paris, c'est un gaillard de haute taille, ayant l'air bâti à chaux et à sable, suivant la manière de parler populaire, à fortes épaules. La tête est énergique; les lèvres sont fines, spirituelles, avec une moustache coupée aux commissures; à voir cette bouche, on peut s'attendre à un mot charmant ou moqueur, bien lancé; les yeux sont bleus sous d'épais sourcils noirs et ont un regard loyal et pénétrant. Posez sur le tout un chapeau de soie à ailes plates, et voilà Becque dans la rue.

Il n'y a certes jamais élu domicile. Son père, qui est mort plus qu'octogénaire, était haut employé dans une maison de finance, où il est resté près de quarante ans, ce qui est rare en un temps où les banquiers éclosent et tombent comme des moucherons. Ses parents le laissèrent absolument libre de choisir telle profession qu'il lui plairait; il choisit celle d'auteur dramatique. Quand la littérature ne nourrissait pas son homme, il savait où trouver le vivre et le logement. Il fit d'abord le libretto d'un opéra en trois actes, qui fut représenté, en 1867, sur le Théâtre-Lyrique, *Sardanapale*, avec musique de Joncières. Médiocre réussite. Son deuxième ouvrage est une comédie en quatre actes, l'*Enfant prodigue*, jouée au Vaudeville.

Quelques scènes assez curieuses pouvaient indiquer un tempérament. M. Sardou collabora presque à cette comédie, car il la rendit à l'auteur avec une variante. L'enfant prodigue, sur le point d'aller à Paris, recevait les adieux d'une bonne alerte pour laquelle il avait eu des bontés. Elle lui faisait le tableau atténué de leurs abandons et un portrait adorable de la fiancée qui l'attendait à Paris. « Ne pleure pas et embrasse ta nourrice. » C'était touchant. M. Sardou biffa ce long duo et fit dire uniment par la petite bonne :

— Va donc. Ça c'était le plaisir, et ça c'est le bonheur.

Cette comédie, l'*Enfant prodigue*, aurait-elle eu du succès si elle eût été écrite, d'un bout à l'autre, dans le même style concis ?

M. Becque, pour sa troisième pièce, un drame en cinq actes, *Michel Pauper*, dut louer, en 1870, pendant la saison d'été, le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Comment un écrivain, qui avait moins d'argent que d'esprit, put-il subvenir à des frais considérables, tels que cinq cents francs de location par jour, le paiement du gaz, de la garde, de tout le personnel depuis M. Taillade jusqu'au pompier ?

Le directeur, M. Raphaël Félix, était alors à Londres où il usait de ses nombreuses relations dans la société anglaise pour placer des actions de son théâtre. Or, il avait indiqué, sur les prospectus, parmi les sources de bénéfices, que la Porte-Saint-Martin rapportait encore, pendant les mois où il fait chaud

dans une salle de spectacle comme dans un four, cinq cents francs de location, quotidiennement. M. Becque écrivit à Raphaël Félix pour lui demander son théâtre en proposant d'effectuer le paiement sur la recette brute. Affaire entendue. Raphaël Félix fit tambouriner la location du théâtre dans la presse anglaise et marcher de la sorte le placement de ses actions.

M. Becque traite avec Taillade qui consent à créer le rôle moyennant cent francs par soirée; il livre le rôle de l'héroïne à une jolie femme venue à point lui rappeler qu'ils s'étaient rencontrés, il y avait plusieurs années de cela, chez un peintre, et qu'il lui avait donné, pendant dix minutes, une leçon de valse; il fait arranger de vieux décors; enfin, il inspire une telle confiance à tout le monde que Claretie lui disait après la répétition générale:

— Vous avez dû dépenser déjà plus de trente mille francs.

Quand le rideau, le soir de la première, se leva sur ce drame, *Michel Pauper*, Becque avait dépensé vingt francs. Il les avait remis à un machiniste dont la mère était malade. La pièce eut dix-huit représentations, qu'il est resté longtemps à pouvoir oublier.

L'écrivain, transformé en impresario, s'enfonçait de plus en plus. Vingt-cinq louis par jour, rien que pour la location; *Michel Pauper*, bien nommé pour la circonstance, ne les faisait pas. Enfin, le dix-huitième jour, Becque, à bout de tout, prend une résolution; il ordonne qu'on ne posera pas les affiches, le lendemain, et, le soir même, il part pour Trouville avec

son héroïne, sans se soucier de rien autre que d'aimer. Que celui qui n'a pas fait de folies, se rappelle ses bêtises; la jeunesse fait presque tout excuser, sauf par les recors.

Ils avaient passé une semaine dans l'oubli complet de ce qui pouvait exister en dehors d'eux lorsqu'un matin, la belle jeta les yeux sur un journal, ce qu'on s'était interdit, et lut que la France venait de déclarer la guerre à la Prusse. Ce fut la sortie du rêve.

M. Thiers disait un jour:

— Je suis un vieux parapluie sur lequel il a plu pendant cinquante ans.

Sans comparaison, le jeune écrivain a subi sa part de l'averse et de la tempête. Becque a beaucoup fréquenté ceux qui, maintenant, sont au pouvoir; il a failli être homme politique. Mais il s'est contenté de remplir son devoir dans le rang.

— Tu n'es donc rien? lui disait un ami, quelques jours après le 4 Septembre, en regardant, avec pitié, son pantalon de simple soldat.

Il a préféré n'être qu'un artiste et il a continué, notre défaite et la vie ayant mis du sérieux en lui, si ce n'est de la tristesse, à écrire des comédies, trois, dont une est à lire : *la Navette*. Il a joué une partie suprême avec les *Corbeaux*. S'il avait triomphé devant la foule, dispensatrice du succès, de l'argent, et parfois rétive aux œuvres fortes, comme il a triomphé devant les artistes, magnifiquement, d'un âpre sujet, d'une analyse impitoyable, il aurait pu juger de la vérité de cette pensée de Roqueplan, que Paris est l'enfer des

jeunes gens et le paradis des hommes mûrs. Sa pièce est une œuvre, dans le sens le plus large du mot, avec des défauts sans doute que n'a pas M. Sardou, mais avec des qualités superbes, une portée philosophique, de la crânerie.

A propos de succès d'argent, un auteur dramatique de talent, courageux et fier (est-ce Becque?) me contait qu'au lendemain de la première représentation d'une de ses pièces, un quémandeur se présenta chez lui pour implorer un secours. L'auteur dramatique exposa qu'à la suite des mauvaises affaires de Peragallo, il était en procès avec les héritiers, qu'il n'avait encore rien touché sur ses droits, que même il était assez gêné pour le moment. Savez-vous ce que fit le mendiant? Il mit son chapeau, et, prenant soudain une allure familière, il dit à l'auteur dramatique :

— Vous n'êtes pas en fonds? Entre nous, mon cher, je m'en doutais un peu.

La nouvelle comédie de cet homme de grande valeur, la *Parisienne*, lui amènera-t-elle le veau d'or enfin absolument fidèle? En attendant, il a déjà conquis la haute estime et la sincère admiration des véritables artistes.

Il a parfois le mot méchant. On était chez Dumas, en nombreuse compagnie. Le maître du logis parlait en faveur du divorce ; tous l'écoutaient dans l'extase; M. Dumas conclut en disant qu'il y aurait à écrire cinquante volumes sur le divorce. Becque répliqua naïvement :

— Pourquoi? Ils sont déjà faits.

HUBERTINE AUCLERT

Jusqu'à nos jours, le développement des cerveaux a été un accident plus fréquent chez les hommes que chez les femmes, et chez les femmes que chez les autres animaux. Par là serait expliquée la situation subordonnée de la femme dans la société. Est-ce justice? Voilà la question, comme dit Mlle Hubertine Auclert.

Aristote prétend que la femme est un être inférieur. Un grand nombre de philosophes, parmi lesquels Schopenhauer, ont développé cette théorie. Ici je ne veux pas prendre parti, mais me tenir au point de vue pittoresque, pour tracer la silhouette de Mlle Auclert, dont M. Alexandre Dumas fils s'est occupé, dans une brochure retentissante, avec le même intérêt que jadis de la Dame aux camélias.

Mlle Auclert est née à Tilly, dans l'Allier. Son père, riche propriétaire, mourut vers cinquante-cinq ans, comme elle en avait neuf. Elle fut élevée au couvent, à Montluçon, et, jusqu'à sa seizième année, elle eut la foi la plus ardente. Mais elle avait une façon à elle de considérer le christianisme. C'était, dans sa tête exaltée, une sorte de communisme républicain, tel qu'il a pu exister dans les premiers siècles. Les sœurs disaient souvent :

— Vous êtes une petite folle.

Une anecdote de cette époque. Un jour elle mangeait des confitures, tandis que sa maman lui racontait l'histoire de deux enfants, sans père ni mère, qui ont froid et qui ont faim. Hubertine interrompit :

— Eh bien, je ne veux pas de confiture, si tous les autres enfants n'en ont pas aussi.

La socialiste apparaissait déjà dans la gamine. Précisément, tout le monde ne peut pas avoir des confitures. Ce serait déjà bien beau s'il y avait du pain pour tous.

Au sortir du couvent, après un séjour de quelques années près de sa mère, Mlle Hubertine Auclert vint vivre à Paris, en 1873, chez un de ses frères, officier, qui s'était récemment marié. Mais, ne trouvant pas cette existence normale suffisamment yankee, désireuse d'être libre, elle réclama ses comptes de succession et inaugura sa carrière indépendante. Dès le début, elle s'affilia à un groupe de femmes auxquelles elle avait été présentée par M. Léon Richer : Mlle Ma-

ria Deraismes, Mme Rouzade, Mme Hardouin, Mme Jenny Sabatier.

*
* *

Il n'est peut-être pas inutile, avant de continuer cette étude de Mlle Auclert, de tracer les esquisses de ces dames.

Première toquée. Mlle Maria Deraismes :

Celle-ci dirige une société, fondée par M. Léon Richer : *Société de l'amélioration du sort des femmes.* Les deux cents membres qui en font partie n'acceptent pas absolument les idées de Mlle Auclert. Ils ne veulent pour la femme que les droits civils sans l'éligibilité. C'est une société riche, et la cotisation est assez forte. Parmi les membres, il y a des sénateurs et des députés, et c'est peut-être pourquoi ils ne veulent pas l'éligibilité des femmes. L'autre société, celle d'Hubertine, le *Droit des Femmes*, est pauvre, au contraire. Mlle Auclert demande une cotisation de cinq sous par mois et une propagande active.

Mlle Deraismes a de quarante à cinquante ans. Elle a présidé le congrès des femmes à Paris, en 1878, et elle y a prononcé un speech d'ouverture fort joliment tourné. Elle parle surtout dans des conférences à la salle des Capucines, et elle parle avec une faconde habile. Très à son aise, elle est maîtresse de son verbe. Elle paraît improviser. En robe de soie noire, elle est plantureuse, avec un aspect de bourgeoise tranquille. Elle est convenable sans élégance. Rien qui choque. Mlle Deraismes a travaillé beaucoup. De ses écrits et

de ses conférences, une savante se dégage. Mais elle emploie trop de lieux communs en traitant des sujets paradoxaux.

Deuxième toquée. La citoyenne Rouzade :

Elle est brune, petite, mince, et a dû être très belle. Quarante ans. Ses discours sont énergiques, et elle les lit la plupart du temps. Elle disserte avec volubilité. On ne saisit pas toujours suffisamment ce qu'elle dit; mais, lorsqu'on comprend, c'est bien. On y trouve certain esprit naturel.

Elle prend surtout la parole à la fin des banquets, à Saint-Mandé, dans le salon des Familles ; à Neuilly, dans je ne sais quel restaurant. Elle roule des yeux terribles, et a des inflexions dures. Aux banquets, elle va en robe d'alpaga noir, sans autre floriture qu'un ruban coquet et clair, à la naissance de la gorge qui a été.

Mme Rouzade mène une société formée par des membres dissidents de celle que conduit Mlle Auclert : *Société de l'Union des Femmes.* La citoyenne Rouzade ajoute à son programme le collectivisme. Elle s'occupe, en somme, plus du prolétariat que des revendications féminines. Toutefois, elle veut, non seulement que les femmes votent, mais encore, peut-être, que les hommes ne votent plus.

Troisième toquée. Mme Hardouin :

C'est une maîtresse de pension de jeunes filles, rue Hélène. Elle est grande, forte, encore brune. Elle ne parle pas souvent, mais elle envoie beaucoup de communications aux journaux. Elle rédige des brochures

sur l'éducation laïque et elle aime les poètes. Dernièrement, sa première question à un rimeur qui la visitait fut :

— Qu'est-ce que vous pensez de l'amour?

Ahuri, le jongleur de rimes avoua qu'il n'y songeait guère en ce moment. Mme Hardouin a une toilette baroque de marchande de fromages en province : une robe grise, un châle rouge, un chapeau jaune. Les couleurs sont éclatantes.

Quatrième toquée. Mme Jenny Sabatier :

Femme de trente ans. Très jolie, avec des cheveux blond clair. Elle organise des concerts, y dit des vers d'elle-même et des autres, y joue la comédie, et, entre une symphonie de Beethoven et une mélodie de Chopin, appelle l'émancipation de la femme. Elle parle avec un aplomb extraordinaire, s'embrouille quelquefois; mais elle laisse passer ses erreurs, sans se donner la peine de les reprendre pour les corriger. Elle serait capable de commencer un discours comme je l'ai entendu un soir dans une réunion publique :

— J'ai ici l'honneur d'être connue d'un certain nombre de mes amis...

Cependant elle prépare le fond du sujet et l'agite avant de s'en servir. Elle vit de ses concerts, et elle a fondé une œuvre excellente : *la Ruche des Femmes*. Cette œuvre donne du travail à des ouvrières et les paie assez pour qu'elles puissent être honnêtes. Mme Jenny Sabatier joue à l'orateur en costume décolleté, bleu clair ou rouge clair, avec gants clairs à

dix-huit boutons. Elle sort des rangs parce qu'elle est audacieuse.

*
* *

Ces femmes, qui sont peut-être des hommes par l'intelligence et n'ont de leur sexe que la chose (c'est inexact pour Jenny), firent de Mlle Auclert une recrue. En novembre 1876, elle fonda une société, le *Droit des Femmes*, pour revendiquer en faveur de ses congénères les droits sociaux et politiques. La Société n'a été autorisée, par arrêté, qu'en date du 28 septembre 1879.

Mlle Hubertine s'emballe très facilement. Elle tire, parfois, sur les troupes républicaines, sachant qu'elle n'a rien à espérer des législateurs présents, et par conséquent personne à ménager. Elle aime briser des vitres. Pour d'aucuns, c'est le Paul de Cassagnac de la cause des femmes; pour moi, c'est George Sand, avec la fermentation et sans le génie.

De moyenne taille, elle est brune, avec les cheveux nattés sur le front intelligent. Elle a la figure fine et distinguée, la bouche petite. Son cou, sortant très blanc d'une collerette de dentelle noire, fait songer au cou d'ivoire chanté par André Chénier, et, quand l'émotion s'en mêle, les ailes de son nez battent comme les ailes d'un papillon. Les yeux bleu sombre sont sympathiques, et les oreilles sont mignonnes.

Chez elle, elle portait une guimpe noire dessinant les rondeurs du corsage, et une robe d'azur pâle, avec une écharpe mordorée. Beaucoup de tenue. Le cabinet de travail est d'une extrême simplicité : des ri-

deaux blancs à la fenêtre, un bureau minuscule où courent ses mains délicates, trois chaises, une table sur laquelle sont des brochures.

Causant avec Mlle Hubertine Auclert, que ses amis se permettent entre eux de traiter de libertine au clair de lune, précisément parce qu'elle ne l'a pas encore vue (on le dit, et il faut toujours croire le bien), de la brochure de M. Dumas, sur les femmes qui tuent et les femmes qui votent, et je lui ai demandé son appréciation. Elle sait gré au polémiste de l'appui immense qu'il a donné, par son talent, à la cause des femmes; mais elle regrette qu'il se soit arrêté au droit de vote et n'ait pas accordé le droit d'éligibilité. La société que dirige Mlle Auclert proteste contre toute idée d'institutions élaborées sans le concours des femmes; car les institutions seront, tant qu'elles n'y participeront pas, toujours faites contre elles. Les femmes ont le droit de confectionner les lois qu'elles subissent, les budgets qu'elles payent (?) comme leurs robes. Un moment j'objecte à Mlle Auclert les occupations des femmes mariées. Elle réplique :

— Pourquoi? elles ont bien le temps d'aller au théâtre, à l'église. La politique prendrait moins d'heures que les seules visites aux grands magasins. Mlle Hubertine ajoute :

— Puis cela vaut encore mieux que de tromper son mari.

*
* *

Les membres de la société de Mlle Auclert sont au

nombre de cent cinquante à peu près. Une trentaine de membres se réunissent, chez elle, tous les mercredis, le soir. Elle les harangue avec sérieux, comme elle ferait à la Chambre des députés. Un jour, M. Bazire, supposant qu'une femme avait été élue et oubliant qu'elle était ainsi inviolable, a écrit une fantaisie se terminant par ce vers :

Je couvre de baisers ton corps législatif.

Le corps législatif de Mlle Auclert est gentil. Elle a pris la parole au Congrès ouvrier de Marseille en 1879. Elle parle avec une façon de timidité. On voit qu'elle a appris par cœur. Elle a des airs de phonographe et ne paraît presque jamais concevoir une pensée sur le moment. Les gestes sont courts, comme ceux d'une pensionnaire qui récite sa leçon ; ils n'accompagnent pas la pensée. L'ensemble est naïf et convaincu. A la tribune elle est vêtue d'une robe de mérinos noir ; elle a des gants noirs. Le chapeau est noir. Elle pérore.

Mlle Hubertine éveille l'idée d'un joli cheval qui se cabre. Presque isolée, elle n'est pas soutenue par ses sœurs en esclavage. Vainement elle a demandé son inscription sur les listes de son arrondissement ; vainement elle a refusé de payer ses impositions. Sa cause ne triomphera que lorsqu'on aura réformé, du tout au tout, le système d'éducation des jeunes filles et que les femmes elles-mêmes se mettront à la besogne, comme l'a fait, en Angleterre, Miss Helena Gladstone, qui est entrée en qualité d'institutrice au Newinham-College.

Ainsi des fleurs se transforment et s'épanouissent plus belles, suivant le mode de culture et les soins.

Mlle Auclert a des rentes suffisantes et jusqu'au mariage garde son capital auquel sans doute elle ne touche pas. Elle est froide, ambitieuse, fière; elle craindrait les insinuations malignes. C'est peut-être la raison de sa vertu. Le secrétaire du *Droit des femmes*, est M. Lévrier (un nom à coucher à la porte), qui est dévoué à Mlle Hubertine Auclert, comme le fut jadis le duc de Montausier à Mlle Julie d'Angennes. Les préciosités du passé, dans l'hôtel de la marquise de Rambouillet, maintenant le socialisme, tout cela est loin de Roméo et de Juliette qui vont se quitter, car déjà l'aurore blanchit le ciel où monte le chant de l'alouette.

FRANÇOIS COPPÉE

Dans un quartier paisible, d'une tranquillité quasi provinciale, rue Oudinot, 12, en face de la rue Rousselet, où gîte un vieux lion, Barbey d'Aurevilly ; à côté de la rue Monsieur, où Paul Bourget voudrait une tour d'ivoire. Traversant une cour égayée, si on peut dire, par un maigre parterre de verdures et de fleurs, on sonne, au rez-de-chaussée, à une petite porte à côté de laquelle grimpent des clématites ; on est chez le poète.

D'abord, une étroite salle à manger, celle de Socrate ; au salon, des bibelots, des tableaux, le portrait de Mme Jean-Baptiste Coppée, l'aïeule du maître, dans la manière de Greuze ; une chambre à coucher, un lit à colonnes torses et des chats çà et là sur les coussins ; un cabinet de travail, bibliothèque sans beaucoup de

livres, celle d'un homme de goût, large baie vitrée, sur une agglomération de minuscules jardins. C'est bien le logis d'un parisianiste intime.

*
* *

En pantalon de cheviotte, chemise de flanelle, vareuse rouge, Coppée me dit :

— Ma vie est connue, mon cher. Il n'y a pas l'épopée de d'Artagnan... Mon père, modeste employé au ministère de la guerre, fut mis en retraite de bonne heure, avant qu'il n'y eût droit, parce que c'était un légitimiste... mais un légitimiste terrible. En 1832, il cacha chez lui un des proscrits de la chouannerie; avec de telles opinions, son avancement fut nul, vous pensez. Il fut, sur le tard, atteint d'une paralysie du cerveau. Une vague pension pour nous faire vivre. Mon enfance, aussi bien, a été mélancolique. J'avais trois sœurs, dont l'une est mariée; l'autre demeure avec moi, la dernière est morte... De quinze ans à dix-huit, j'ai fait toutes sortes de métiers, gagnant cinquante francs par mois; enfin, je suis entré au ministère de la guerre; je travaillais beaucoup, je composais des vers sans aucune pensée de publicité... Il faut vous déclarer que mon père était un lettré; il a écrit des poèmes sans originalité, mais un roman, en prose, curieux et personnel. Tout cela inédit... Nous habitions passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts; je connus Mendès, qui demeurait à côté. Il m'encouragea, me donna des conseils très utiles; je fis partie du fameux cénacle du Parnasse. Le samedi, nous allions, en cara-

vane, chez Leconte de Lisle, le prophète, près des Invalides; le jeudi, chez Banville, où c'était plus simple, plus cordial. Chez Mendès, l'orgie... Je publiai mon premier recueil : *le Reliquaire*. Aucun succès. On refusait mes vers partout; Arsène Houssaye cependant accepta dans l'*Artiste*, un poème : *la Bénédiction*. Elle fut dite alors par un des frères Lionnet. Lequel? Et depuis elle a été répétée si souvent qu'elle m'écœure...

Je me souvins que moi-même, dans mon pays, en Provence, pendant le carnaval, au temps du collège, accompagné d'une dizaine de mes camarades déguisés en brigands calabrais, en chienlits, j'ai dit, en costume mexicain, ce récit épique, devant les notables de la préfecture. (*Parenthèse de l'écouteur.*)

— J'avais, reprit le poète, une amie qui me faisait enrager. Pas d'argent, ce qui n'était pas fait pour simplifier les choses; j'étais très malheureux. Mme Agar, à qui je fus présenté, me demanda un acte pour le jouer dans une matinée à son bénéfice. J'écrivis en une semaine ce dont je suis trop l'auteur : *le Passant*. Le reste, inutile. Pas d'aventures.

* *

La vie de François Coppée, en effet, a été racontée bien souvent. Mais il y a des détails inédits. Le 14 janvier 1869, c'est la date du succès prodigieux et mérité de cette idylle adorable : *le Passant*. Elle avait été montée à la hâte, à la diable. On se servit d'un décor d'une pièce de Marc Bayeux, *Jeanne de Ligneris*, je crois, exactement le château de Che-

nonceaux. Le lendemain, toute la presse trouva la pièce délicieuse, ce qui se comprend, et le décor étonnant de couleur locale, du plus pur style florentin. Aujourd'hui, certes, les journalistes sont plus érudits. Oh! oui!

Le *Passant?* Coppée l'a eu presque en horreur; on lui a trop fait d'éloges sur ce bijou de poésie française. Je ne trouve pas. Mais d'aucuns s'en sont servis comme d'une pierre pour le blesser. C'est pourquoi le poète était soudainement agacé lorsqu'on lui parlait de son premier succès. Un jour, à la Porte-Saint-Martin, où Sarah veut (quand réalisera-t-elle cette exquise fantaisie?) triompher, comme au temps de jeunesse, dans le maillot de Zanetto, il assistait à une répétition. La babahissante tragédienne, car tous les adjectifs ont été employés, disait son rôle à mi-voix, en chapeau, robe de ville, dans ce fourreau de soie qui a donné son nom à un parapluie. Mais c'est toujours la voix d'or. Et le poète avouait que ses vers, même déblayés par l'exquise femme dans ce décor noir, avaient un grand charme. Le *Passant*, c'est comme une goutte de liqueur divine; pourquoi des critiques injustes prétendent-ils qu'il n'a fait qu'ajouter de l'eau très pure et très chantante pour remplir le verre?

***

On a souvent répété que Coppée ressemble à Bonaparte ou à Sardou. Pour Napoléon, je ne sais pas; quant à ressembler à Sardou, c'est absolument faux.

un et l'autre ont le visage glabre ; c'est ce qu'ils ıt de commun avec tous les comédiens. Sardou a un asque infiniment mobile, sans cesse en éveil, expriant avec malice les dessous de ses pensées ; Coppée une tête méditative et mélancolique. Le premier əst l'éblouissement papillottant de l'étincelle électique ; Coppée, c'est la lampe bourgeoise.

Tous deux se trouvaient presque vis-à-vis, dans un ner ; il y eut échange de compliments :

— Mon cher Coppée, une femme m'a embrassé pour us.

— Peragallo a voulu me donner vos droits d'auır.

*
* *

Un homme très occupé, les semaines de première, aître François. Il a à répondre à une foule de deındes de places ; un élu sur cinquante. Et, en même nps, il faut écrire aux poètes de province, *aux ·des*, comme il les appelle, qui lui envoient leurs rs, parfois avec des pâtés d'Amiens, des andouil;tes de Troyes, des truffes du Périgord, du boudin Nancy, des pruneaux de Tours, des tripes de Caen. Il y a aussi les muses départementales, qui lui adresnt des épîtres d'où s'exhale un amour inemployé, et uvent accompagnées de petites boîtes à souvenirs ; sont des travaux de bagne, un fauteuil haut comme doigt et fait avec des plumes d'oiseaux, de mignardes rbeilles en papier rose où, dans de la mousse, se becètent des tourterelles en mie de pain. Ces hommages

humbles, ces patients et minutieux efforts, bien qu ridicules, ont un côté touchant. Il en est ému, san doute, puisqu'il les garde.

Ils indiquent d'ailleurs sa poésie pénétrante e douce.

*
* *

Coppée est de l'Académie française. Cet été, à Mortefontaine, j'avais plaisir à voir ce jeune immortel vêtu d'une veste de molleton blanc bordée de bleu et coiffé d'une casquette de canotier. La légende (pourquoi ?) veut qu'on se figure un académicien comme un vieux barbon ronchonnant, très grave en tout cas, ratatiné dans un habit vert. La légende doit bien souffrir avec Coppée.

Dans une conférence, jadis, il assurait qu'une fée vint à son berceau et lui dit : « Comme un papillon tu quitteras la terre, mais sans toutefois t'élever bien haut dans le ciel ; ton inspiration sera douce, pleine de jolis sentiments, etc... » C'est juste.

Toutefois, son drame, *Severo Torelli*, captive non senlement par une émotion mystérieuse, ainsi que toutes les œuvres du charmant écrivain, mais par des situations héroïques et poignantes.

Victor Hugo, dans la poésie universelle, est, à présent le roi, François Coppée est comte à sa cour. Sorti du tombeau, don Rodrigue, le Cid Campéador aurait, un soir, du pommeau de sa dague, frappé à la porte du poète des petites gens et lui aurait crié : « A moi, comte, deux mots. »

SAINT-GENEST

La République, depuis l'élection de M. Grévy à la résidence, triomphe. Tous les hommes qui, depuis 870, se partageaient la tâche pour l'abaissement du ays, ont disparu, effarés, cachant leur honte, tâchant e se faire oublier. La République est assise, et, s'il y cependant encore bien des pierres à poser, elle est ébranlable. Les revenants, car ainsi peuvent s'appeler ceux qui sont, dans leur siècle, en retard de eux siècles, les revenants se sont évanouis, sans u'on les poursuive davantage. De ces revenants, de ces ersonnages, qui ont mené la France un moment, resque des ombres, de ces chevaliers des treizième et uatorzième siècles, un des plus amusants est un anien capitaine de lanciers, Bûcheron, dit Saint-Geest. Le voici sur le marbre afin qu'on étudie son cas

pathologique. Je fais non pas une galerie de grands hommes, mais une galerie de célébrités.

M. Bûcheron est né à Tours, en octobre 1830, dans la province de Rabelais et de Balzac. Son enfance s'écoula, partagée entre Tours et Bourges, où son grand-père était préfet. Ce préfet eut à garder don Carlos prisonnier. Il devait aller voir le captif quotidiennement. Un jour, le préfet oublia de faire sa visite. Le lendemain, on lui dit que don Carlos était parti. Le préfet va s'en assurer. Il rencontre, dans l'escalier, des prêtres portant l'extrême-onction à don Carlos malade. Don Carlos s'était évadé. Le préfet écrit à M. Guizot et reçoit, le lendemain, sa destitution. Il ne l'avait pas volée.

Le petit garçon entre au collège. Il y eut pour professeur M. Eugène Manuel, l'auteur des *Ouvriers*, et M. Vapereau. M. Eugène Manuel était un professeur très timide. Citons ceci à son avoir. Vers 1876, une maîtresse de maison eut l'idée de rassembler le professeur et l'élève dans un dîner de dix-huit couverts. M. Manuel refusa, disant, qu'il ne pouvait, en public, s'asseoir à la même table que l'homme qui avait insulté son maître Jules Simon. Plus tard, sur la place de l'Opéra, le professeur et l'élève se sont rencontrés. Ils se sont embrassés, Le collégien de Tours fut cependant un cancre de la plus belle crasse, un paresseux modèle.

Il était de tradition, dans la famille Bûcheron, qu'on eût quelqu'un à l'École polytechnique. Heureusement, notre futur Saint-Genest avait un frère —

qui est entré à l'École, et en est sorti dans les sept premiers numéros; il est devenu un ingénieur distingué. Le cadet, lui, se contenta de Saint-Cyr. Je me trompe Il ne fut pas même admis,

M. Saint-Genest, à ce propos, m'a raconté une anecdote que je répète, bien qu'elle ait quelque ressemblance avec une autre anecdote sur un grenadier allemand et l'empereur Frédéric. Le professeur qui, aux examens d'admission, interrogeait sur la langue et la littérature allemandes, avait pour habitude de poser toujours les deux mêmes questions.

La première :

— Quel âge avez-vous ?

La seconde :

— Pourquoi entrez-vous à Saint-Cyr ?

Le candidat ayant appris en allemand les deux réponses, s'avance bravement et attend. Le professeur remue les lèvres :

— Connaissez-vous les fables de Lessing ?

Le candidat :

— Dix-neuf ans.

Le professeur :

— Comprenez-vous la question ?

Le candidat :

— Pour servir mon pays.

Bûcheron, qui d'ailleurs détestait l'École de Saint-Cyr, parce qu'elle ressemble au collège, s'engagea pour servir son pays, au 7e hussards. Ils étaient, paraît-il, à ce régiment, quatorze cents engagés, parmi lesquels le marquis de Castellane et autres

seigneurs. On s'amusait ferme. Une fois, les parents du hussard Bûcheron lui écrivirent qu'il devait souffrir horriblement au milieu de tant de gueux et de mal élevés. Le hussard répondit qu'il était, dans son escadron, à peu près le seul bourgeois. On s'amusait. Certain jour, il y eut, à ce 7e hussards, quatre cents hommes qui s'engagèrent ou se rengagèrent moyennant finances. Ça fit quatre cent mille francs à manger. Noces et fêtes. On rentrait après la retraite, on sautait par dessus les murs de la caserne. Au bout d'une huitaine, tout le monde était consigné. On mangea, on but les quatre cent mille francs à la cantine.

Saint-Genest me disait : « Vous ne savez pas ce que c'est que dépenser quatre cent mille francs à la cantine. » Il a ajouté : « Nous étions de bons vivants. Tous ceux qui ne se soûlaient pas n'ont pas réussi. »

*
* *

Un peu d'enseignement, ici. Je ne veux pas me poser en moraliste, mais, en toute courtoisie, je ferai remarquer à M. Saint-Genest que cette armée était une armée prétorienne. Et cette épithète est la forme parlementaire d'une pensée violente.

M. Saint-Genest ne paraît pas être un partisan acharné de la discipline militaire. Dans un livre intéressant à feuilleter, *Joyeuses Années*, où il raconte les années de garnison, il fait une comparaison entre les soldats français, peu disciplinés, mais splendides de fougue, et les soldats étrangers. Il écrit :

« J'ai beaucoup voyagé ; j'ai vu les soldats allemands, russes et anglais, que la terreur du châtiment fait mouvoir dans un ordre incomparable ; soldats qui tombent à leur poste comme des bastions vivants, et à qui, cependant, il manque une chose : il leur manque la vie, le souffle, l'individualité, l'initiative. Il leur manque la gaieté, il leur manque l'espérance !... Cette espérance ailée, radieuse du soldat français, qui est son charme, qui est sa force, qui est son salut en campagne !...

» Ce sont des soldats tristes. Ils tombent silencieusement à leur poste. Ils ont marché sans espoir, ils meurent sans regrets... D'illusions, ils n'en ont jamais eu. Dès le premier jour, ils ont su qu'ils n'avaient rien à attendre : pas d'épaulettes, pas de croix d'honneur .. Les uns se sont vendus, les autres ont été enlevés pour le service du czar. C'est un sacrifice qu'on leur impose ; et, brisés par la discipline, ils l'accomplissent avec un courage austère, marchant vaillamment au combat, attendant toujours les ordres, cruels dans la victoire, tristes dans la souffrance et rentrant dans leurs foyers pour y rapporter les souvenirs d'une vie d'épreuves et de labeurs.

» Ah ! le soldat français ! le soldat d'Austerlitz et d'Iéna, de Sébastopol et de Solférino ! Soldat incomparable, dont le seul crime est d'avoir fini par donner trop de confiance à la nation ! Il était si grand, que cette nation enivrée a cru qu'elle pouvait se passer, non seulement de discipline et de travail, mais encore de forteresses et de canons !... »

Malgré ces phrases, encombrées de points d'exclamation et de points de suspension, j'estime qu'il faut préférer aux régiments où l'on mange quatre cent mille francs à la cantine, se passant de discipline et de travail, les régiments nationaux, non composés d'engagés payés par un sac de mille francs, les régiments où on obéit et où on travaille. Cela n'empêche certes ni le brio, ni la joie, ni le courage. Un soldat, maintenant n'est plus seulement un soldat, rien qu'un soldat, c'est en même temps un citoyen, sorti du civil pour rentrer dans le civil. L'armée française n'est plus une caste, une France séparée de l'autre, c'est la nation elle-même se retrempant sans cesse. Telle est l'armée nouvelle. L'ancienne est morte, et morte justement, d'après M. de Saint-Genest lui-même qui veut la représenter.

Dans un autre volume, *Lettres d'un soldat*, récits sur Frœschviller, le 4 septembre, la campagne d'Orléans, la campagne de l'Est, il fait cet aveu :

« ... Si ces soldats étaient admirables, je n'étais pas digne de les commander. Eux m'apportaient ce que l'armée prussienne n'aura jamais : le courage individuel, le feu, l'entrain, l'initiative; et moi je ne leur apportais pas ce que je leur devais : le travail de garnison, l'étude patiente, consciencieuse... ayant attendu le champ de bataille pour apprendre mon métier, et y arrivant avec cette inexpérience et cette légèreté du caractère français. »

L'armée de la troisième République, l'armée française, a maintenant d'autre officiers, et M. Saint-Ge-

nest, quoi qu'il prétende, attaque cette armée et désire le malheur de la France, lorsqu'il défend et appelle l'armée de son temp s, le temps jadis, lorsqu'il demandait, sans succès d'ailleurs, à M. de Villemessant de le laisser s'élever contre le remplacement des généraux brisés dans la chute de M. de Mac-Mahon. L'armée est si organisée à présent, que M. Saint-Genest me disait en 1878 :

« Si j'étais Allemand, je déclarerais M. de Bismarck traître à la patrie, si, dans l'été prochain, il ne reprenait la guerre contre la France, car, dans quelques années, l'armée française, si elle continue à se relever ainsi, sera égale et même supérieure à l'armée prussienne. »

Ces paroles sont rapportées exactement. Elles sont un hommage à la République et condamnent les opinions de M. Saint-Genest dans les questions militaires. Je me rappelle tout à coup un article de lui, vers le mois d'octobre 1878, à propos de l'appel des volontaires d'un an, un article qui est tout un chant sur les pieds trempés de sueur noire, les bottes gardées huit jours, les chemises sales, les insultes des caporaux, des sergents, les petits verres payés. Apologie de prétorien.

* * *

A la biographie. Le hussard Bûcheron fait la guerre d'Italie, prend part à l'occupation de Milan pendant une année, retourne en France, reste en garnison à Bordeaux, à Limoges. Là, en 1862, il est nommé

officier. Il est envoyé dans les chasseurs à cheval. Il était sous-lieutenant lorsque, en 1869, dans Bûcheron apparut Saint-Genest.

Le sous-lieutenant Bûcheron, au sujet des irréconciliables, avait écrit une dizaine de pages qu'il avait lues à des camarades. Les camarades avaient trouvé la charge fort drôle et avaient dit :

— Fais donc imprimer ça.

Le sous-lieutenant doutait de lui. Il présente son article à M. Taschereau qui, en universitaire, déclare qu'on ne doit essayer d'écrire qu'après trente ans d'études au moins. About et Sarcey, dans leur journal d'alors, le *Gaulois*, avaient ouvert un concours de chroniques. Le sous-lieutenant envoie la sienne. Une des chroniques est publiée et des mentions, très honorables et honorables, sont accordées à vingt autres. La sienne n'était pas du nombre. Le sous-lieutenant était désespéré. Son frère, ingénieur à Saint Pétersbourg, mais alors au milieu de la famille dans une villa de Passy, le réconforte. Aussi bien, dans une soirée intime chez M. Cuvillier-Fleury, le sous-lieutenant, après une causerie, se met à lire tout haut un article du *Figaro*. Quand il fut fini, il ajouta :

— Il y a encore un article très drôle.

Et il lut son article manuscrit placé entre les deux feuilles déployées. Ce fut un rire, un succès, m'a dit M. Saint-Genest. Oui, mais la cause de rire? M. Cuvillier-Fleury demanda à voir l'article. Quand le sous-lieutenant Bûcheron tendit le manuscrit, ça jeta un *froid*. Mais le journaliste en épaulettes était radieux de

s'être mis le doigt dans l'œil. Il fait remettre par une connaissance commune son article à M. de Villemessant qui, avec son flair ordinaire, l'accepte et les suivants. Le sous-lieutenant commence au *Figaro*, sous le pseudonyme de Saint-Genest, une série de satires : *Lettres d'un provincial*. On peut bien faire ça après Blaise Pascal. Les sujets de ces lettres sont les irréconciliables, Félix Pyat, Victor Hugo, les réunions publiques, le père Hyacinthe, le prince Napoléon, Victor Noir.

Arrive la guerre impériale. Saint-Genest prend les armes, et avec lui deux cousins germains. L'un a été tué par le premier coup de feu de Wissembourg, l'autre par le dernier obus de Sedan. Saint-Genest, nommé capitaine de lanciers, a un cheval tué sous lui près d'Orléans ; il est fait chevalier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille. Puis il est envoyé à Besançon, il sert comme éclaireur, est mandé en qualité de parlementaire près le général Manteuffel et M. de Bismarck. Après le traité de paix, il prend la route de Paris, ainsi que d'autres officiers. A la gare de Melun, des officiers prussiens viennent ouvrir les portières, disant :

— Mes chers camarades, suivez-nous. On assassine à Paris, les officiers français, les généraux Lecomte et Clément Thomas... N'allez pas à Paris, mes chers camarades !

Saint-Genest, à qui il faut reconnaître l'amour profond, chauvin de son pays, proteste, mais il est em-

mené. On le fait déguiser, lui et ses amis. Ils vont faire, pendant deux mois, la campagne de Versailles.

Quand les conseils de guerre furent installés, Saint-Genest alla revoir la villa de Passy. Sa toiture avait été enlevée, des pans de murs emportés par les obus. Alors Saint-Genest qui, par ce désastre particulier, explique la violence de sa polémique, dicta un premier article à un brigadier-fourrier. Ainsi pendant trois ans à peu près. Saint-Genest, pour des raisons de famille, car son frère est mort en 1870 d'une maladie de cœur, a donné sa démission. Non pas de capitaine de lanciers ; il a eu à souffrir de la révision des grades. Après un article il en a fait un autre, sans être lié au journal par aucun traité. Il a suscité plus d'un embarras à M. de Villemessant. Je rappellerai la campagne contre Erckmann-Chatrian, sa campagne pour l'abbé Roussel, et, entre les deux, sa campagne pour le 16 Mai.

***

La manière de M. Saint-Genest a été bien justement appréciée par quelqu'un qui lui écrivait : « En somme, pour avoir du talent, il vous manque, à mon avis, diverses choses, notamment le fond et la forme. En revanche, vous êtes banal avec conviction et avec verve. Il y a, dans tout ce que vous écrivez, une flamme, un souffle. C'est une flamme qui brûle sans aliment, mais elle brûle. C'est un souffle qui tourbillonne dans le vide, mais il souffle. C'est lâché, bâclé, va-comme je-*te*-pousse ; mais c'est poussé à plein cœur. »

Au reste, je vais tâcher, dans un petit pastiche de nner une idée de cette manière convaincue et ar-nte :

UN MOT

Des lettres arrivent, de tous les côtés, au journal. ue devient M. Saint-Genest? Que devient M. Saint-enest? Deux employés sont chargés de dépouiller tte immense correspondance à mon adresse. Que vient M. Saint-Genest? Merci, mes chers amis, de s témoignages de votre sympathie,

Me revoici. Je sors du couvent, où je m'étais retiré. i voulu renoncer au monde, à ses pompes ; mais, à lecture de ces lettres si émues et si pressantes, j'ai nti mes yeux se mouiller de larmes. Je comprends 'il ne m'est pas permis de renoncer à ma plume. Je is remplir mon devoir.

Mais, avant de commencer ma nouvelle campagne faveur des écoles congréganistes, je veux deman-r à mes lecteurs une petite explication. L'autre ur, sur le boulevard, je rencontre Nadar causant vec un député de la droite, homme éminent qui m'ho-ore de son amitié. Ce dernier fait la présentation :

Alors Nadar, l'éternel jeune, roulant ses yeux ronds, lissant ses lèvres malicieuses, m'interroge avec son rand sourire :

— Comment ! on vous laisse sortir?

Nadar a-t-il voulu se moquer de moi? Je n'ai pu ie résoudre à le croire? Aussi je prie mes milliers e lecteurs de m'écrire à ce sujet. Ce sera comme ne sorte de suffrage universel, bien que je ne

sois pas très partisan de cette manière de procéder.

Pour ma part, je ne doute pas des excellents sentiments de Nadar. Bien qu'il porte une vareuse rouge, c'est le meilleur homme du monde. Au moment où Nadar s'élevait dans le ballon, le *Géant*, M. Louis Veuillot lui cria :

— Si le danger vous barrait la route, ami, jetez l'ancre en haut !

Celui qui a mérité une telle parole n'a pu vouloir plaisanter, même de façon légère, un soldat qui a consacré sa vie à la défense de notre religion attaquée et de notre armée menacée. Où est l'ironie ?

SAINT-GENEST.

Il dicte, le matin, ses articles dans son appartement, à Passy, il les dicte en allant et venant, sans suite, sans logique, au hasard de l'idée, du semblant d'idée. Le secrétaire écrit en laissant de grands blancs entre les lignes. Quand la phrase commencée ne peut aller jusqu'à la fin, on a ordre de mettre un point d'exclamation et plusieurs points.

Saint-Genest dicte en français d'une pureté et d'une forme quelconques, mais d'allure frappante. L'article dort toute la journée dans une poche. Le soir, Saint-Genest se met en route pour la rue Drouot, et relit, en fiacre la plupart du temps, sa dictée du matin. Il rature quelques mots par-ci, par-là, ou met encore des points d'exclamation. Pour s'éclairer, il a une bougie qu'il place et allume dans la boîte en fer blanc où les cochers mettent les tarifs et qu'il fait tenir avec ses gants.

MADAME GAUTREAU

Elle disait avec un sourire :

— Mais enfin, si vous étiez mon mari, aimeriez-vous que mon nom fût prononcé par tous les Parisiens et imprimé dans les feuilles publiques?

Le poète lui a répondu :

— Si j'avais ce bonheur, je voudrais vous garder entière pour moi seul, et vous laisser voir à tous orgueilleusement, comme un diamant précieux.

Il est vrai que parfois un passant, Tantale non déçu, brise la vitre et ravit le trésor. Mais c'est rare.

Au reste, les habitudes américaines deviendront tout à fait les nôtres. Là-bas, dans ce pays des fortunes et des disparitions subites, les photographies des grandes dames sont exposées aux vitrines des libraires, comme

ici les photographies de la Zucchi, l'étoile de la danse, de Théo, de Mlle Brandès, énergique et charmante comédienne qui semble avoir plus que du talent, de Djinna, l'étrange divette brune, de feu Mlle Moralès, dont les jambes nues, au collodion, sont encore visibles et en vente chez les papetiers.

Pourquoi ne mettrait-on pas en circulation les portraits de femmes du high life ? Quotidiennement, d'importants journaux emplissent deux colonnes de comptes rendus, de fêtes, de bals, de départs, d'arrivages. Pardon pour ce dernier mot. Que peuvent signifier ces séries de noms, vraiment, pour les provinciaux, les étrangers et les trois quarts des Parisiens, qui n'ont jamais frayé avec cette aristocratie ancienne ou récente ? Cela n'éveille dans leur esprit aucune image, tandis que, s'il s'agit de dames d'un autre monde, c'est différent. Lorsqu'ils lisent, par exemple, le nom de Mlle Jeanne Samary, ils peuvent se rappeler aussitôt les dents de cette petite femme.

Il est certain que le système américain d'exhibition progressera et que les Yankees pourront rapporter de France, comme on fait des États-Unis, une collection de photographies de femmes du monde, en carton.

La belle Mme Gautreau est née à la Nouvelle-Orléans. Elle avait nom Virginie Avaigneau. Jean de La Fontaine abordait les gens en leur demandant s'ils avaient lu Baruch. A Paris, la question suivante est fort souvent posée :

— Connaissez-vous Madame Gautreau?

La réponse est uniforme et répète la même épithète.

— Oui... la belle Madame Gautreau.

C'est ce que chacun sait sur cette Américaine. Rien de plus.

Elle a fait sensation, en 1880, au bal donné par le Président de la République à l'Élysée, et, le lendemain, elle a été célèbre. Ensuite, on a vu l'Américaine à toutes les fêtes. Elle était costumée divinement en Diane, avec un croissant d'or dans ses cheveux d'or, au bal de la princesse de Sagan.

L'année suivante, elle passait encore triomphante parmi les invités à la soirée de M. Grévy. Des perles dans sa coiffure de nymphe antique, un papillon de diamants attaché de côté dans le resplendissement des cheveux blonds, elle était merveilleuse, avec sa robe à traîne de velours rubis sombre, et, sur le corsage, un grand cordon de diamants qui alternaient sous forme de flèches et d'étoiles. Elle passait en reine au bras du Président de la République. Un peintre connu dit de façon à être entendu d'elle seule : « L'avoir et mourir. » Elle se retourna légèrement, sa petite tête s'inclinant sur ses épaules de statue antique. Maintenant, le nom est inutile. Partout, un murmure, hommage perpétuel qui part de toutes les lèvres, s'élève autour d'elle, toujours : « C'est la belle Madame. »

Et rien de plus. Venue d'Amérique à l'âge de treize ans, elle est entrée au couvent du Saint-Sacrement. Elle a rencontré, durant trois ans, dans les salons,

l'homme distingué qui est son mari. A dix-neuf ans, elle l'a épousé, contente de mettre sa main dans sa main.

Elle est grande et blonde. La tête, aux yeux profondément bleus sous les sourcils et les cils châtains, au nez droit, aux lèvres roses et mignonnes, est posée, ovale et petite, sur un cou rond et blanc. Puis, au-dessous, entre les dentelles qui dessinent, sur la chair, avec des lignes d'ombre, l'entrecroisement arachnéen des fils ténus, la gorge, qui s'ouvre, a les éblouissantes douceurs roses d'une aurore, dont un seul connaît le midi.

Coquette, Mme Gautreau a l'attrait du rêve qui s'évanouit et de la femme qui s'enfuit. Elle tient, plus qu'une autre, de Galathée, que chantent, dans les églogues virgiliennes, Damète et Ménalque, et, si elle se cache sous les exquises toilettes, elle désire cependant être vue :

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

Les couturières modernes, aux façons d'habiller qui déshabillent, mussent la nudité claire, et font saillir les rotondités des seins et des hanches, et précisent, dans la soie, les lignes callipyges. Aussi l'Américaine, dont se devine la beauté corporelle, a reçu ce surnom :

Galatée.

Américaine, elle a du sang italien dans les veines

qui bleuissent sa peau fine. Jeune, pareille à une statue antique, elle est Galatée, en effet, et conserve, belle parfaitement, le type qu'ont fixé Raphaël Sanzio et Annibal Carrache. Sanzio a peint la néréide voguant en mer, debout sur une conque à roues que traînent deux dauphins dont elle retient la fougue, les bras tendus en avant, la tête en arrière, les cheveux blonds au vent. Carrache a représenté encore Galatée voguant sur les flots, mais non plus debout et les yeux vers le ciel azuré. Moins idéale, elle s'appuie sur un triton qui, d'un bras, l'enlace. Elle s'abandonne.

La belle Madame, Américaine qui est Italienne par son père, doit descendre de la pure race grecque. Par quelques atomes elle a été, peut-être, cette créole merveilleuse, la Galatée d'ivoire, sculptée par Pygmalion, statue splendide, à qui manquait seulement la pensée.

---

l'homme distingué qui est son mari. A dix-neuf ans, elle l'a épousé, contente de mettre sa main dans sa main.

Elle est grande et blonde. La tête, aux yeux profondément bleus sous les sourcils et les cils châtains, au nez droit, aux lèvres roses et mignonnes, est posée, ovale et petite, sur un cou rond et blanc. Puis, au-dessous, entre les dentelles qui dessinent, sur la chair, avec des lignes d'ombre, l'entrecroisement arachnéen des fils ténus, la gorge, qui s'ouvre, a les éblouissantes douceurs roses d'une aurore, dont un seul connaît le midi.

Coquette, Mme Gautreau a l'attrait du rêve qui s'évanouit et de la femme qui s'enfuit. Elle tient, plus qu'une autre, de Galathée, que chantent, dans les églogues virgiliennes, Damète et Ménalque, et, si elle se cache sous les exquises toilettes, elle désire cependant être vue :

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

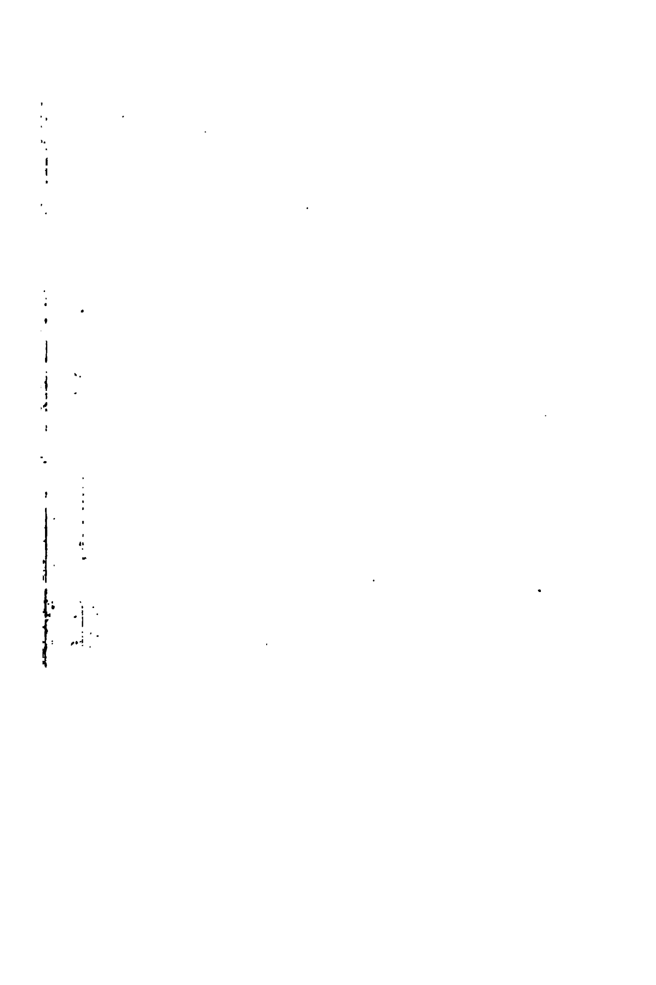
Les couturières modernes, aux façons d'habiller qui déshabillent, mussent la nudité claire, et font saillir les rotondités des seins et des hanches, et précisent, dans la soie, les lignes callipyges. Aussi l'Américaine, dont se devine la beauté corporelle, a reçu ce surnom :

Galatée.

Américaine, elle a du sang italien dans les veines

qui bleuissent sa peau fine. Jeune, pareille à une statue antique, elle est Galatée, en effet, et conserve, belle parfaitement, le type qu'ont fixé Raphaël Sanzio et Annibal Carrache. Sanzio a peint la néréide voguant en mer, debout sur une conque à roues que traînent deux dauphins dont elle retient la fougue, les bras tendus en avant, la tête en arrière, les cheveux blonds au vent. Carrache a représenté encore Galatée voguant sur les flots, mais non plus debout et les yeux vers le ciel azuré. Moins idéale, elle s'appuie sur un triton qui, d'un bras, l'enlace. Elle s'abandonne.

La belle Madame, Américaine qui est Italienne par son père, doit descendre de la pure race grecque. Par quelques atomes elle a été, peut-être, cette créole merveilleuse, la Galatée d'ivoire, sculptée par Pygmalion, statue splendide, à qui manquait seulement la pensée.



AURÉLIEN SCHOLL

Les imbéciles sont nombreux. L'un, gros bonhomme à cheveux blonds, a rimé assez de vers pour faire un volume soporifique (*Jasmins de l'âme*); l'autre a écrit du mauvais français tous les jours ; celui-ci a vu, jusqu'au comble, les jambes d'une choriste des Folies-Dramatiques ; celui-là connaît l'ami d'un romancier, et se glisse avec cet ami sur le piédestal du maître ; tous se croient grands hommes et ont dans leur personne la morgue qui convient à une intelligence. Parlez-leur, ils sortiront peut-être de leur nimbe. Ils sont le célèbre peintre Machin, et l'illustre écrivain Chose.

Aurélien Scholl, lui, est simple et charmeur ; c'est un homme d'esprit, depuis longtemps. Né à Bordeaux, d'un père notaire, (où est l'art des transitions habiles ?)

il fit peut-être de bonnes études. Ce qui est certain, c'est qu'à dix-huit ans, je ne sais quoi le poussant, il adressait de son département des articles au *Corsaire*, un journal d'alors. Les articles étaient insérés. Un beau matin, Scholl, enivré sans doute de voir sa prose imprimée, là-bas, débarque à Paris pour vivre de littérature.

C'est une rude ambition, mes amis. Avez-vous vu, dans les fêtes de village, des gars essayer de prendre avec les dents une pièce de cent sous qui est collée au milieu d'une poêle à frire suspendue à une ficelle ? On gagne de l'argent, mais, quelquefois, on se noircit.

Scholl arrive à Paris à temps pour voir le coup d'État du Deux-Décembre. Le *Corsaire* fut supprimé ; le gazetier en herbe dut chercher autre part.

Il était une feuille, pas de vigne, avec un titre bien gentil : *la Naïade*. Scholl lui envoya une nouvelle, et, peu de temps après, il la trouva imprimée. Il se présente au bureau de la rédaction. La feuille tirait à cinq cents exemplaires dont trois cents étaient envoyés aux cafés et caboulots pour justifier de l'insertion des annonces, et soixante-quinze aux établissements de bains. Les derniers numéros étaient tirés sur caoutchouc, de sorte que les baigneurs et les baigneuses n'avaient qu'à tremper le journal dans l'eau de leur bain et lisaient ensuite.

Scholl devint un des rédacteurs du canard, mais bientôt il disparut, le canard, noyé sans doute.

*
* *

Le comte de Villedeuil, maintenant au Père-Lachaise dans un superbe tombeau, possédait de cinquante à soixante mille livres de rente. Il avait vingt-deux ans, la barbe longue et noire, l'allure aristocratique, un certain air imposant qui parvenait à cacher, au premier moment, un fond de timidité. Enfin, comme marque particulière, il ne montait jamais en omnibus, à moins qu'il n'eût au moins trois cents francs dans sa poche, de peur que le prix des places ne fût augmenté. Il voulut être célèbre et fonda l'*Éclair*, revue hebdomadaire. Il avait fait un appel aux jeunes, Scholl y répondit, ainsi qu'Edmond et Jules de Goncourt qui eurent là leurs débuts. La pauvre revue dura peu : *l'Éclair*.

N'importe. M. de Villedeuil ne se découragea pas. Il fonda un journal de quatre pages, dont la deuxième était prise par une lithographie de Gavarni, la troisième par une vignette quelconque, la quatrième par des annonces. Le comte de Villedeuil était toujours le rédacteur en chef. Outre Gavarni qui touchait cent francs par jour, et Aurélien Scholl, qui ne les touchait pas, on comptait parmi les rédacteurs : Alphonse Karr, qui commençait à avoir l'esprit qu'il n'a plus guère ; les frères de Goncourt, à leur aurore ; Henri Mürger, à son déclin ; Charles Monselet, qui mange bien et chronique mieux, Théodore de Banville, qui rimait des odeleltes et les dédiait au comte de Villedeuil, propriétaire, et à Raoul Barbier, caissier. Cette gazette avait pour titre selon le jour : *Paris-Lundi*, *Paris-Mardi*, *Paris-Mercredi*, *Paris-Jeudi*. *Paris-Vendredi*, *Paris-Samedi*,

Paris-Dimanche. Elle est défunte depuis longtemps. Un poète l'a dit, à peu près :

Où va la feuille de rose
Et la feuille de papier ?

A ce journal, Scholl, qui, comme j'ai dit, voulait vivre de littérature, reçut cependant les premiers louis. Il y écrivait depuis deux mois. Il avait besoin de finances, et jamais n'avait osé rien réclamer pour sa copie. On devait payer; le comte de Villedeuil était riche, et Gavarni recevait cent francs par dessin. Scholl se hasarde. Il va aux bureaux du journal, à la Maison-Dorée, s'il vous plaît, s'incline, chapeau bas, devant le caissier, M. Raoul le Barbier, et l'interroge audacieusement :

— Que m'est-il dû, je vous prie, pour les articles et les nouvelles que j'ai livrés à M. de Villedeuil, et qui ont été publiés ?

Raoul le Barbier demande le nom du jeune homme, feuillette divers registres, établit un compte et remet à Scholl, contre reçu, la somme de sept cent vingt-cinq francs trente centimes. Scholl a retenu le chiffre exact. Les caprices littéraires du comte de Villedeuil lui coûtèrent cent cinquante mille francs.

Alexandre Dumas, le père, fabriquait alors un journal, le journal d'Alexandre Dumas : *le Mousquetaire*. Scholl a dit lui-même que les rédacteurs furent :

« Philibert Audebrand, Alfred Asseline, docteur Casimir Daumas, Georges Bell, B.-H. Révoil, frère de Mme Louise Collet, Edmond Viellot, Henry de la

Madelène, Gaston de Saint-Valry, Henry Conscience, le capitaine Mayne-Reid, et un garçon du plus grand avenir, nommé Aurélien Scholl. »

*
* *

Je ne le suivrai pas partout où il a passé. Dès cette heure, il avait pris sa place. Scholl a fondé même un certain nombre de feuilles : *le Satan*, *le Nain Jaune*, *le Club*, *le Jockey*, *le Lorgnon*. Et d'autres encore plus tard : *le Voltaire*, *l'Écho de Paris*. Il ne faut pas dans cette liste de journaux, auxquels a participé Aurélien Scholl, oublier le *Figaro*. Scholl flagella plus d'un ridicule avec son esprit mordant et incisif, et gagna, en même temps, quelques poursuites judiciaires et plusieurs duels. Cependant, comme dit la légende, quand bats peau d'asne, sot qui crye. Parmi ces rencontres, il en est de célèbres, entre autres, une avec Robert Mitchell. Scholl est, en 1884, à son treizième duel, je crois, pour cause de malice. *Le premier de la seconde douzaine*. L'existence de Scholl est accidentée. Il me disait une fois :

— Ma vie est une longue anecdote.

C'est plutôt une série, car une longue anecdote est mauvaise. L'anecdote, du reste, c'est un peu Aurélien, comme ça été Chamfort. Scholl est un millionnaire de l'esprit :

Chroniqueur maître, ainsi que d'autres la cannelle,
Il vend des mots. *All*
***Right*. L'esprit, c'est Scholl,**
Dont plus d'une boutade a la forme éternelle.

Comment citer tous ses livres, toutes ses comédies? Mais il est impossible de ne pas citer une chosette en vers, *Denise*, qui fit du bruit à son apparition. On lira encore ses vers, alors que bien des rimes de poètes de profession, peu payées, seront oubliées, si toutefois on les a jamais connues. Scholl a mis dans ces pages de la franchise et de l'âme; il y a mis son cœur. C'est un railleur, un incrédule; il a raison, il est de son siècle; mais, entre tout ce qu'il a écrit, ce poème de Denise, intime et vécu, me plaît. La faute de la belle fut d'aimer un poète qui s'en alla chanter ses amours sur les toits. Les vers, coquettement troussés, comme Denise fut, sont lestes et jolis.

***

Mais Scholl est non seulement un poète. (Êtes-vous content, cher maître?) Il est, car on peut être poète en étant autre chose que ça, l'esprit parisien fait journaliste. Il met son talent au service de la République, maintenant, et soutient la bonne guerre pour la bonne cause. Arouet est mort, mais il a des petits-fils. Parmi ceux-là, Scholl est des plus crânes. Il lutte, *avec des mots*, à coups de traits, contre les préjugés, les superstitions, les abus, les restes, on pourrait dire, de moyen âge; il lutte contre les grotesques et les autres. C'est un ferrailleur de la plume. Il frappe et transperce avec elle, comme on frappe et transperce avec une épée, quand on peut atteindre l'adversaire. C'est le chroniqueur de premier rang.

Scholl a écrit : « Le seul regret sérieux de l'homme

qui se sentant quelque chose dans le ventre, s'est dépensé en petite monnaie, c'est quelquefois de n'avoir pas trouvé le temps de bâtir son œuvre, son monument. » Mais il s'est répondu : « Tous les romans seront dès longtemps en poussière, les noms de leurs auteurs plus oubliés que des serments de députés, que l'on citera encore un vers de La Fontaine et un mot de Rivarol ! » Ce jour là, Scholl éprouvait le besoin de s'assurer sur l'immortalité.

*
* *

Portrait physique :

Sa figure est fine, ses cheveux blonds sont un peu neigeux, à peine; les moustaches sont élégantes, le regard est toujours sarcastique, ce qui est trop. Scholl porte le monocle à l'œil gauche et des nouvelles à la main.

Chez lui, pourtant, il met de grosses lunettes rondes, comme Grévin d'ailleurs. Le fallait-il avouer ?

Chez lui ? Voulez-vous y pénétrer ? Dans son cabinet de travail, il a, près de sa fenêtre, des fleurs, des oiseaux, une trentaine peut-être, puis, dans une cage, sur une chaise, deux petites souris blanches. Elles courent sur le bureau de Scholl, grimpent sur ses épaules, passent entre la chemise et son gilet et arrivent à l'aisselle, montrant leurs museaux pointus armés de longs poils qui vibrent. Ces souris fluettes me font songer par antithèse, à Francisque Sarcey et à un duel qui, eut lieu, avant la guerre, entre Scholl et lui.

Duel comique.

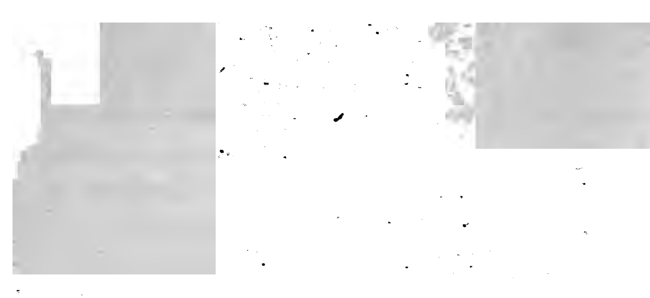
Sarcey était furieux contre Scholl. Les deux adversaires étaient partis de Mons, avec les quatre témoins et les docteurs, cherchant à travers la campagne un terrain propice pour se battre. On n'en trouve pas. Enfin, en désespoir de cause, on s'arrête dans un champ de betteraves. Scholl et Sarcey se mettent en garde. On ferraillait depuis quelques instants à peine, et déjà Francisque, gros et pesant, suait et soufflait. Il parait et, par intervalles, envoyait de petits coups d'épée indécis. Le pauvre homme avait toutes les peines du monde pour se défendre. Il réclame un moment de repos. On baisse les épées, puis on se remet en garde. Sarcey, derechef, soufflait et haletait, quand, soudain, on aperçoit, assez loin, dans les blés, poindre des gendarmes. Ce n'étaient pas des coquelicots. On remonte en voiture à la hâte et on gagne la frontière.

Cependant Scholl dit à Sarcey qu'ils ne peuvent pas rentrer à Paris de la sorte, et qu'il est de bon goût que l'un d'eux soit blessé. Ils prennent le train pour Baden-Baden et vont croiser le fer, au Fremersberg, sous les fenêtres de la maison de chasse du roi de Prusse. Sarcey reçut, je crois, une égratignure à la main, et, le soir, adversaires et témoins dînaient ensemble au grand hôtel de Russie. Scholl s'avise de s'enquérir s'il y avait beaucoup de duels dans le pays. Le garçon répond :

— Non, monsieur, car les duels sont punis ici de la *peine* de mort.

Les dîneurs ont pris, un quart d'heure après, leurs billets pour Paris. M. Sarcey tremblait comme de la gélatine.

Beaucoup de bruit pour rien. C'est la vie.



ADELINA PATTI

Elle a été tour à tour, en Lucia, Violetta, Martha, Rosina, Zerlina, Léonora, Linda, Gilda, caline, énergique, naïve, espiègle, malicieuse, coquette, mutine, presque passionnée, ruisselante de rires, presque touchante et presque désespérée, toujours merveilleuse et jamais émue. Elle est parfaitement Rosine, rien autre.

Mais la voix, d'une fraîcheur exquise, d'un brio qui ravit, détaille, avec une délicatesse naturelle, la mélodie. Un méridional, en extase sous le charme de la diva madrilène, s'exclamait :

— Elle a un gosier qui découpe et cisèle les sons... C'est fin, mon cèr, comme de la pelure d'ail.

La comparaison est piquante comme la Patti elle-même. Son père était le signor Salvator Patti et sa

mère, Mlle Barilli. Tous deux chantaient l'opéra italien à Madrid, où, en 1843, Adelina vint au monde. Elle dut monter sur les planches avant même de naître, comme ce marin qui avait cinquante-deux ans et qui naviguait depuis près de cinquante-trois. La naissance d'Adelina, oiseau-femme, fit perdre la voix à sa mère, la petite ayant dû toute la prendre pour elle.

Salvator Patti et la Barilli, couple de rossignols qui ont eu quatre enfants, Amélia, Carlotta, Adelina, Carlo, retournèrent, en 1847, en Italie et, l'an suivant, s'embarquèrent pour New-York. M. Maurice Strakosch, mari d'Amélia Patti, la sœur aînée, était, dans cette ville, directeur du théâtre italien. Il fit débuter Adelina, bambine de huit ans, à Frippler-Hall, dans des concerts. Elle eut un succès énorme et parcourut en minuscule triomphatrice la Havane et l'île de Cuba. Après trois cents concerts, vers sa treizième année, elle rentre à New-York pour parfaire son éducation musicale et, en 1859, elle débute au théâtre italien, dans *Lucia*. Succès immense.

De New-York elle se rend à Londres où, le 14 mai 1861, au théâtre de Covent-Garden, elle paraît dans la *Sonnambula*. Ce fut un triomphe. Dans la même pièce, le 17 novembre 1862, au Théâtre-Italien, elle débute enfin à Paris. Elle avait dix-neuf ans. Le public, conquis dès la cavatine d'entrée, fut, au rondeau final, transporté d'admiration. Ce fut un enthousiasme.

Cet enthousiasme, évènement rare, dure encore et il s'est même, pour plusieurs, changé en fanatisme. Adelina Patti laissa Paris en 1865. Dans les saisons

d'été elle avait visité presque toutes les capitales européennes. La diva fut captivée par les appointements insensés qu'on lui offrait à l'étranger. Engagée au théâtre de Covent-Garden, elle interpréta, à côté de sa sœur Carlotta, le rôle de Pamina, dans la *Flûte enchantée*. A Londres, le 29 juillet 1868, elle épousa M. Roger de Cahuzac, marquis de Caux, écuyer des Tuileries. L'écuyer, qui n'avait pas de fortune, fut le mari de la diva, et la diva eut le titre de marquise.

Elle recommença ses promenades de rossignol à travers l'Europe et chanta, en 1870, à Saint-Pétersbourg. Son beau-frère, M. Strakosch, lui offrait 10,000 francs par représentation pour une tournée en Amérique. Elle accepta et partit. Puis elle a roucoulé en Europe encore, en Russie, en Allemagne, en Angleterre.

Le marquis de Caux eut des malheurs en route, sa femme roucoulant avec le chanteur Nicolini, ancien écuyer de cirque. Ce sont les aventures banales d'un roman comique. Il y a eu scandale et séparation. Le marquis a frisé le ridicule, et Nicolini et Adelina Patti, amoureux comme Armand Duval et Marguerite Gautier, qui s'appellent en italien Alfredo et Violetta, se sont aimés et soutenus l'un l'autre. Les impresarios n'engagent pas Adelina Patti sans Nicolini. Le tarif est 15,000 francs ; dix mille pour l'étoile, cinq pour la queue. Torquato Tasso dit dans ses rimes :

> Cogliam d'Amor la Rosa : amiamo or quando
> Esser si puote riamato amando.

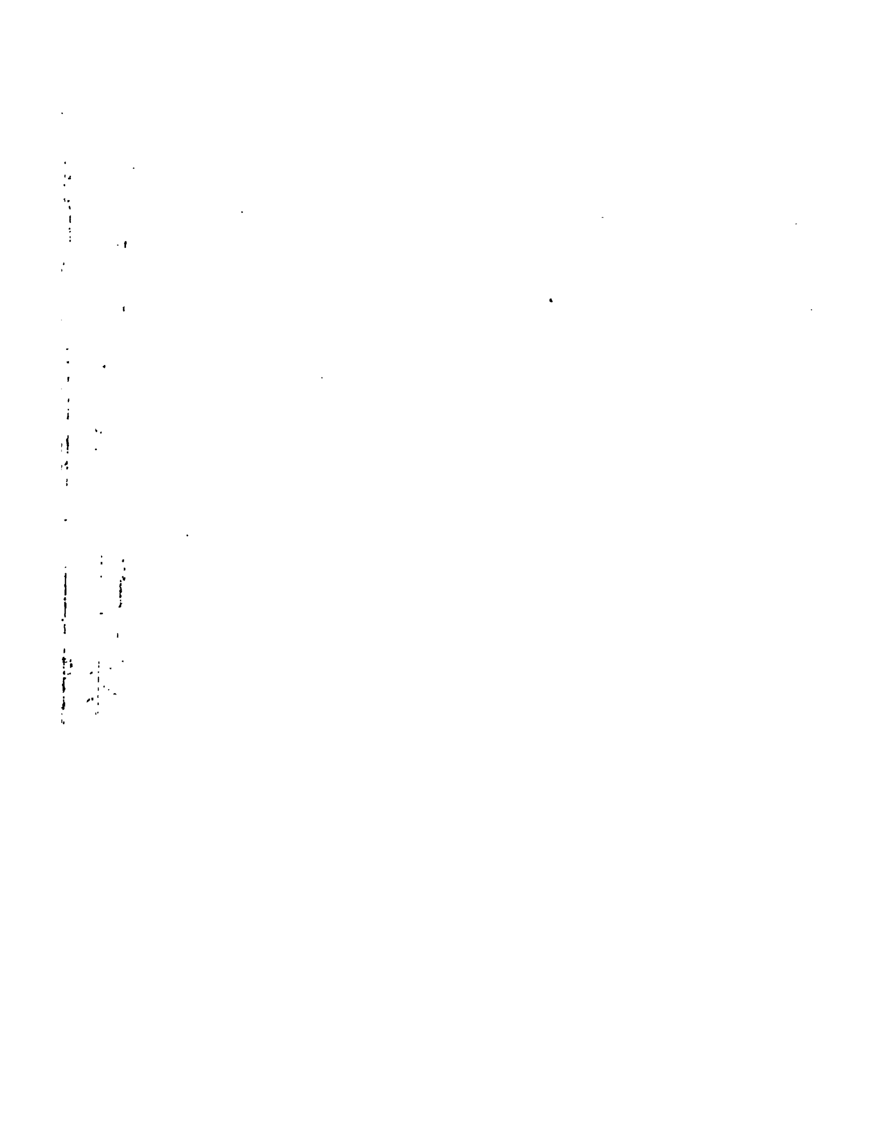
Le chanteur a cueilli la rose d'amour qui l'invitait à la cueillir et il a chassé le gros bourdon jaune qui s'affaissait sur la fleur. Les deux enamourés ont paru sur la scène, à côté l'un de l'autre, en 1880, pour la prime fois, à Paris, mais plus au même Théâtre-Italien, qui a été remplacé par une maison de finance. La comète errera ainsi, suivie de sa queue, jusqu'à ce que s'éteigne son éclat.

A Monte-Carlo, j'ai entendu Adelina Patti. Chaque hiver, en d'extraordinaires représentations ou des concerts monstres, les artistes les plus célèbres, les plus fêtés et acclamés viennent ainsi, pour charmer une élite européenne dans le théâtre coquet et somptueux construit par Garnier, au milieu d'un pays enchanteur, d'un décor de féerie ou de rêve. Oui, cette cantatrice est merveilleuse, mais elle n'a pu faire s'éveiller dans les âmes des spectateurs les émotions.

Le front légèrement bombé, les sourcils très longs et très arqués, le nez droit, la bouche ténue, aux coins abaissés, comme tracée d'un coup de canif, toutefois rendue gracieuse par un sourire ingénu qui adoucit les sévérités des lignes fines, même coupantes, du visage, de superbes yeux noirs, d'où partent des lueurs, Adelina Patti, la figure ovale semblant toujours jeune, s'avance, petite et mignonne, Violetta passionnée, vers Alfredo et chante avec une voix de soprano aigu, comme un rossignol grisé de son harmonie. Elle parcourt tout le son, des notes les plus basses aux plus élevées, avec une facilité prodigieuse.

Pas le moindre effort. Elle vocalise de la manière la plus éclatante, la plus cristalline et monte et descend à travers les gammes, parmi les points d'orgue, les trilles, les fioritures et les variations improvisées. C'est un orgue de Barbarie bien monté sorti de chez un maître fabricant. La face couverte de blanc, de rouge, si elle était émue, elle ferait éclater le masque.

AdelinaPatti et Nicolini sont des amoureux célèbres, puisqu'en Italie, leurs têtes sont chromolithographiées sur les boîtes d'allumettes.



ÉDOUARD MANET

Qu'est-ce qu l'impressionnisme ? Nombre de définitions courent à travers le monde. Quelques-unes sont spirituelles, quelques autres ne le sont pas. Mieux vaut n'en pas donner d'abord. Si, par malechance, ma définition était mal faite, elle empêtrerait le reste. Même bien formulée, dans toutes les règles du raisonnement correct, elle serait dangereuse. La fantaisie risquerait d'y embarrasser ses ailes bleues.

***

M. Manet est le prophète de la nouvelle école. Il a tenu dans la peinture ce grand premier rôle que M. Zola joue dans la littérature. Il est venu au monde, sanguinolent dans une membrane déchirée, un jour de l'année 1833. La chose se passait dans une maison

d'une rue, qui s'appelle la rue Bonaparte, mais qui ne s'appelait pas alors comme ça. Le père était magistrat, un brave juge d'instruction, je crois, dont le portrait a été, jadis, exposé au Salon. Assis dans son fauteuil, il a, sur son front haut, une calotte d'intérieur, serrant les tempes, passant sous les cartillages supérieurs de l'oreille. Devant, sur une table, est une vaste tabatière. M. Manet, père, est là, vrai, la décoration à la boutonnière, une main glissée entre les deux côtés de la veste, l'autre reposant, le poing serré, sur le bras du fauteuil. Le cou est pris, à l'ancienne mode, dans une cravate montante en soie noire. La tête est énergique, éclairée par deux yeux profonds, allongée d'une barbe drue. Mme Manet, derrière lui, est debout, le visage osseux, coiffée en ovale d'un bonnet fin, dont une attache tombe sur le devant et met une tache claire sur la robe. Elle tient une corbeille. Couple bourgeois placide.

Edouard alla d'abord en classe chez l'abbé Poiloup, un nom drôle, à Vaugirard. Il fit ensuite le reste de ses études au collège Rollin, où il eut pour répétiteur M. Cacqué, ancien graveur sur bois, plus tard professeur de mathématiques spéciales au même collège. Il faut sortir de leur ombre, en passant, les héroïques simples. On fit préparer Édouard pour l'école navale. Le jeune homme s'y prêta de façon passive, et fut blackboulé à son examen. Il s'engagea dans la marine, pour gagner une année. A dix-sept ans, le gars s'embarque sur un vaisseau qui se rendait à Rio-Janeiro.

l vit alors, longuement, la mer.
Bercé par la vague, il fixa dans ses yeux le paysage uvementé d'air et d'eau, à teintes azurées, coupé, bas, par la ligne indécise d'horizon. Il dessinait les :taits des matelots, il peignait, sur n'importe quoi s morceaux d'océan. Il trouvait aussi le métier dur. retour en France, au bout de douze mois de trasée, il se présenta de nouveau au concours d'adsion à l'École navale. Il fut blackboulé. On songea ui faire apprendre le droit pour qu'il devînt un gistrat. Lui voulait être peintre. Ça vaut bien un gistrat. Il entra, comme élève, dans l'atelier de omas Couture. On sait que Thomas Couture a fait chef-d'œuvre, exposé au musée du Luxembourg, *ains de la décadence*, et qu'il est mort de fatigue, vive était son admiration pour son talent, en ayant de tomber à genoux devant lui-même. Manet, pendant que son maître se regardait avec pect, s'exerça patiemment à peindre des bonsnmes académiques, des Vénus grecques selon la mule. Six ans s'écoulèrent.
Au bout de ce temps, il sembla à M. Manet, qu'il vait pas fait de sensibles progrès. Il loua, rue de uai, un atelier. Les jambes éternellement grecques laissaient froid. Une fois, pestant contre soi, désolé ne pouvoir arriver à faire comme sortir de la toile e figure, il rencontra dans la rue un vieux mendiant nt l'aspect le séduisit. Ce fut une révélation.
Manet se dit :
— Pourquoi donc, sapristi, ne le peindrai je pas tel

que je le vois, sale, abject, ridé, la lumière opulente enveloppant ses guenilles ?

Il fit monter chez lui le veillard malingre et fit ce qu'il appela depuis son premier tableau.



Eh bien, voilà l'impressionnisme. Les peintres nouveaux, au lieu de s'inspirer de Praxitèle, du Sanzio, d'autres, s'inspirent de la nature. Elle est sans cesse variable et elle est composée indissolublement de matière et de force.

La force meut, sous certaines lois, la matière et lui donne ainsi ses apparences diverses. Le département de la Seine n'est plus ce qu'était l'Ile de France. Où sont aujourd'hui des trottoirs et des forêts étaient autrefois des marais et des forêts presque vierges. Quelle différence aussi entre la vie contemporaine nerveuse, excitante, pressée, et la vie harmonieuse antique! Là-bas, dans l'air baigné de soleil, des hommes et des femmes nus luttaient sur l'Agora, devant la foule, applaudissant les vainqueurs, amoureux, sans honte de la forme corporelle. On tuait, à Sparte, les enfants qui naissaient difformes ou chétifs.

Depuis, le christianisme est venu, chassant le monde ancien qui chantait à la puissance et à la beauté son hymne païen. L'esprit a eu toute la prédominance, le corps n'a plus été qu'un haillon servant d'enveloppe à l'âme. Tel est encore l'avis d'un grand nombre. On laissé la pondération, que célébrait Horace, du moi de la bête. Quelqu'un, par dédain de la chair, s'expo-

sait, sur un style, à toutes les intempéries des saisons. Dans plusieurs ordres religieux, on doit garder encore, comme souvenirs, la haire et la discipline.

A cette première cause, s'en ajoute une seconde. La vie, dans les grandes villes, des riches et des pauvres, affaiblit les individus. Le travail abîme les uns, et le plaisir les autres. Le type grec, on peut l'assurer, est rare dans notre Paris névrosé. Les femmes ne sortent pas nues. Elles ont des corsets, des jarretières, des bretelles pour redresser le buste. Leurs pères étaient courbés sur un bureau ou sur un établi, dans une échoppe de cordonnier. Courbet, le pittoresque franc-comtois, disait :

— Montrez-moi, si vous le pouvez, des déesses et je vous en ferai sur mes toiles.

Il y a encore des déesses, mais elles sont mortelles. D'ailleurs, elles feraient, déshabillées, triste mine à côté de la Vénus de Milo. Leur avantage énorme serait d'être vivantes. L'impressionisme a pour but de peindre les hommes et les femmes de notre temps, et les filles, de saisir et de fixer, sur la toile, la vie moderne. Ce but est excellent.

***

Le premier tableau de Manet était cru, peu dessiné, de couleurs d'une franchise bruyante ou blessante, au choix. Néanmoins ce premier essai traça à M. Manet sa voie ; il s'y engagea résolûment.

Cherchant de tous côtés des sujets intéressants, modernes, et les peignant avec la même franchise, il fut

sous l'unique influence de cette pensée dominante de faire vrai ou plutôt de faire les choses telles qu'il les voyait.

De cette époque, date le *Buveur d'absinthe*, exposé au Salon, vers 1861, en même temps que les portraits de Mme et M. Manet. On commença dès lors à tenir compte de ce talent nouveau, auquel personne, même ses plus acharnés détracteurs, ne peuvent nier, en tout cas, le personnalisme, cette qualité. Des peintres, aujourd'hui célèbres, vinrent lui rendre visite, entre autres Carolus Duran.

Cette exposition, si elle révélait un talent nouveau, excitait naturellement des tempêtes et des haines profondes. Désormais, M. Manet dut forcer les portes du Salon, pour y paraître. Un de ses meilleurs tableaux, le *Linge*, admirable de vérité, fut refusé. Je citerai encore le *Chemin de fer*. Cela représente une petite fille qui regarde à travers une grille. Sa grande sœur est à côté ; on ne voit pas de chemin de fer. Je rappellerai quelques tableaux encore: *Chanteuse du Café-Concert*, *Joueur de fifre*, *Dans la Serre*, *le Bon Bock*. Arrêtons le catalogue sur le portrait de Marcellin Desboutin.

Une particularité curieuse de la chronique contemporaine, c'est la liaison de M. Zola et de M. Manet, ces deux entités cavalières, pleines de toupet. En 1865, Émile Zola avait été chargé de faire le Salon à l'*Évènement*, que dirigeait alors Villemessant. Les toiles de Manet avaient été refusées. M. Zola, qui ne le connaissait point, lui consacra en entier son pre-

mier article. C'était un éloge pompeux. Grand émoi. Villemessant reçoit lettres sur lettres. On injurie M. Manet et M. Zola qui le défend. Les plus doux abonnés accusent le critique de mystifier le public, pour le moins. Villemessant, très sensible aux plaintes des abonnés, lorsqu'ils parlent de désabonnement, remercie son critique. M. Zola, en homme d'esprit, demanda seulement communication des lettres des abonnés.

De ce moment ont daté des relations suivies entre MM. Édouard Manet et Émile Zola. Peu de temps après, le peintre fit le portrait du critique, alors maigre, avec de longs cheveux renvoyés en arrière, puis de Mme Zola. Ce dernier fut élaboré dans les circonstances suivantes. M. Manet dînait chez son ami, le futur prophète du naturalisme. Il y eut une philippine entre Mme Zola et lui. Les hommes et surtout les artistes ont peu de mémoire. Il oublia sa gageure et dut promettre de faire le portrait de Mme Zola. Comment donc? avec plaisir, madame.

*
* *

Je ne puis m'empêcher de citer ce que me disait un ami de M. Zola sur l'impressionisme. Il ne réclame, du reste, aucun brevet d'invention :

— L'impressionnisme a élargi la gamme des couleurs. Auparavant, on adoptait un ton quelconque, jaune quand on s'appelait Paul, gris quand on s'appelait Pierre, rouge quand on s'appelait Jacques, et l'on n'en sortait jamais. Nous voulons abandonner ce sys-

tème, agrandir la donnée. Nous admettons toutes les différences de ton, même les plus étranges. Nous peignons, en un mot, les choses telles que nous les voyons. Les peintres académiques recherchent certaines conditions de rayon et d'ombre, ils ont une formule. Nous ne chercherons pas, nous, à escamoter la lumière. Notre ambition est de la rendre. Tant pis ou tant mieux si nos effets sont crus. Ils seront du moins vrais. Pourquoi se choquerait-on, sur une toile, d'un effet de lumière qui ne choque point dans la rue? Si je vois une femme à cinquante pas, je ne puis distinguer les détails de son vêtement. Elle m'apparaît comme une tache de telle couleur, et je la peins telle.

Quelqu'un répondit :

— Assurément, je vous approuve de peindre les choses comme vous les voyez. Mais, si vous voyez ainsi, n'est-ce pas, par hasard, parce que vous seriez myopes?

*
* *

Toute question de couleur à part, il n'en est pas moins vrai que les impressionnistes ont un mérite. Ils ont été les promoteurs d'une sorte de renaissance. Où les peintres antiques et institutaires ne voyaient que des femmes grecques, des Vénus ou des Sapho, ils ont su découvrir la femme parisienne. Ils ont été, en somme, artistes, c'est-à-dire créateurs, alors que, depuis trop longtemps, on était accoutumé à plagier et à copier.

Manet fut un créateur; voilà son vrai, son indiscu-

table mérite. On peut l'en glorifier, puisqu'il est mort. Il a laissé de fort jolis pastels. Au dix-huitième siècle, le pastel était en grand honneur et méritait ce succès. Il y a des chefs-d'œuvre en ce genre. Manet ambitionnait de le faire revivre.

Il a illustré divers poèmes : *le Fleuve*, de Cros, *le Corbeau*, d'Edgar Poë. Un dessin est à citer comme mémoire. Le corbeau étant posé sur un buste de Minerve, au dessus de la bibliothèque, à un moment, dit à peu près Edgard Poë, il n'y eut plus dans la chambre que l'ombre du corbeau sur le buste. M. Manet, pour ce passage du texte, a bonnement sur une feuille de très grand format, au milieu de quelques traits confus indiquant la bibliothèque et une chaise, noirci un long zigzag. C'est l'ombre du buste et du corbeau.

Quand parut l'*Assommoir*, M. Manet peignit, en se conformant à l'impression donnée par le livre, une Nana à l'âge de dix-huit ans, grandie et déjà garce. C'est essentiellement une Parisienne, une de ces femmes, devenues grassouillettes avec le bien-être, de taille frêle, élégante ou excitante d'une grâce morbide. Elles ont mis sur leur corps une couche insensible dépourvue de nervosité, et les fibres sont au dessous toujours vierges.

Depuis Nana a grandi. Elle s'est transformée dans le cerveau de son père Zola, en une fille opulente, blonde, plantureuse, superbe, d'une fraîcheur paysannesque, ressemblant peu à la Nana de M. Manet. Qui a raison du naturaliste ou de l'impressioniste ?

SOPHIE CROIZETTE

Célimène, bonjour. Bonjour, belle Croizette.
Il semble chaque fois, quand tu nous apparais,
que le printemps lui-même, avec son rire frais,
vient joyeux pour jaser à la bonne franquette.

Molière en la voyant eût dit : « Salut, coquette ! »
Dumas fils choisirait cocotte. Mais je vais,
madame, un peu loin. Ah ! les hommes sont mauvais,
et donnent, bien à tort, une laide étiquette.

Croizette, c'est l'avril, l'avril charmant, mignon,
choyé, fêté par tous, Amour est son surnom.
Il aime les duos d'intime causerie.

Laissons cela, Croizette, et parlons un moment
de l'avare duc Z. Mais pas de fâcherie.
Il faut parfois payer. Le fait-il largement?

Oh ! le vilain propos pour un exorde ! Mlle Croizette ne le pardonnera-t-elle? L'histoire, d'ailleurs, à laquelle il fait allusion, est ancienne déjà, et le noble

duc a été depuis aux genoux d'une autre. Celle-là, dans une pièce exécrable de Dumas fils, *Joseph Balsamo*, portait pour trois cent mille francs de diamants. C'était dans son rôle, car elle devait répondre à un admirateur de son luxe :

— C'est la France qui paye.

*
* *

Mais pourquoi parler de ce duc qui n'a plus rien à faire avec Mlle Sophie Croizette? Pour peindre cette femme délicieuse il faut broyer sur la palette beaucoup de rose, un peu de blanc, beaucoup de bleu. Mlle Croizette aime le bleu. Dans son salon, un salon-boudoir, tout en bleu; dans la chambre à coucher, tout est bleu aussi, même le mobilier, un mobilier Louis XVI blanc à filets bleus. Là, dans cet appartement, un paradis, elle reçoit des personnages considérables, le prince Radziwill, le chevalier Nigra, le baron Finot, puis des sénateurs, des députés, des généraux, des académiciens, tous dévoués à l'orléanisme, elle reçoit aussi des financiers, M. Stern et elle a un fils. Il y a enfin M. Perrin, le très intelligent administrateur de la Comédie-Française. Il n'a plus à redouter le duc maintenant, le duc qui avait autrefois, dans cet intérieur, sa pipe, une grosse pipe bien culottée, une pipe d'Afrique peut-être. Mais que vient faire cette pipe? Mlle Croizette fume à peine la cigarette.

Se rappelle-t-on ses débuts? Ils ne datent pas de bien loin. Elle est née vers 1848, à peu près. J'ignore la date exacte. Son grand-père était directeur, acteur,

gisseur, auteur même. Sa mère était une danseuse .i, entre autres voyages, fit celui de Saint-Péters- ›urg. C'est là qu'elle mit au monde la petite fille ıi fut sociétaire de la Comédie-Française. La mère Mlle Croizette avait acquis en Russie quelque for- ne ; elle vint s'établir à Versailles, désabusée du onde de ses pompes et de ses œuvres, vivant avec ois filles dans une sorte de réclusion, loin de tout 'uit. Mlle Croizette devait faire une institutrice. Elle ›tient à l'hôtel-de-ville son brevet, puis se met à ıercher des leçons. Elle n'en trouva pas. Elle était ors, paraît-il, malade et chétive, elle avait la santé ible, et la poitrine. De plus, ses deux sœurs s'étant ariées, elle restait seule, inactive, inutile, n'ayant ›ur toute consolation que l'étude du dessin et de la usique. Pas de leçons. L'institutrice s'ennuyait à ne en faire, lorsqu'une amie de sa mère, une intime de maison qui racontait parfois ses souvenirs à la jeune le et éveillait son imagination, lui conseilla de la ire entrer au théâtre. Mme Croizette avait beaucoup nnu Bressant en Russie — où Croizette est née. Elle i parla de son projet. Bressant fit apprendre à la une fille la tirade d'Armande et la fit entrer au Con- rvatoire. Il fut son professeur. Mlle Croizette était ujours maladive. Elle reste deux ans au Conserva- ire, remporte un premier accessit la première an- ée, le premier prix la seconde.

Elle avait le droit d'entrer à la Comédie-Française, t elle y entra, malgré les offres de M. de Montigny, ui aurait voulu lui faire créer le rôle de Froufrou,

au Gymnase. Elle débute dans la reine Anne, du *Verre d'Eau*. Elle avait obtenu son premier prix, au concours du Conservatoire, en disant un fragment de ce rôle. Elle joue ensuite Célimène, mais sans enlever un franc succès. Il semblait cependant que ce rôle rentrât bien dans son caractère, mais elle ne le comprit pas tout à fait.

Célimène est la grande coquette du dix-septième siècle, la grande dame, Croizette n'est que la femme du demi-monde, quelque chose de très moderne qui ressemble à la coquette, et qui en diffère. Mlle Croizette n'a pas ressuscité Célimène, elle y serait arrivée peut-être si elle n'avait si tôt quitté le théâtre. Elle est ensuite Marthe, de *Dalila*, Éliante, du *Misanthrope*, Jeanne, de *Nany*, de Meilhac et Halévy, enfin Suzanne, du *Mariage de Figaro*, en octobre 1871. Dans tout cela pas un triomphe. Elle était jeune, jolie, car elle avait pris des couleurs et des formes, elle riait, s'amusait. C'est assez pour une femme, pas assez pour une actrice. Un jour, elle devait répéter le rôle d'Antoinette dans le *Gendre de M. Poirier*; elle entrait au théâtre quand on l'avertit que le rôle lui était retiré, et qu'elle ne prît pas la peine de monter à sa loge. Croizette pleura énormément ce jour-là.

Mais le malheur allait finir. M. Thierry, l'administrateur de la Comédie-Française, est remplacé par M. Perrin. M. Perrin, je le répète, est un très intelligent administrateur; il a fait entrer de la jeunesse et de l'air dans la maison de Molière, il a su choisir de belles œuvres et les monter avec un soin d'érudit et d'ar-

tiste ; il est de plus un accompli gentleman. Mlle Croizette le charma.

* * *

En janvier 1873, elle est nommée sociétaire, et, en juillet, elle obtient son premier véritable succès, dans une comédie en un acte de Meilhac et Halévy : *l'Été de la Saint-Martin*. Les succès se suivent alors ; elle joue tour à tour, Hélène, du *Marquis de la Seiglière*, Baronnette, dans *Jean de Thomeray*, d'Émile Augier, Blanche, dans le *Sphinx*, d'Octave Feuillet, Suzanne d'Ange, dans le *Demi-Monde*, Camille, dans *On ne badine pas avec l'Amour*, de Musset, Antoinette, du *Gendre de M. Poirier*, Rosine, du *Barbier de Séville*, la duchesse de Septmonts, dans l'*Étrangère*, de Dumas, Marie Letellier, dans les *Fourchambault*, d'Augier.

Mais il faut revenir sur nos pas. Mlle Croizette s'est montrée tout à fait séduisante dans l'acte de Meilhac et Halévy, et dans son rôle de Baronnette. Ce sont, à mon avis, ses deux plus belles créations. Là, Croizette se trouve tout entière avec son tempérament, je ne dis pas avec sa science, car elle en a très peu, ou bien elle ne sait pas s'en servir. Elle va en avant, suivant son naturel, telle au théâtre qu'à la ville, captieuse et souriante. Elle a échoué dans Suzanne, du *Demi-Monde*, et dans Camille, d'*On ne badine pas avec l'Amour*. Quant au rôle de Blanche, dans le *Sphinx*, je n'en saurais trop que dire. Il ne me contente qu'à moitié. Il ne me semble pas qu'Octave Feuillet ait voulu faire de ce personnage une courtisane, comme Baronnette, et

Croizette lui a donné un peu cette tournure hardie. Cette pièce cependant est celle qui a le plus servi à la renommée de Croizette qui y mourait au quatrième acte, de la façon la plus réaliste qu'on ait jamais vue sur la scène, foudroyée par un poison. Elle relève ses cheveux, déboutonne sa robe sur sa poitrine, sa figure se décompose, ses yeux sont hagards, ses traits se recroquevillent. Le soir de la première représentation, un coup de sifflet partit de l'orchestre. Je ne déteste pas, pour ma part, ces sortes de scènes qui donnent, on doit le dire, plus à la curiosité qu'à l'art.

Ces affres et ses râles pourtant accrurent beaucoup la célébrité de la belle sociétaire. On disserta sur les moyens qu'elle pouvait employer, on rechercha les genres de mort par tels et tels poisons, on alla enfin la voir mourir. C'est un peu ce qui m'a fait la mettre dans cette galerie. C'est de plus une figure drôle, jolie à étudier, un tempérament. Il est regrettable, si toutefois ce n'est point un sacrilège d'exprimer de pareils vœux, il est regrettable que la femme prime un peu l'artiste. Elle a la beauté du diable, une tête d'orgueilleuse bacchante à la chevelure fauve, luxuriante, retombant sur le front bossué, des yeux pétillants et altiers, un sourire lascif et impertinent, d'une étrange séduction; avec cela une riche corpulence, d'un sensualisme formidable, des bras qui éveillent les désirs, non pas l'amour. Du moins, quelqu'un disait : « Avec Croizette une nuit; avec Bartet toute la vie. »

*
* *

Mlle Croizette a été superbe d'allure dans le rôle de la comtesse Lyonnette de la *Princesse de Bagdad*, de Dumas. Elle était magnifique lorsqu'elle enfoncait ses bras nus dans le million en or vierge, et, lorsque, femme irritée, remuant ses reins comme une puissante lionne, elle envoyait les poignées de louis à la face de son mari Cela tandis que le quarante fois millionnaire Nourvady assiste impassible, les bras croisés, à l'étrange scène. Mlle Croizette a triomphé sans conteste dans l'interprétation de cette comédie où est un composé de merveilleux et de prosaïque, de royauté et de commissariat, d'irrationnel et de vraisemblable, où la mixture est faite par un maître incomparable, à l'esprit nerveux, primesautier, paradoxal, toujours tiré de la situation, où la pièce est un continuel feu d'artifice dont le spectateur est ravi, enchanté, ébloui, tant que le feu d'artifice tourne.



Pour le côté intime, Mlle Croizette était une bonne fille; mais elle avait tout de même une langue des plus malignes — chez elle, au foyer de la Comédie-Française, dans sa loge, partout. Il faut s'exprimer au passé, puisqu'à présent Mlle Croizette s'est retirée coquettement de la scène en pleine gloire.

Elle a, pour se défendre ou attaquer, des traits qui piquent et font venir le sang parfois. La devise que portent ses lettres indique son caractère : *A outrance.* Elle a d'ailleurs des goûts masculins, sans jeu de mots; elle verrait le sang en restant impassible, regarderait

avec froideur et calme une opération chirurgicale; enfin elle a une passion folle pour l'équitation et les chevaux. On a vu, à l'Exposition universelle, le magnifique portrait qu'a fait d'elle, en amazone, Carolus Duran, son beau-frère. Dressant sa tête, gentille tête exotique et parisienne, elle est bien assise sur le cheval, frissonnante et fière. Derrière, s'étend la mer immense.

Voilà bien des détails, trop de détails. C'est imiter presque le marquis de Dangeau qui, dans ses grimoires, raconte les moindres faits de Louis XIV. On le peut aussi à l'égard d'une reine de beauté, de Mlle Croizette, qui s'appelle Sophie et qui n'a rien fait, jadis, pour son prénom.

GOT

Je suis allé voir Got, un dimanche, par la pluie, en sa demeure, à Passy, tout au bas, au hameau de Boulainvilliers. La voiture s'arrête devant une grille en fer. Derrière c'est le hameau, dont les maisons coquettes, de chaque côté de l'allée de sable jaune, se cachent en ligne contournée derrière la verdure, montrant, de ci, de là, une fenêtre, une porte, une cheminée entre les lierres grimpants, les rosiers, et les frondaisons des grands arbres. On file dans l'allée. Une des premières maisons est celle de Got. Il habite là avec sa vieille mère et trois domestiques.

*
* *

C'est un breton, Edmond Got, de bonne heure devenu Parisien. Il est né à Lignerolles, dans l'Orne, le

1er octobre 1882. Il fit ses études à la pension Saint-Amand-Cimetière, plus tard, pension Jauffret. Il eut, en classe de quatrième, un prix de version au concours général. Got était boursier et ses succès au concours devaient payer le prix de sa pension. Un jour, le patron lui reprocha la soupe qu'on lui donnait à l'œil. Got, tout jeune, se mit dans une colère rouge et quitta la boîte. Il suivait toujours les cours de Charlemagne, mais à demi. Il délaissait les classes où il avait pour camarade Sarcey, et hantait les théâtres, ainsi que les bureaux de rédaction. Got fut journaliste. Il écrivit au *National*. Ses articles sont signés de ce pseudonyme d'Arthur Danghien. Parfois, il n'y a que les initiales : H. D.

Finirent les années du collège. Got n'avait en poche sou qui vaille. Il fut un moment employé dans les bureaux de la préfecture de la Seine. Menjaud, acteur de la Comédie-Française, était voisin de son père. Got alla le trouver, lui débita quelques morceaux, et Menjaud le fit entrer au Conservatoire. Il suivit, durant deux ans et demi, le cours de Provost, que suivait aussi Augustine Brohan. Il avait obtenu la pension qu'on accorde aux élèves distingués. Mais il remporta le premier prix, et la pension fut supprimée. Il pouvait se tirer d'affaire. Got s'en tira en traduisant saint Jérôme, par ordre argentin d'un libraire religieux, pour une collection d'auteurs ecclésiastiques. Arrive la conscription, avec un mauvais numéro. Got, soldat au quatrième chasseurs à cheval, faisait bien son métier. Il était brigadier huit mois après son

arrivée au régiment. Il songeait cependant à la Comédie-Française où le premier prix lui donnait le droit de débuter. Sarcey, dans ses portraits, *Comédiens et Comédiennes*, raconte que le général Goyon dit à Got :

— Tu veux aller te faire siffler là-bas ? Va, mon enfant, tu retrouveras, en nous revenant, tes galons de brigadier.

*
* *

Il joue dans un des nombreux chefs-d'œuvre de Molière, les *Fourberies de Scapin,* le rôle de Scapin, en 1844, et très mal, paraît-il. Engagé à la Comédie-Française, il alla, l'année suivante, gagner sa vie au théâtre de Nantes ; au bout de huit mois, il revint. Il faisait à la Comédie-Française n'importe quoi, tenant quelques grands rôles, beaucoup de petits. Le premier succès de Got porte la date remarquable du 22 juin 1848. Il créa, ce soir-là, dans *Il ne faut jurer de rien,* le type de l'abbé. Il le saisit, on raconte, dans la réalité, au lieu d'en faire un personnage de convention. Alfred de Musset lui envoya, sur la brochure, cette dédicace : « A Got. *Pour son abbé.* »

Ayant moins dix ans, lorsque fut donnée la première représentation de cette jolie comédie d'Alfred de Musset, je suis obligé de m'en remettre, pour l'appréciation de M. Got dans la création du rôle de l'abbé, à un critique plus ancien et plus autorisé, à M. Francisque Sarcey. Le morceau est intéressant :

« Tout le monde se rappelle quel singulier cachet

de vérité Got donna à ce pauvre abbé de village, bon, étourdi et niais, qui vient faire au château de la marquise sa partie quotidienne de piquet. C'est dans la composition de ce personnage qu'il révéla pour la première fois sa rare aptitude à saisir la vérité sur le vif, et à la traduire aux yeux en un type vivant. Cette création lui fit d'autant plus d'honneur qu'elle lui était absolument personnelle. Ni son directeur, M. Lockroy, ni l'auteur, Alfred de Musset, n'entendaient ainsi le rôle, et Got n'avait pas alors pour résister à leurs conseils l'âge ni l'autorité nécessaires.

« Mais ce n'est pas pour rien qu'il était né Breton. Il opposa à toutes les objurgations cette obstination lente et ferme qui est le fond de son caractère. Rien n'était plus facile de faire de cet abbé de proverbe un petit abbé de convention, et de le jouer, comme disent les artistes, *de chic*. Mais il était dans la nature du comédien, jeune alors, de mépriser la convention et de chercher derrière elle la vérité qu'elle cache. Le public fut ravi de ce jeu sobre et pittoresque, et le soir même, Alfred de Musset alla dans sa loge lui presser la main et le remercier. En galant homme, il convint que c'était lui qui s'était trompé. »

En 1850, le 30 juin, il est nommé sociétaire. Ses grandes créations sont le duc Job, Giboyer. C'est Giboyer surtout qu'il incarna dans les deux pièces d'Émile Augier : *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer*. Got aurait pour cette création, copié le visage et les façons d'un journaliste d'alors, Théodore Pelloquet.

*
* *

Venait de disparaître de l'affiche cette pièce : *Maître Guerin*. Un peu auparavant, à propos d'une jeune actrice que la cour de Saint-Cloud voulait faire recevoir sociétaire, pour la rémunérer, Got s'était retiré du Comité. Malgré l'opposition des comédiens, il voulait différentes réformes financières, jugeant qu'à la Comédie-Française quelques-uns avaient toute la peine, et d'autres, sous la volonté nationale muée en volonté impériale, le profit.

Il adressa des rapports au ministre de ce temps, et finalement donna sa démission ; il eut un procès, il le perdit. Got resta sociétaire, mais lâcha la Comédie-Française. Il obtint de l'Empereur, par l'intervation d'Émile Augier, un congé pour aller à l'Odéon. Il y créa, dans la *Contagion*, André Lazare. Puis, à la tête de la troupe, il alla représenter la pièce de département en département.

Enfin il rentra au sérail. Il a créé encore Michel, dans *Paul Forestier*, Mercadet, le bonhomme Poirier ; il a créé dans la délicieuse et pittoresque comédie d'Erckmann-Chatrian, l'*Ami Fritz*, le rebbe David Sichel.

Il est le doyen du Théâtre-Français.

Par exemple, il n'a pas été heureux en Triboulet. A ce propos, M. J.-J. Weiss écrivit quelques pages pleines d'esprit et de vérité contre ceux qu'il appelle « les notaires de l'art. » La tirade est fougueuse : « Ils ne jouent plus. Ils pontifient, ils exercent un sacerdoce, ils sont tous, comme l'a désiré M. Legouvé, des madones de l'art, même les hommes, même en faisant Sbrigani ou Petit-Jean. Que diable voulez-vous que

M. Got, qui est maître de conférences à l'École Normale, se livre à des excès de verve mimique, au premier acte du *Roi s'amuse*, et tâche à répandre ainsi sur le personnage de Triboulet un peu de la fantaisie bouffonne que le poète n'a pas réussi à y mettre ! Bon, cela, pour Lassouche... » M. Got n'échappe pas à l'indignation du critique.

Weiss disait encore : « Ils ont voulu être du monde ; ils en sont, ils ont voulu être quelque chose dans l'instruction publique ; ils y sont officiers. Ils ont voulu la croix ; ils l'ont... Nous n'aurions qu'à nous applaudir pour eux de leur nouvel état social et de leurs solides qualités de propriétaires, nous n'aurions qu'à les féliciter très sincèrement de leurs vertus de famille, s'ils ne devenaient petit à petit aussi solennels et aussi guindés à la scène qu'ils sont rangés à la ville. »

Doit-on décorer un comédien ? Oui et non. On décore un bureaucrate parce qu'il est allé un certain nombre d'années sur son rond de cuir, un soldat parce qu'il a reçu, par hasard, une balle quelque part. On peut décorer un comédien. Mais il semble que les comédiens, les minuscules particulièrement, s'accordent trop d'importance. Écoutez dans un certain café, près de la porte Saint-Martin :

— M'as-tu vu à Grasse. dans la *Tour de Neslè ?* C'est moi qui portais la pièce. La salle était enthousiasmée et m'a acclamé par trois fois... Je ne parle pas de Boudignard-les-Carottes. C'est trop peu important. Mais à Quimper-Corentin, m'as-tu vu ?... M'as-tu vu ?

Quoiqu'il en soit, M. Turquet, présidant, en 1881, la

distribution des prix aux élèves du Conservatoire, a remis, au nom de la République française, à M. Got, la croix de la Légion d'honneur. Les applaudissements unanimes de l'assistance ont justement salué la remise du ruban rouge à cet homme d'immense talent.

Got est l'acteur maître. J'aime citer mes impressions personnelles, non certes, par amour du moi, mais par désir de sincérité. J'ai au deuxième acte de l'*Ami Fritz*, oublié que c'était Got, ce bon rebbe assis sur la margelle de la fontaine, dans la cour de la ferme de M. Kobus, près du cerisier à grosses cerises rouges, dans le paysage de houblons et de blés. Je n'ai plus vu ni mes voisins de l'orchestre, ni les dames dans les loges, ni la rampe, je n'ai plus vu que le rebbe grisonnant, ses yeux vifs sous les lunettes rondes, faisant raconter à Suzel l'histoire de Rebecca qui donne à boire à Eliezer. Faire oublier l'acteur pour ne montrer que le personnage de tragédie ou de comédie voilà la grande difficulté, après celle d'être divers, varié, c'est-à-dire de n'être pas un artiste éminent parce qu'on a un tic.

*
* *

Got est de taille moyenne, plutôt petite. Les sourcils sont épais, le front est découvert, faisant deviner le cerveau compréhensif. Il est assis près de la fenêtre close, les rideaux laissant transparaître à travers leur mousseline blanche la verdure du jardin et les gouttes de bruine. Il a le petit veston croisé boutonné jusqu'au cou. Je lui demande ce qu'il fait lorsqu'il reçoit

ıouveau. Il me répond : « Je suis comme si je
ən et n'avais jamais mis le pied sur une
n ə dis que jamais je me tirerai de là. »
modestie mêlée d'orgueil m'a charmé. Puis
ons causé sur le vrai courage. Got est comme
r qui, lorsqu'il a charpenté une pièce, en a écrit
ı premier acte, relit cet acte et le trouve médiocre,
ıoute de lui-même. Il lit toute l'œuvre à quelques
nis choisis qui lui redonnent de l'assurance. Alors
ugier refait sa pièce. Turenne était ainsi, lui qui
scendait de cheval au commencement d'une bataille.
e vrai courage n'est pas de se précipiter tête baissée,
s réfléchir, comme une bête, dans le danger, mais
où on va et de comprendre le péril. Tu-
n ıur revenir à ce héros, était vraiment coura-
geux en disant à sa carcasse qu'elle tremblerait bien davantage si elle savait où il la menait. Got m'a, à ce sujet, appris un détail curieux sur la devise de Bayard: « Sans peur et sans reproche. » Cette devise est belle, si on veut. Le bouclier du chevalier qu'on voit au musée de Besançon en porte une autre : « Sans peur point de courage. »

*
* *

Got, qui est professeur au Conservatoire depuis novembre 1877, et à l'École normale, est l'auteur du libretto d'un opéra en un acte, *François Villon*, représenté à l'Opéra en avril 1857, avec musique de Membrée.

Ce n'est pas pour ce libretto que M. Got a été décoré.

Quant aux opinions politiques de ce grand artiste, quatre lignes suffisent pour faire connaître un homme, comme pour le faire pendre. Pendant le siège de Paris, on demandait à Got de faire lecture publique de quelques pièces des *Châtiments*. Il répondit, le 9 novembre 1870, par lettre :

« Si j'étais un des rares opposants de la veille, qu'on me permette de me tenir encore à part des trop nombreux fanfarons du lendemain. »

Cela ne manque pas d'une certaine dignité et d'une belle crânerie auxquelles les comédiens n'ont malheureusement pas habitué le public.

VALTESSE

Dans la galerie des jolies et galantes femmes du dix-neuvième siècle, Valtesse est une des plus ravissantes, des plus délicieuses, des plus ingénues, des plus vicieuses, des plus gentilles, des plus câlines, des plus brutales, des plus ensorceleuses, des plus adorables.

Gabrielle d'Estrées, Louise de La Vallière, Maintenon, duchesse de Châteauroux, Pompadour, Dubarry, dont le dernier baiser fut pour le panier de la guillotine, vous, les enchanteresses, vous, les divines que votre beauté a rendues immortelles, permettez-vous qu'à votre cortège s'ajoute cette blonde artiste de l'amour ?

La fantaisie est conquérante de cette belle dont le lit, en bois sculpté et doré, a la forme du vaisseau de Paris.

… l'insolence du triomphe. Quoi de meil-
que …rgueil exprimant la supériorité acquise
les év…nements et le dédain mérité par l'huma-
n…

Mlle Valtesse est d'un monde où le sens moral est rare, mais où le sentiment demeure, comme une hirondelle en retard dans un ciel froid d'automne. Elle avait du cœur à sa manière, la croqueuse de fortunes qui disait, avec des pleurs dans la voix et le sourire dans les yeux, en parlant de sa mère morte :

— Maman était si belle, ma chère, que, chaque fois qu'elle sortait, elle faisait au moins trois hommes.

Il est équitable d'ajouter qu'elle était excellente mère. Lorsque sa fille fut en âge d'aimer, elle eut pour elle des soins admirables. Le matin, lorsque l'amant s'en était allé, elle entrait dans la chambre, et, découvrant la petite, sans se soucier de savoir si elle était fatiguée, elle étendait, sur le corps rose et frisonnant, un drap mouillé. C'était héroïque de sa part, car elle risquait de tuer la mignonne. Tant pis. Sous l'impression glaciale, les seins se gonflaient, la chair se raffermissait. Aussi la mère, avec la conscience du devoir rempli, pouvait répéter :

— Vous verrez. La petite sera une merveille. Elle sera épatante.

On le comprend de reste, il ne s'agit pas ici de Mlle Valtesse, mais du monde dans lequel elle est entrée, monde où elle a rang de princesse, de par sa

beauté et de par son esprit. Elle est, en effet, spirituelle, et c'est précisément le tort de M. Zola, qui s'est un tantinet servi d'elle pour créer le type de Nana, la blonde grasse, de n'avoir pas compris que, pour triompher, il faut à une femme, au nombre de ses moyens de conquête, une certaine intelligence qui s'affine par les relations. Après un vaudevilliste, un banquier, après le banquier un prince, un duc ; en même temps, les uns et les autres. Elle s'est haussée des banquiers jusqu'aux peintres, tout ce qu'elle a pu faire. Quand on se frotte à de l'esprit et à de l'argent, il en reste toujours quelque chose.

Valtesse était déjà très riche d'esprit.

Voulez-vous connaître le style de cette esquise et de cette fantaisiste?

Il ne s'agit pas de son style en amour.

Ayant eu la tentation de conquérir un homme politique éminent, décédé depuis et enterré triomphalement au milieu du deuil d'un peuple, elle a bien voulu me griffonner un jour, le récit de cette aventure capricieuse :

La jolie petite X..., surnommée « Rayon d'Or, » s'est bien amusée l'autre jour.

Ayant une toute petite nuance de littérature, elle avait appris que les « Jardies » avaient été achetées par M. Léon Gambetta, fils de Giuseppe. Elle voulut y faire un pèlerinage et se promener sous les arbres qui ont abrité Balzac.

On attelle donc Néro, le gris pommelé qu'a donné le prince de S..., à la jolie charrette en acajou fournie par le jeune duc de M..., et, suivie par Detaille, son beau chien, elle traverse le bois de Ville-d'Avray, saluant de la main la

maison du peintre Guillaumet, et accroche en passant le phaéton de M... ; puis, la jolie X..., fait claquer son fouet pour annoncer son arrivée (on n'est pas plus postillon) et aussi dans l'espoir d'effaroucher les montures de deux officiers d'artillerie en promenade aux environs de Versailles.

— Les Jardies, monsieur, s'il vous plaît?

— Vous descendez la côte, puis vous remontez le chemin Vert. Et vous y êtes.

— Dites-moi. M. Gambetta y est-il?

— Oui-dà, peut-être bien en ce moment.

— Il habite seul?

— Seul... hé! hé!

— En famille, alors?

— Il n'y a que des cousines dans cette famille, et jamais les mêmes.

Le paysan ricane et replace sa pipe dans sa bouche.

Oh! la jolie scène!

La porte grande ouverte, une lourde charrette emportant les moëllons qui furent la maison de Balzac et payés chacun d'une ligne d'un chef-d'œuvre, les grands arbres salis par les débris et le plâtre, le buste du grand homme mis dans une niche à poêle, en attendant que l'architecte l'emporte, car il a été compris dans le matériel à vendre, — puis planté derrière une charrette, dans un sol boueux, un petit homme tout maculé, ventru, gris de cheveux et de costume, un binocle à cheval sur le nez, (prétentieux, un monocle suffirait), les cheveux abrités sous une calotte noire, les mains appuyées sur un bâton.

C'est Gambetta le Grand, l'ami de Coquelin, qui avait dit un jour à Nausicaa : « C'est là que je planterai mes choux », et qui a réalisé son rêve.

Curieuse comme sa mère Eve, la jolie X... un peu grave et un peu émue, en face de ce passé et de ce présent, demanda de sa gentille voix, au seigneur et maître du lieu :

— Puis-je visiter la maison de Balzac, monsieur?

— Pourquoi, répondit-il ? Nnnnnon... Nnnnnon, en secouant la tête comme un enfant grognon.

Ce serait pourtant une bien jolie petite cousine que Mlle Rayon-d'Or.

C'est sans doute une femme dans le genre de Mlle Valtesse qui écrivait à un ami ces lignes : « Vous épinglez froidement des papillons dans une galerie de souvenirs. Vous me connaissez peu et mal. Parisienne d'esprit, sceptique, je ne suis ni à combinaisons comme un coffre-fort, ni à trucs comme une féérie ; je suis moi, sans passé, sans histoire, venue drôlement dans un monde que je trouve drôle. J'adore la vie, le mouvement, la gaîté ; je hais le noir, la musique, la tombée du jour. »

Cela ne manque ni d'allure ni de certaine philosophie.

L'ami répliqua : « Tu veux n'être pas cynique ; habileté ; c'est meilleur entre les draps. Tu es intelligente ; mais cette intelligence n'est point fougue, imagination ; elle est reposée, calme, finaude, toute de compréhension ; elle raisonne, réfléchit, établit une ligne de conduite dont jamais tu ne t'écartes. Ceci est directement une affaire, cela en est une autre indirectement ; et, lorsque tu as décidé, tu agis en conséquence. Tu es ce que tu es, comme tu dis, sans passé, car tu n'en as plus, sans histoire, pas plus qu'un négociant. Aspasie a une histoire, Ninon de Lenclos aussi ; d'autres. Tu ajoutes que tu aimes la vie, le soleil, le mouvement, la gaîté ; tu te fiches du soleil, car la nuit a du bon ; tu adores la vie, parce que tu es

sûre d'elle, et pas du reste, n'étant pas encore dévote; la gaîté te réjouit, quand elle est utile. » Il terminait ainsi : « Tu n'es pas ordinaire, il s'en faut de beaucoup, et tu es charmante. Pourquoi donc être plus ambitieuse ? » Il y a de ces expérimentateurs qui se plaisent, au moment où la femme se livre le plus, à la cingler, dans un accès de passion jouée, de phrases typiques, dures, ou simplement accompagnées d'un sourire paisible, pour voir l'effet.

C'est très mal.

Elle est bien surnommée, Mlle Rayon-d'Or. De moyenne taille, grassouillette à ravir, bonne fille et intelligente, elle a une petite bouche fraîche, un nez droit et fin, des yeux bleus grands et langoureux, sous des sourcils sombres, et, surtout, une chevelure extraordinaire et chimérique, lourde comme une gerbe de blé, semblable à un faisceau de rayons de soleil.

Quand on la rencontre sous les arbres, à travers les sentes de Ville-d'Avray, cette prêtresse de l'amour, évoque, par son type, ses cheveux fauves et sa peau blanche, dans la pensée du poète, une druidesse gauloise.

AUGUSTE VACQUERIE

Un journaliste s'est rencontré qui, chaque jour, avec une invention inépuisable, improvise un article étincelant de verve, de caprice, de raillerie, d'esprit, qui, sur un débat de politique lourde et terne, pique une broderie resplendissante de paillettes, en argent, en or, en cuivre parfois, qui, fécond comme les vrais talents, sans cesse intéresse, charme, crie, frappe d'estoc et de taille, sourit en portant une botte, et triomphe avec grâce, comme il avait lutté, en faisant reluire les mots et s'attifer les phrases. A propos de phrases, la mienne est terminée, et j'ai parlé d'Auguste Vacquerie, ami de Paul Meurice.

Je ne pouvais nommer l'un sans l'autre. Ce sont les deux frères en Victor Hugo. De bonne heure ils se sont connus, et, unis d'abord par la même admiration

pour le même maître, ils ont marché ensemble vers le même idéal, en se donnant le bras. Je ne déteste pas, au contraire, ces amitiés littéraires, alors que, si souvent, on peut entendre partout, et autre part encore, écrivains, comédiens, compositeurs, artistes de toute étiquette et de toute valeur se dénigrer les uns les autres. Heureusement qu'à force de jeter des pierres on fait un monticule, et que ce monticule devient parfois un piédestal pour une statue.

*
* *

Auguste Vacquerie, approchant de la soixantaine, est loin du jour où il arriva du Havre à Paris, ébloui par les tours de Notre-Dame de l'initiale du nom de Victor Hugo. Voici pour l'explication, un dessin :

LES TOURS DE NOTRE-DAME.

H

VACQUERIE PINXIT.

Je passe sur cet éblouissement, que je partage d'ailleurs, et sur ce croquis à la plume sans prétention. Vacquerie, dans un de ses plus charmants livres, a écrit de beaux vers sur son arrivée. Le poète s'adresse à Paris, à la ville lumineuse vers qui tous accourent, même les plus grands, pour demander au monde s'ils existent. Lui ne vient pas, comme il dit, faire contrôler un nom déjà fameux, il apporte à Paris son cœur, sa jeunesse, son espérance :

. . . . mon enfance est pleine
De voiles où le vent souffle sa forte haleine
Et qui vont bravement vers les pays lointains.
J'ai dans les yeux le ciel, les couchants, les matins,
Le profond océan où sombre la pensée,
Les grands horizons. Puis Rouen et son lycée
Ont jeté là-dessus des prix de vers latins.
Je viens chez toi, n'ayant encor que des instincts,
Dans l'état où m'ont mis la nature et Virgile.
Termine moi ! pétris à ton gré mon argile,
Retouche, développe, accentue, agrandis
Mon front provincial jusqu'aux rêves hardis !
Pour toi j'ai tout quitté, père, mère, sœur, frère.
Je ne t'apporte rien que l'ardeur de bien faire,
L'amour du vrai, des yeux que le beau fait pleurer,
Un immense besoin de croire et d'admirer
Et de glorifier ceux que l'avenir nomme.
Donc, prends-moi, ville, et fais de cet enfant un homme.

Ces vers sont splendides et justes. Ils expriment les sirs, les espoirs, les enthousiasmes de tous ceux i, comme lui, sont venus ou viennent dans la capie des peuples, selon le langage superbe de Hugo, portant leur rêve.

*
* *

Auguste Vacquerie débuta par des articles littérais et critiques. En 1840, il publia l'*Enfer de l'esprit*, 1 premier volume de vers. En même temps, il se sait recevoir dans la maison de Victor Hugo, en denait l'habitué, et, bientôt, son frère, Charles Vacerie, épousait la fille de celui qui alors déjà était maître. On sait la fin tragique des deux époux

dans une promenade en bateau, à Villequier, près du Havre, en 1843, et les vers magnifiques de Victor Hugo dans ces pages pleurées : *Pauca meæ.*

Le malheur ne fit qu'ajouter un nœud de plus à l'amitié du disciple et du père. L'année suivante, en 1844, Vacquerie et Meurice font représenter à l'Odéon une traduction en vers de la tragédie de Sophocle : *Antigone.* En 1845, Vacquerie donne deux œuvres nouvelles : *Paroles ; Demi-Teintes.* Déjà se montrent toutes les qualités et tous les défauts de cet écrivain, l'esprit, l'exubérance, le comique, la fantaisie, mais aussi la recherche, la quintessence parfois.

*
* *

Tout l'artiste, préoccupé de la forme, amoureux de l'étrange, qui apparaît dans les premières poésies d'Auguste Vacquerie, se retrouve, agrandi, certes, à la millième puissance, mais le même, dans le drame célèbre sifflé au théâtre de la Porte-Saint-Martin, en 1849, au milieu des préoccupations politiques, et imprimé seulement en 1875 : *Tragaldabas.*

Il est difficile d'en raconter le sujet. Tragaldabas est un Don César de Bazan encore plus dégénéré. L'autre était un gueux, mais, par sa façon hautaine de se draper dans ses loques et de brandir l'épée, se révélait gentilhomme ; celui-ci est peureux, gourmand, ignoble, sordide, vil, méprisable, abject, reçoit l'argent d'une femme. C'est un vrai type de marque aristophanesque et shakespearienne.

Dans la salle, il y avait des combattants : Victor Hugo,

à Guernesey. Vacquerie le suivit qui a raconté, sur le séjour à Jersey, un détail amusant.

On a lu dans ce recueil, *Actes et Paroles*, les discours de Victor Hugo sur la tombe de ses compagnons de proscription morts en exil. Une grande dame de Jersey désirait entendre une de ces harangues funèbres. Madame allait monter en voiture, lorsque, tout à coup, elle interrogea :

— M. Victor Hugo parle en vers?

Elle croyait que Hugo improvisait des vers sur ces fosses amies entr'ouvertes. On lui expliqua que le couvercle d'un cercueil n'est pas un tremplin. La grande dame fit dételer :

— Ah bien ! je n'y vais pas, puisqu'il ne parle pas en vers.

Auguste Vacquerie partagea, jusqu'en 1869, l'exil de Victor Hugo. De temps en temps il venait à Paris faire représenter un drame ou une comédie. En 1869, sous la magistrature de Victor Hugo, il fonde, avec les fils de Hugo, Charles et François, avec Paul Meurice, avec Henri Rochefort, ce vaillant journal, qui toujours bat la charge, et a, pour sa grande part, aidé à tuer l'empire : *le Rappel*. L'empire s'écroule, plutôt qu'il n'est renversé, au 4 septembre. Vacquerie appuie le gouvernement de la Défense nationale, et, après l'armistice, se met du côté de Paris contre l'Assemblée de Versailles. Depuis, Vacquerie, devenu rédacteur en chef, a continué la lutte. Il fait admirer, sept fois par semaine, sa force, son brio, sa vigueur, son adresse, envoyant libéralement plus d'un coup,

et les envoyant aux bons endroits. On peut regretter toutefois peut-être, que ce redoutable vélite à l'esprit acéré ne veuille s'accorder aucun repos, et, quotidiennement, se fende en bataille, jarrets tendus.

*
* *

Pendant l'exil, Vacquerie venait à Paris, par intervalles, faire représenter drames ou comédies. Il donne tour à tour : *Souvent homme varie*, en 1859, au Théâtre-Français; *les Funérailles de l'honneur*, drame en sept actes, le 30 mars 1861, à la Porte-Saint-Martin; *Jean Baudry*, comédie en quatre actes, en 1863, au Théâtre Français; *le Fils*, comédie en quatre actes, en 1866, sur la même scène. Toutes ces œuvres sortent bien du cerveau qui avait conçu ce thème extravagant, mais puissant : *Tragaldabas*. Elles ont toutes la caractéristique du cycle romantique, malgré les milieux bourgeois où parfois elles se développent.

Le Théâtre Français, dans les derniers jours de 1880, a repris la comédie représentée en 1863 : *Jean Baudry*. Ça été un très vif succès. La conception est originale et la forme est à la fois lyrique et précise. Jean Baudry est sublime de dévouement et de bonté sous la redingote moderne qui n'abrite pas souvent des négociants héroïques. Il a pris pour tâche d'amener à être un honnête homme un enfant de huit ans, né dans la boue, qui, un soir, au détour d'une rue, s'essayait au métier de pick-pocket et volait. L'enfant revient au bien, pour lequel chaque homme est prêt en naissant, d'abord par l'amitié paternelle de son

à Guernesey. Vacquerie le suivit qui a raconté, sur ce séjour à Jersey, un détail amusant.

On a lu dans ce recueil, *Actes et Paroles*, les discours de Victor Hugo sur la tombe de ses compagnons de proscription morts en exil. Une grande dame de Jersey désirait entendre une de ces harangues funèbres. Madame allait monter en voiture, lorsque, tout à coup, elle interrogea :

— M. Victor Hugo parle en vers?

Elle croyait que Hugo improvisait des vers sur ces fosses amies entr'ouvertes. On lui expliqua que le couvercle d'un cercueil n'est pas un tremplin. La grande dame fit dételer :

— Ah bien! je n'y vais pas, puisqu'il ne parle pas en vers.

Auguste Vacquerie partagea, jusqu'en 1869, l'exil de Victor Hugo. De temps en temps il venait à Paris faire représenter un drame ou une comédie. En 1869, sous la magistrature de Victor Hugo, il fonde, avec les fils de Hugo, Charles et François, avec Paul Meurice, avec Henri Rochefort, ce vaillant journal, qui toujours bat la charge, et a, pour sa grande part, aidé à tuer l'empire : *le Rappel*. L'empire s'écroule, plutôt qu'il n'est renversé, au 4 septembre. Vacquerie appuie le gouvernement de la Défense nationale, et, après l'armistice, se met du côté de Paris contre l'Assemblée de Versailles. Depuis, Vacquerie, devenu rédacteur en chef, a continué la lutte. Il fait admirer, sept fois par semaine, sa force, son brio, sa vigueur, son adresse, envoyant libéralement plus d'un coup,

et les envoyant aux bons endroits. On peut regretter toutefois peut-être, que ce redoutable vélite à l'esprit acéré ne veuille s'accorder aucun repos, et, quotidiennement, se fende en bataille, jarrets tendus.

*
* *

Pendant l'exil, Vacquerie venait à Paris, par intervalles, faire représenter drames ou comédies. Il donne tour à tour : *Souvent homme varie*, en 1859, au Théâtre-Français; *les Funérailles de l'honneur*, drame en sept actes, le 30 mars 1861, à la Porte-Saint-Martin; *Jean Baudry*, comédie en quatre actes, en 1863, au Théâtre Français; *le Fils*, comédie en quatre actes, en 1866, sur la même scène. Toutes ces œuvres sortent bien du cerveau qui avait conçu ce thème extravagant, mais puissant : *Tragaldabas*. Elles ont toutes la caractéristique du cycle romantique, malgré les milieux bourgeois où parfois elles se développent.

Le Théâtre Français, dans les derniers jours de 1880, a repris la comédie représentée en 1863 : *Jean Baudry*. Ça été un très vif succès. La conception est originale et la forme est à la fois lyrique et précise. Jean Baudry est sublime de dévouement et de bonté sous la redingote moderne qui n'abrite pas souvent des négociants héroïques. Il a pris pour tâche d'amener à être un honnête homme un enfant de huit ans, né dans la boue, qui, un soir, au détour d'une rue, s'essayait au métier de pick-pocket et volait. L'enfant revient au bien, pour lequel chaque homme est prêt en naissant, d'abord par l'amitié paternelle de son

GEORGES OHNET

Parisien, fils de Parisiens, neveu du docteur Blanche, ayant fortement dépassé la trentaine, petit, taillé à coups de serpe, le front assez haut et large, les yeux fins, vaguement sceptiques, moustache châtaine sur une lèvre extraordinaire, la barbe clairsemée, une figure saine (rien dans les traits qui trahisse un malade ou un fou, comme les Goncourt ou les Flaubert), des bosses d'esprit, la voix ferme, tout le type indiquant une intelligence de charpentier et une volonté, c'est M. Ohnet.

Il habite, avec sa mère et sa femme, 14, avenue Trudaine, un joli hôtel que son père fit construire. M. Ohnet père, architecte du gouvernement, connaissait les projets du baron Haussmann ; il acheta du terrain à bas prix et fit bâtir, en face d'une usine à

Je ne suis pas assez méchant pour commenter ce mystère. Maintenant, toute fantaisie mise de côté, en quelques mots peut se condenser toute appréciation de M. Auguste Vacquerie : c'est un artiste et c'est un citoyen.

Les deux sont grands.

GEORGES OHNET

Parisien, fils de Parisiens, neveu du docteur Blanche, ayant fortement dépassé la trentaine, petit, taillé à coups de serpe, le front assez haut et large, les yeux fins, vaguement sceptiques, moustache châtaine sur une lèvre extraordinaire, la barbe clairsemée, une figure saine (rien dans les traits qui trahisse un malade ou un fou, comme les Goncourt ou les Flaubert), des bosses d'esprit, la voix ferme, tout le type indiquant une intelligence de charpentier et une volonté, c'est M. Ohnet.

Il habite, avec sa mère et sa femme, 14, avenue Trudaine, un joli hôtel que son père fit construire. M. Ohnet père, architecte du gouvernement, connaissait les projets du baron Haussmann; il acheta du terrain à bas prix et fit bâtir, en face d'une usine à

Au quatrième acte du drame de Becque, *Michel Pauper*, il y a, par exemple, la même scène de la chambre nuptiale. Hélène de la Roseraye a pour Michel Pauper, l'ouvrier devenu patron, la répugnance que Mlle de Beaulieu éprouve pour le maître de forges. Et c'est encore le même sentiment de répulsion que Victor Hugo donne à Déruchette pour Giliatt, le travailleur de la mer. « Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent » a écrit La Bruyère. Le tout est de trouver des manières de voir nouvelles.

Ce n'est pas le cas de M. Ohnet

***

La veille de la première du *Maître de forges*, cette pièce dont le succès formidable montre combien est humaine la légende des moutons de Panurge, il se confessait ainsi : « Je ne me plains pas, je suis comme les peuples heureux, parce que je n'ai pas d'histoire. Mais je serai bientôt une cible, et j'ai peur... »

Ce ne serait pas le sentiment d'un novateur qui sentirait prochaine la bataille autour de son œuvre discutée.

« J'ai du succès, j'exprime de bons sentiments, je n'attaque pas la morale; j'ai du mouvement, ce dont manque le roman actuel, les idées banales que comprend tout le monde, de l'amour sans exagération. Chez moi, pas de néologismes, pas d'étincelles, pas de fusées; rien d'éclatant, de personnel, de trou-'ant, de cruel qui choque les esprits médiocres... Non,

elle dit, jetant un dur regard sur son futur gendre : « S'il ne rendait pas ma fille heureuse, je le tuerais. »

Ohnet est parti du dénouement et a inventé l'action au rebours. Cela prouve qu'il a un tempérament dramatique.

Si c'était un écrivain, il aurait eu davantage souci d'un type que d'une situation ; il eût été ambitieux surtout de créer à sa marque, pour éternellement, ce personnage très chic et très moderne, Serge Panine.

Certes, le type n'est pas nouveau. Erasme a esquissé une adorable silhouette, celle du cavalier sans cheval, *ippeus anipous*, dans laquelle on peut reconnaître Ulrich de Goëttingen. Mais combien aujourd'hui n'ont pas de cheval et font figure de sportsman ? Paraître à outrance, c'est le caractère de cette fin de siècle. Serge Panine aurait pu être le frère, plus élégant et plus inquiet, de Figaro.

Ohnet n'a songé qu'à un coup de pistolet.

*
* *

Les deux romans qui suivirent sont : *le Maître de forges*, *la Comtesse Sarah*. C'est assez intéressant, mais nul comme style. Le troisième, *Lise Fleuron,* montre pitoyablement quelques efforts, quelques tendances artistiques.

M. Ohnet a obtenu un succès prodigieux avec la pièce tirée du second de ses romans ; et bientôt, on l'a accusé d'avoir, en nous contant les amours du maître de forges Philippe et de Claire de Beaulieu, démarqué un livre étranger. C'est possible; mais peu importe.

Au quatrième acte du drame de Becque, *Michel Pauper*, il y a, par exemple, la même scène de la chambre nuptiale. Hélène de la Roseraye a pour Michel Pauper, l'ouvrier devenu patron, la répugnance que Mlle de Beaulieu éprouve pour le maître de forges. Et c'est encore le même sentiment de répulsion que Victor Hugo donne à Déruchette pour Giliatt, le travailleur de la mer. « Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent » a écrit La Bruyère. Le tout est de trouver des manières de voir nouvelles.

Ce n'est pas le cas de M. Ohnet



La veille de la première du *Maître de forges*, cette pièce dont le succès formidable montre combien est humaine la légende des moutons de Panurge, il se confessait ainsi : « Je ne me plains pas, je suis comme les peuples heureux, parce que je n'ai pas d'histoire. Mais je serai bientôt une cible, et j'ai peur... »

Ce ne serait pas le sentiment d'un novateur qui sentirait prochaine la bataille autour de son œuvre discutée.

« J'ai du succès, j'exprime de bons sentiments, je n'attaque pas la morale ; j'ai du mouvement, ce dont manque le roman actuel, les idées banales que comprend tout le monde, de l'amour sans exagération. Chez moi, pas de néologismes, pas d'étincelles, pas de fusées ; rien d'éclatant, de personnel, de troublant, de cruel qui choque les esprits médiocres... Non,

vous ne vous doutez pas combien je plais à un public banal et moyen. »

On ne saurait mieux juger. Un feuilletoniste à la mode, qui est ensuite un dramaturge applaudi, parle ainsi de lui-même sans autre ambition. Charmer par des qualités négatives un public qui n'est point une élite ; pas de couleur, pas de flamme, pas le souci du mot, de l'harmonie de la phrase ; pas l'observation frissonnante comme une dissection. Admirable exemple de modestie que donne ce romancier d'aventure.

JEANNE SAMARY

Un seul fut préféré parmi les prétendants,
et nous admirons comme
tu dois mordre à la pomme,
O Jeanneton joyeuse, avec tes belles dents.

A l'époque où les boulevardiers racontaient que eanne Samary allait se marier avec le fils d'un agent e change, je suis allé lui rendre visite en sa demeure, ue Pigalle, je me suis assis, dans sa chambre à couher, sur une chaise en bois doré, et je lui ai dit :

— Mademoiselle, je voudrais faire une petite bioraphie de vous, un portrait en miniature. Je vous ai pplaudie quelquefois, je vous ai vu rire et faire rire ans de gentils rôles de soubrette. Vous êtes Zerbine t Marinette, ô vivante statuette du rire, mais ce n'est as tout. Je désirerais être très indiscret. Asseyez-

vous là, près de moi, supposez que je suis un prêtre, que j'ai, au lieu de pardessus, une longue soutane noire, et, au lieu d'une cravate, un rabat sombre bordé de blanc. Je n'ai pas encore de barbe; ça prête à l'illusion. Détaillez-moi votre vie, faites-moi la confession de tout. Voyons. Dites-moi d'abord de vous pardonner, ma fille, parce que vous avez péché.

Mlle Jeanne Samary, sociétaire de la Comédie-Française, entrée au théâtre depuis l'âge de huit ans, charmante avec ses vingt-deux avrils, n'a rien répondu, parce qu'elle n'avait jamais commis de faute avec personne.

*
* *

Alors, ayant à faire un brin de toilette pour aller dîner chez sa tante, Mme Augustine Brohan, elle a dénoué ses cheveux. Elle les avait moissonnés dernièrement, et ils tombaient sur ses épaules, pas plus bas, comme des cheveux de chérubin ou d'amour du dix-huitième siècle. Ils étaient blonds, mais ils ne l'avaient pas été toujours. De chaque côté de la raie, qui les partage au milieu de la tête, on apercevait la racine brune. D'ailleurs, les sourcils sont noirs.

Ainsi, les cheveux dénoués, elle a bruni ses cils devant une glace, et, tout en jasant, elle a passé sur ses lèvres, qui semblent l'ouverture d'une mignonne grenade, le crayon raisin. Elle promenait la poudre de riz sur ses joues fraîches, et riait. Rire, c'est le talent de Mlle Samary, c'est sa gloire, c'est sa fortune, c'est son charme, c'est tout. Non, c'est presque tout

Madame, qui me lisez, vous riez, vous, avec esprit. Pourquoi donc ne riez-vous pas, à tout propos, de n'importe quoi, pour rien, pour montrer vos dents blanches et vos lèvres que vous auriez rougies ?

Les yeux, la bouche, les joues étaient prêtes. Mlle Jeanne Samary a renoué ses cheveux, les a rabaissés sur son front, en façon cavalière, et elle est partie, comme elle dit, avec un tas de jeunes gens. Elle a dû les laisser à la porte, pour dîner chez la tante Brohan.

C'est une Parisienne, Mlle Jeanne Samary, mais elle proclame qu'elle est une Anglaise ou une Américaine. Les Anglaises, particulièrement les Yankees, sont très libres. Elles habitent dans leur famille, avec papa et avec maman, avec les frères et avec les sœurs. Toutefois, elles sortent beaucoup par la ville, s'en vont au théâtre, au bois, dans les restaurants, avec des messieurs. A aucun n'est permise une privauté. Mais on est gaie, familière, enjouée, on est charmante et on charme. C'est, pour tous les amis de miss, le supplice, modernisé, de Tantale. Enfin, quelqu'un, enamouré, après avoir longtemps offert sa voiture et son bras, offre sa main. Il n'y a pas moyen autrement de cueillir la fleur d'oranger. La miss devient une mistress.

Mlle. Jeanne Samary, qui est une actrice, a voulu être une miss afin d'arriver au mariage. Ayant pris les libres allures américaines, elle a été, jusqu'au dernier moment, un phénomène au théâtre. Toutes les jeunes filles ne peuvent pas être natives de Domrémy. Elle a été, jusqu'au trébuchage légitime, Jeanne de

Paris et elle n'a jeté tout à fait, que par dessus le maire, son bonnet de soubrette.

*
**

Elle était, dans sa famille, un drôle de personnage. On arrivait chez elle sans s'inquiéter de rien.

Un monsieur, qui venait la visiter et qui ne la trouvait pas, disait une fois à Mme Samary, la sœur des Brohan : « Oh ! c'est bien ennuyeux, chère Madame. Il n'y a personne ! » Mme Samary donna, en passant, une leçon de bienséance et répondit au gommeux : « Si je vous marchais sur le pied, penseriez-vous qu'il y a quelqu'un ? »

Les Samary sont nombreux, en effet. Il y a primo, M. Samary, le père, un violoncelliste de talent, qui enseignait la musique aux élèves des jésuites, à l'école d'Arcueil. Ensuite vient Mme Samary, la sœur d'Augustine, de Madeleine Brohan, et d'une autre Brohan qui a épousé M. Dortet. Suivent quatre enfants. Le premier est M. Georges Samary, violoniste à l'Opéra-Comique. Le second est Mlle Marie Samary, brune, restée brune, très spirituelle, qui a débuté au Gymnase le même soir que Mlle Camille Dortet, la fille d'une Brohan et de M. Dortet. Le troisième est ce diable, Mlle Samary, qui est Jeanne. Le quatrième est M. Henri Samary, qui s'est montré excellent à la Comédie-Française dans le *Menteur*. Autrefois, c'est lui qui faisait le chien dans l'*Étincelle* de Pailleron. Joignez deux ou trois gamins, dont M. Georges Samary est père. Tout cela, autant que l'âge le permet, est artiste.

Les Samary n'ont pas quitté Montmartre depuis vingt ans au moins. Ils laissent seulement, chaque lustre, la rue Pigalle pour la rue Frochot, et la rue Frochot pour la rue Pigalle, ou la rue de Laval. Chez eux, toute la journée, M. Henri Samary et ses sœurs, Marie et Jeanne, répètent des scènes de comédie ou de drame ; M. Samary père, joue du violoncelle. Les gamins apprennent des leçons préparatoires d'histoire de France. Les parents Samary ont mis des enfants partout.

*
* *

Un peu de biographie sur Mlle Marie Samary et M. Samary :

Mlle Marie Samary a eu, avec sa cousine, Mlle Camille Dortet, un prix au Conservatoire. Elles ont débuté au Gymnase, dans le *Ménage en ville*, de Théodore Barrière. Marie, sœur aînée de Jeanne, a fait de grandes tournées artistiques en France et en Italie. Elle joue agréablement les jeunes premières.

D'une nature fantasque, elle a l'esprit humoristique de sa tante, Madeleine Brohan, mais il est bien à elle. Ce sont des idées abracadabrantes et follement fantaisistes. Il n'est pas certain qu'elle n'écrive pas. Il faudrait peut-être le souhaiter, car elle a sur la vie et sur le monde des idées imprévues, d'une charmante cocasserie. Elle adore sa sœur Jeanne, et sait un tas de poètes par cœur. Elle aime le théâtre. Avec des dons moins riches que la sociétaire de la Comédie-Française, elle a autant de passion. C'est une gentille

femme, obligeant ses amis. En somme, un type curieux.

Son père, M. Samary, est fils d'un ménétrier. Il a été violoncelliste de la chapelle de l'empereur; c'est un méridional dans toute l'acception du mot. Il est bravache, emporté, bon enfant, plein de verve et de faconde, il a le sang comme bouillant. Signe particulier : il se lave trente fois les mains par jour, et se cure les ongles aussitôt qu'il a une seconde à lui. Il a les ongles et les mains propres.

Son talent de musicien est assez remarquable. Il chérit le luxe américain avec frénésie, les bijoux et ses enfants. C'est un fanatique du succès des derniers. Ils n'ont jamais eu de meilleur chef de claque que lui. A lui seul, il fait crouler une salle d'applaudissements. Il est aussi fanatique de son violoncelle, dont il joue, dans la salle à manger, les soirs d'hiver.

Un jour, Coquelin cadet venait chercher Jeanne pour aller jouer dans un salon. M. Samary s'est emparé de Cadet, l'a fait asseoir de force et lui a joué, pendant une heure, un magnifique morceau de violoncelle. Cela pleurait, cela chantait, cela était monotone, cela était harmonieux, cela était monotone, cela était joli, cela était monotone. M. Ernest Coquelin écoutait avec sa bonne tête de chien résigné. Il a ensuite applaudi à outrance, content d'être débarrassé de ce concert forcé, et a emmené Jeanne.

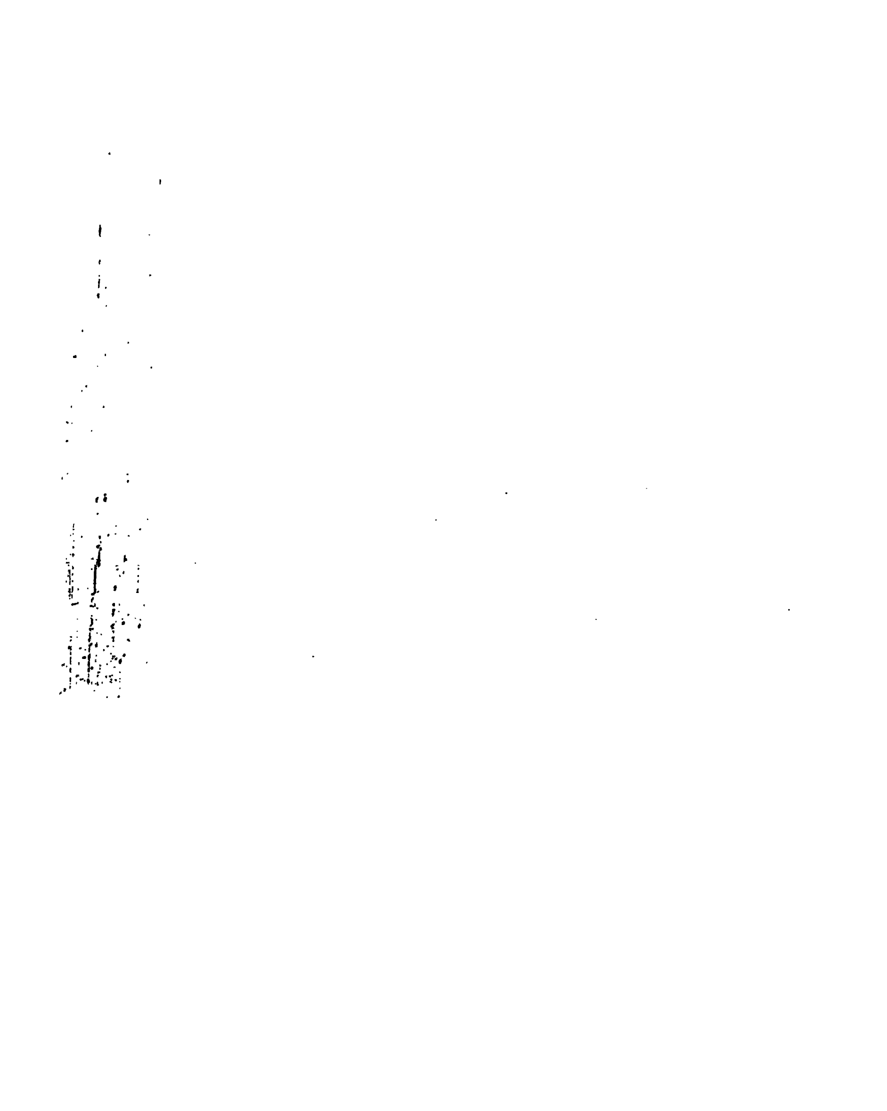
* * *

Elle est gourmande Mlle Jeanne Samary. Elle est aussi religieuse. Jeune fille, elle disait sa prière

matin et soir; elle la disait dans son lit, lorsqu'il faisait froid ou qu'elle était fatiguée, à la paresseuse. Au chevet du lit, dans sa chambre, contre le mur, était un Christ, au-dessus d'un bénitier. Elle avait, en face, son portrait au pastel, en impressionnisme, par Renoir. A côté, dans le salon, était son buste, par le fils de David d'Angers, et son portrait encore, par Mlle Louise Abbema. A propos de ce portrait, Grévin me disait :

— Elle ressemble à un joli ouistiti. On croit qu'elle va s'échapper de la toile. Il faudrait clouer un grillage sur le cadre.

Cette petite comédienne qui a épousé, en l'an 1880, un parisien spirituel, M. Paul Lagarde, a du talent, beaucoup de talent; elle sait rire.



MADAME ADAM

Pour connaître une femme, il faut la voir dans son milieu. Aussi bien, c'est en Grèce qu'il est bon de portraiturer Mélissa, en donnant à l'amie de Périclès une place d'honneur parmi les médaillons des Egéries. Mélissa est, entre les Athéniennes, exquisement délicate et charmante.

On raconte que Numa Pompilius, second roi de Rome, allait s'entretenir dans un bois sacré, sur le choix des ministres, comme dit le chevalier de Florian, sur la guerre, la politique, l'ordre social, les lois et la religion, avec la nymphe Egérie. Numa Pompilius a eu des imitateurs, ou plutôt il n'est pas le seul qui se soit abrité dans le giron d'une femme, qu'elle fût déesse ou bien mortelle.

Dans la République athénienne, plusieurs person-

nages ont eu ainsi des entretiens avec des inspiratrices, merveilleuses souvent par leur sagesse et par leur beauté. Ce n'étaient plus des nymphes, mais chacun se raccroche où il peut. Du reste les dieux s'en vont.

*
* *

Mélissa fut la confidente de Périclès. Il ne s'agit point du grand Périclès mais, d'un autre, qui vint après, citoyen d'une intelligence rare et d'une habileté notoire, fort puissant sur le peuple par son éloquence tribunitienne, esprit lettré, aimant à réciter chez lui, entre amis. las vers sublimes d'Homère, le premier entre les poètes de tous les siècles. Il connut Mélissa avant une guerre fameuse entre les Athéniens et les Lacédémoniens, chez le riche archonte Adamas, dont elle était la femme.

Véritable fille de la Grèce, elle naquit à vingt stades environ de la ville de Minerve, dans une cité peu importante, au Nord.

Elle était fille d'un centurion qui avait combattu sous les ordres du plus illustre capitaine de la Grèce. On eût dit qu'un dieu jaloux avait présidé à sa naissance pour en faire une rivale de Vénus, pour la beauté, non pour les mœurs. Elle réunissait les perfections que Phidias avait cherchées dans plusieurs modèles. L'albâtre de ses épaules et de ses seins, les nuances roses de son visage auraient défié la palette de Zeuxis et d'Apelles. Apollon, qui tient la lyre d'or, et les Muses n'avaient pas été moins prodigues de

leurs dons. Par son esprit autant que par sa beauté, elle comptait parmi les premières femmes de la Grèce.

Quand vint l'âge d'accepter un mari, son père, le centurion, l'accorda à un disciple d'Esculape, originaire de la Béotie. Les dispositions de caractère étaient si discordantes, que l'union ne dura pas longtemps entre les deux époux. Le médecin laissait à sa femme presque la plus large liberté. Mélissa en profita seulement pour visiter, dans la société de son père, les riantes campagnes de l'Attique. Elle aimait à se baigner dans les eaux du Céphyse, une rivière grosse comme l'Oise, et à gravir les pentes fleuries du Xythéron et du Pentélyte. Elle se plaisait dans la société des philosophes. Philosophe n'avait pas encore de synonyme.

Les auteurs de mémoires ne rapportent d'elle aucune liaison particulière. Mélissa était une de ces Athéniennes chez qui la tête prime le cœur et les sens. Il y avait en elle de la prêtresse de Diane. Alors, sous le règne fainéant de son premier mari, inspirée par les jolis sites qu'elle parcourait dans ses voyages, elle les a plus d'une fois chantés sur le mode d'Ionie, en s'accompagnant sur une syrinx à douze trous. Son père mourut ainsi que son époux.

*
* *

Ses instincts l'attirèrent promptement dans la ville de Minerve. Elle y fréquentait les écoles du Portique, et elle fut remarquée. Complètement femme, blonde,

elle subjuguait, par la splendeur de sa forme et par le charme de sa conversation. Sa bouche, surtout, était une merveille. Elle faisait songer, ni grande, ni petite, d'une délicatesse exquise, à la comparaison qu'ont faite les poètes du calice des lèvres fraîches à un bouton de rose qui s'ent'rouvre. La main, très fine, paraissait pétrie de kaolin. L'opulent archonte Adamas obtint cette main et donna sa fortune.

Autant le médecin de campagne avait méconnu le trésor qu'il avait possédé, autant Mélissa fut par son nouvel époux appréciée, idolâtrée. Il fit construire pour elle une délicieuse retraite en face de flots bleus pareils à ceux du golfe Juan sur les bords de la mer Egée. Toutefois, la brillante Athénienne préférait le séjour de la ville. Elle avait choisi sa demeure au bas de l'Acropole, sur une promenade fréquentée; ainsi le boulevard Poissonnière, au bas de Montmartre.

***

Bientôt éclata la guerre avec Lacédémone. Mélissa, par son patriotisme et son courage entretint l'ardeur des citoyens et mérita d'être citée parmi celles qui ne désespérèrent pas du salut de l'Attique. Cette guerre l'avait, encore plus, mise en rapport avec les hommes les plus éminents d'Athènes.

Sa demeure, après la signature de la paix, devint le rendez-vous de tout ce que la ville de Minerve comptait de plus illustre. Tout lui sourit, même, une fois, Vénus génitrix. Mais le malheur entra dans sa maison,

et les dieux lui enlevèrent son époux. C'était un Athénien, homme dévoué à la République, plein de cœur et de vertu.

*
* *

Dans ses relations avec les personnages qui tenaient le gouvernement, et dans les arts, elle trouva assez vite une consolation à la perte qu'elle avait faite. Se rencontraient alors chez elle, plus assidûment encore que du vivant d'Adamas, les citoyens les plus illustres de l'État. Cela faisait dire qu'elle était alors l'Egérie des orateurs et des politiques. Un des plus assidus aux fêtes de Mélissa était le puissant Périclès, qui fut président de l'Aréopage, et qui se délassait chez elle des fatigues de l'Assemblée. C'était encore le sophiste Æmilios qui, durant sa vie, plaida le pour et le contre, un polémiste d'une vigueur admirable, devenu, à la fin de ses jours, l'ami de Périclès. Il y avait aussi le politique Antipater, qui administra pendant un an les affaires de l'intérieur. Il courtisait la belle Mélissa et s'attachait à la fortune des deux autres, de Périclès surtout.

Le sophiste Æmilios était le conseiller le mieux accueilli. C'est lui qui indiquait à Mélissa quels personnages elle devait attirer dans sa demeure. Quant à Périclès, elle tâchait de l'emmener dans sa villa de la mer Egée, lorsque le tribun allait à Scyros visiter ses parents, les anciens marchands de figues. Mélissa exerçait, du droit de ses divines qualités de femme, une influence légitime.

*
* *

C'était une Athénienne adorable. Elle aimait le luxe, la puissance ; mais elle aimait aussi les arts, et elle encourageait les jeunes poètes dont elle faisait représenter les tragédies grâce à son influence sur les archontes. Une de ces œuvres dramatiques n'obtint pas leur approbation. Mélissa alors rassembla chez elle les Athéniens les plus intelligents, ou passant pour tels, et, en présence de cette élite, le poète, Déroulédos, un soldat qui s'était distingué pendant la guerre contre les Lacédémoniens, put lire sa pièce pour en appeler aux Athéniens du jugement des magistrats. Patriote, elle se passionnait ordinairement pour les tragédies dont le sujet était pris dans les grandes époques de la République.

Cette femme supérieure amoureuse du soleil et de plaisir, dans ses ouvrages, a laissé des livres charmants au style indécis; on a aussi conservé une collection de manuscrits d'elle et de ses amis qu'elle faisait reproduire par de nombreux copistes et qui, tous les quinze jours, étaient répandus à travers la Grèce. C'était un peu une enfant gâtée, choyée et coquette. Une fois, voulant assister à un banquet, elle suppliait un des chefs de l'État, comme une petite fille demanderait à son père de la mener à la promenade, avec des câlineries. Le politique grave se laissait prier, car la prière lui semblait douce. C'était Périclès.

Figaro, 1er *septembre* 79.

GRÉVIN

Madame, je vous présente un Parisien, un maître. Il est très modeste, d'ailleurs, et il n'aime pas le bruit, quoi qu'il y paraisse. Mais il aura beau faire, il faudra bien que je le tire de sa petite maison de Saint-Mandé, et qu'il voie son piédestal. Il se l'est dressé, sans y prendre garde, avec des riens gracieux. Il est fort coquet, ce piédestal, fait de quatre Parisiennes : deux en maillot avec des ailes, deux en robes collantes, qui soutiennent un pavois.

Au milieu, sur le socle, est une petite cocotte, pareille aux cocottes en papier, une poulette, comme disent les bambines de province. Certes, cela n'est pas bien solide, mais sur le pavois, composé de quatr éventails qui se joignent, il y a place pour une statuette, celle d'un bon vivant, crayon en main, sourire aux lèvres, esprit dans les yeux.

*
* *

Grévin, ce Parisien, est Bourguignon. Il est venu au monde à Épineuil, près de Tonnerre. La Bourgogne est un pays de braves gens, de joyeux gars et de belles filles, le pays du vin. On s'y ébaudit, on y aime la plaisanterie grasse, et les vignerons y sont aussi délurés que les vigneronnes y sont accortes. Grévin est resté Bourguignon, il est devenu ou s'est trouvé Parisien. Il s'est trouvé aussi, à vingt ans, employé de la Compagnie P.-L.-M. Grévin a été bureaucrate, et il a été sans doute content de l'être. Être bureaucrate, c'est avoir dix-huit cent francs ou deux mille francs à terme fixe, c'est n'avoir pas le souci du lendemain, l'inquiétude de l'avenir, c'est le repos, la béatitude, la femme épousée vers la vingt-cinquième année, le fils qui sera avocat ou médecin, c'est la retraite vers la fin de ses jours. On est l'horloge qu'on monterait pour trente ou quarante ans, jusqu'à ce que, pour ses loyaux services, je ne sais qui lui donne encore de l'huile, sans qu'elle ait besoin de marcher. Grévin fut bureaucrate.

J'ignore s'il fut bon employé. Je sais qu'un jour, chargé de rédiger un rapport à M. le Directeur de la Compagnie lui-même, il esquissa, au dos, une mignonne femme à peine habillée. Plus d'une fois, il brodait ainsi des croquis que ses camarades emportaient. Cette fois, il avait tracé une esquisse sur du papier officiel. M. le Directeur fait appeler Grévin, qu'un chef de bureau avait averti de la chose, et qui

s'attendait à un speech des plus soignés, un poil en français. On lui demande d'abord, d'une voix digne, si c'est bien lui qui a crayonné cette femme à demi-nue. Il était impossible de nier. Alors le directeur prie Grévin de lui reproduire le croquis et le rapport — séparément. Ce directeur, ce jour-là, avec son indulgence, perdit un employé.

*
* *

Un camarade de Grévin connaissait quelques journalistes, et lui propose de le mener chez Philippon. Il n'ose pas. L'ami prend quelques pochades, va les montrer à M. Philippon, le père, qui appelle Grévin. Celui-ci se présente, et, quelque temps après, paraissaient au *Journal amusant*, ses premiers dessins.

Dès le début, un gentil succès accourut. Le charmeur n'avait point encore cependant toute l'habileté, toute la verve, la désinvolture, la grâce, toute la sûreté de main qu'il possède à présent. Ses caricatures d'il y a une dizaine d'années sont chargées de traits, de hachures, non pas embrouillées, confuses, mais indiquant l'artiste qui se cherche et n'est pas encore maître de lui-même. Maintenant ses charges sont faites avec une ligne, n'ont plus que le contour sec, un trait, mais juste et bien à lui.

Il me disait, en forçant spirituellement l'expression de sa pensée :

— Je serai content le jour où je pourrai faire un dessin rien qu'avec du blanc.

Travaillant de chic, Grévin ne dessine pas tout de

suite sur le papier lithographique ; il prend un cahier de papier à écolier et cherche là-dessus la pose de ses personnages. Il jette une foule de coups de crayon, puis, dans cet amas de contours vagues, son œil voit la ligne exacte, et son crayon la précise. Il calque ensuite le dessin ainsi trouvé. La légende est venue d'abord — presque toujours.

Mais la manière de travailler n'importe que comme détail secondaire. Il y a dans Grévin un philosophe épicurien qui chatouille, un philosophe sans amertume, observateur et indulgent, de bonne humeur. Puis-je continuer en vers, un instant ?

Divette qu'on acclame,
vous voulez un sonnet ?
Quelquefois l'amour naît
pour un brin de réclame.

Grévin aime la femme,
son baiser carminé
et le chic contourné
de sa croupe, son âme,

quand elle en a, ses yeux,
cerclés souvent des bleus
sombres des chrysanthèmes.

Voulez-vous le noter ?
Les femmes elles-mêmes
n'ont pu l'en dégoûter.

*
* *

Quelques légendes au hasard :

Elle est bien féminine, celle-ci. Il s'agit d'odeurs et de parfums.

« — Tu viens de chez Michette... y a pas d'voyons,
« voyons, chère amie ; tu viens d'chez Michette ; tu
« la sens. »

Elle est très gracieuse, celle-là, sur la lune de miel des collages d'étudiant ; elle a bien la marque du quartier latin.

« — Tu sais pas, si tu voulais, nous monterions du
« pain, du vin, un peu de charcuterie, et puis, de-
« main, nous ne nous lèverions pas de la journée. »

Parisine, rentrant chez elle, voit écrit sur sa porte, à la craie : « Grand stock de félicités passagères ou durables au gré du preneur. Pas de facilités pour le paiement. »

Au bas du dessin :

« — Quel est l'animal qui m'a écrit ça sur ma
« porte ? »

Une de ces dames :

« — Le grand Chose sort d'ici. En voilà encore un
« qui n'a pas sa langue dans sa poche. »

Une amie réplique :

« — Même qu'il en est embêtant. »

Scène de la vie privée, entre mère — et fille, dans les deux sens :

« — Eh ben ! ma p'tite, as-tu bien dormi ?

« — Pas trop... je sais pas... je suis comme in-
« quiète... Il me semble qu'il va m'arriver quelque
« chose.

« — Veux-tu l'jeu de cartes ? »

Qui croirait que Grévin a des points de ressemblance avec Gustave Flaubert ? Pourtant, comme Flaubert travaillait son style, recherchant la perfection de la phrase, les sonorités et les harmonies, ainsi le caricaturiste travaille ses légendes, les corrige, les sertit jusqu'à ce qu'elles soient complètes et précises, avec le moins de mots possible.

Dans les coulisses d'un théâtre, une actrice interpellait le régisseur, parce qu'une camarade l'avait insultée :

— Monsieur, elle m'a appelée chameau devant mon monsieur.

Cela n'était pas euphonique ; Grévin a préféré changer un tantinet l'idée de sa légende et a mis définitivement :

— Monsieur, elle m'a appelée chameau devant ma mère.

Toutes les légendes sont ainsi ouvrées ; avant de les écrire, il se les dit à haute voix. Flaubert avait pareillement la passion de la musique du style. Grévin lime beaucoup ses légendes. On en est venu à reconnaître le profond sens philosophique des livres du maître romancier et des caricatures de Gavarni. Ainsi, on rend hommage au génie observateur de Grévin, en parcourant son œuvre, seulement amusante pour la foule.

Les légendes de Grévin ont été tronquées plus

d'une fois. Il a bien voulu, sur une collection que j'ai, en rétablir au crayon un certain nombre. Il y a plaisir à montrer combien la censure est spirituelle.

De pauvres bockeuses sont attablées devant un café. Une heure du matin peut-être. Deux passants :

« — Eh bien ! là ! vrai ! elles me font réellement de la peine; voyons, offrons-leur à souper.

Celui-là ajoutait :

« — Nous n'en mourrons pas. »

L'autre répondait :

« — *On n'a jamais pu savoir.* »

Dans l'eau :

« — Tu l'connais ?

« — Si je le connais !... J'voudrais avoir gardé tous les louis d'vingt francs que j'ai soupé d'fois avec.

« — Poseuse, va ! »

Grévin avait écrit :

« — Oh mais, tu sais, *moi j'appelle pas ça connaître.* »

Deux élégantes jasent au coin du feu :

« — Tu ne t'imagines pas combien ça me coûte de me donner à lui !

« — *Et à lui, combien?* »

La censure n'a admis que cette banalité :

« — Je ne sais vraiment pas auquel donner la préfé-
« rence. »

Madame est à son balcon, une lorgnette aux yeux, elle regarde là-bas, dans la rue, dans un fiacre peut-être :

« — Tiens, tiens, tiens ! cette chère petite madame
« Pigeoiseau !... Elle est en grand deuil, son mari lui
« aurait-il fait le plaisir de la rendre veuve? »

Voici ce qu'on avait présenté à la censure, facilement effarouchée :

« — Tiens, tiens, tiens ! cette chère madame Pi-
« geoiseau !... *Monsieur Pigeoiseau qui voulait toujours*
« *être quelque chose.* »

Explications :

« — Où as-tu passé ta soirée, dimanche ?
« — Moi !... on en a menti !!!

Une légende corrigée — volontairement cette fois-ci. C'est entre concierge et visiteur :

« — Mad'moiselle Euphémie, s'il vous plaît?
« — A l'entre-sol, polisson.

Grévin a raturé les deux lignes et m'a écrit :

« — *Madame la baronne de Hauteroche*, s'il vous plaît?
« — A l'entre-sol, polisson. »

Si les légendes sont ravissantes, les dessins sont merveilleux. J'ai encore dans les yeux une fantaisie exquise où le coup de crayon fait tout. Une gentille femme, par une porte entre-bâillée, apparaît en visite, la tête mignonne, les cheveux sur le front, la prunelle parisienne, le sourcil arqué, le nez dessiné d'une ligne droite. C'est moderne, c'est gracieux, ça demanderait pour être décrit la plume de Gautier, et ça dit : Vous dérangez pas ; c'est personne.

*
* *

Grévin apportait, un jour, à feu M. Philippon, les épreuves de quelques-uns de ses dessins. Le directeur du *Journal amusant* les considéra attentivement et sourit :

— Je vous fais mes compliments. Les dessins sont très chic, mais les légendes sont « benoiton. »

Un moment, Grévin réfléchit, hésitant à comprendre que M. Philippon trouvait mauvaises ses légendes. Au bout d'une minute et demie, il saisit. Le clicheur n'avait reproduit que les dessins, sans le texte. Les légendes étaient sorties — comme Mme Benoîton.

Les statuettes de Grévin, mignonnes œuvres de parisienne imagination, qui, à l'occasion du premier de l'an sont courues comme de jolies cocottes, ont aussi des légendes. Mais elles sont Benoîton. Leur esprit est dans leur allure parisienne. Il y a comme ça des Parisiennes charmantes par le costume, par l'ondulation de leur ligne depuis la pointe du nez jusqu'à la bottine, et qui sont malignement fines — tant qu'elles ne parlent pas.

Les statuettes grévinesques sont particulièrement des Vénus modernes. Frêles et délicates, elles ont le piment. Elles sont désirables. Par exemple, ces Parisiennes ne sont guère habillées ; elles le sont assez pour paraître plus nues.

Il est gentil, cet ange déchu à qui ne reste qu'un manchon pour musser ses frileuses menottes, qu'une ombrelle pour abriter son front couvert de cheveux à la chien, des ailes dans le dos et un lambeau de gaze pour laisser transparaître le reste.

La femme antique se mettait superbement nue, au grand soleil, dans l'orgueil de sa puissante beauté et le dédain des pénombres favorables. L'ange déchu synthétise, *sans prétention*, toute l'intelligence féminine acquise par des siècles de coquetterie. Il a les afféteries et les mignardises qui font cortège au joli moderne. Lorsqu'on s'arrête, devant lui, on se met à penser, si on est bien disposé.

*
* *

Victor Hugo, parlait à table, de ce dessinateur original et le plaçait même au-dessus de Gavarni parce qu'il a eu une réelle influence sur les femmes de son temps. Gavarni avait pour axiome qu'il faut tout peindre d'après nature, et il a représenté les lorettes telles qu'elles étaient. Son œuvre est comme la photographie satirique d'une époque. L'œuvre de Grévin, qui donne aussi la caractéristique d'une période, fourmille de mignonnes femmes idéales; sur elles se sont modelées les Parisiennes. Victor Hugo terminait :

— Nous avons maintenant des femmes d'après Grévin.

Chez lui, à Saint-Mandé, le caricaturiste causait, avec quelques amis, sur la femme. Il voulut en raconter l'histoire depuis les temps les plus reculés. Après un moment de silence et de réflexion pour trouver l'exorde de cette épopée féminine, levant le doigt, il l'abaissa verticalement et dit :

— Toujours comme ça.

Puis traçant dans l'air une ligne horizontale, il tira aussitôt la conclusion :

— Et jamais comme ça.

Je recommande ce monologue sur la femme, qui doit être prononcé lentement, avec une gravité solennelle.

*
* *

Grévin est un philosophe aimable. Chez lui pas de ton doctrinaire. Il ne réforme pas les mœurs, il les observe, et il a plaisir à les observer. On n'est pas Bourguignon pour des prunes. En quelques traits il fait se camper un être avec un tas de petits défauts, mais captivant, vivant, et il le déshabille.

Il sait habiller aussi. Rien de plus joli que les costumes qu'il invente pour les ballets, les féeries, les revues. Il faut le voir tripoter la soie, l'essayer sur les dames et sur lui, car parfois il se pose devant une glace, et cherche des arrangements. Grévin a fait, avec ses costumes, le succès de plus d'une pièce et les succès de plus d'une actrice — adorable d'ailleurs. Il se souvient, par exemple, d'un costume de femme à préface de Zola. C'est une marchande de la halle, tendant sur sa planche des maquereaux et le poing sur les côtés. Ses maquereaux sont les seuls frais, et malheur à qui ne les trouve pas jolis. Grévin prend ses croquis un peu partout, d'ici, de là, au théâtre; mais il n'en prend guère.

De goûts tranquilles, robuste et doux, il habite à Saint-Mandé, comme autrefois Gavarni à Auteuil, une

coquette maison, au bout d'un jardin plein de verdure, même l'hiver, et il y vit près d'une femme qui, je demande pardon pour ce bavardage, a presque autant d'esprit que lui. De son cabinet il voit, au bout de l'allée, arriver les visiteurs. Si c'est un importun, Grévin n'y est jamais. Il n'aime pas se livrer au premier venu, il n'a pas de l'esprit pour tout le monde. C'est un millionnaire qui n'a pas de menue monnaie. J'ai passé souvent de bonnes heures, chez lui, dans cette villa tranquille, cachée dans les feuillages, ouverte seulement aux amis, demeure charmante d'où se sont envolées à Paris et sur toute la terre tant de légendes spirituelles, de dessins pimpants, de toilettes merveilleuses. Je ne sais si Grévin, casanier par délices, a beaucoup étudié la femme; mais les femmes ont étudié Grévin. Elles s'inspirent de son œuvre; c'est pourquoi elle est ressemblante.

Dans cette maison calme et reposée de Saint-Mandé, rue de Bérulle, *presque en province*, il fait toutes ces fantaisies tant parisiennes, dessins, costumes, statuettes façonnées par Beer, culs-de-lampe. Oui, culs-de-lampe. J'en sais qui sont de petits chefs-d'œuvre. Je citerai une femme vue de dos qui caresse un serpent en forme d S, et lui prend une pomme.

*
* *

Grand, gaillardement campé, la figure sereine, le veston bleu, collet relevé par derrière, le béret rouge sur l'oreille, les cheveux neigeux, la pipe aux lèvres ou à la main, c'est Grévin venant, chez lui, au-devant

de ses amis. C'est un travailleur. Il a tant à faire — bien qu'il ne soit plus conseiller municipal de Saint-Mandé.

Levé dès l'aube, il reste au labeur jusqu'à midi, trouvant la légende, comme je l'ai dit, puis cherchant le dessin, avec des lunettes. Vers une heure, il part pour Paris, va à ses journaux, à ses affaires, le soir, souvent, aux répétitions générales ou aux premières, rentre le plus tôt qu'il est possible, se relève dès l'aube. Grévin s'amuse et bûche.

Ah! je n'ai pas encore parlé de ses peintures à l'huile. Il en a fait trois ou quatre qui sont disséminées à Cernay, à Dives, dans des hôtelleries, mais il trouve que c'est trop long. Il a, par exemple, de gentilles aquarelles, des aquarelles à deux ou trois teintes vagues, œuvres délicieuses.

C'est tout, Madame.

ARSÈNE HOUSSAYE

28 mars 1884.

Ce soir, chez M. Arsène Houssaye, grande redoute. L'invitation aux dames dit que « la beauté sous le masque est de rigueur. » La fête d'aujourd'hui aura-t-elle le succès, la célébrité des anciennes fêtes données par ce charmant poète des bleuets et des roses qui n'en ont jamais rien su ? De tout temps, les invitations chez Houssaye ont été fort recherchées et difficiles à obtenir. Trois semaines avant, les visites succèdent aux visites; c'est un perpétuel froufrou. Sur une table de travail, un tas de lettres d'inconnues, papiers aux parfums subtils. Un des billets est audacieux : « Une jolie femme vous parle par ma bouche. »

18.

Il est audacieux parce qu'Augustine Brohan a jadis accusé Arsène Houssaye d'un faible pour les jolies bouches.

Les redoutes d'antan furent délicieuses ; cette nuit encore, le maître donne à danser, à causer, à souper, à aimer. La beauté est de rigueur. Comment ne pas être amoureux ? Plutôt six fois qu'une.

Pas de concert. Chacun prendra son plaisir où il le fera naître ; comme autrefois, Houssaye, au haut de l'escalier, recevra les coquettes, les curieuses, les chercheuses, soulevant à demi le masque, s'il ne devine pas, conquêtant.

Dans les longues galeries du pavillon des Champs-Elysées ne pourra pas flirter la multitude châtoyante et frissonnante qui emplissait, en 69, les deux hôtels réunis de l'avenue de Friedland. Dominos roses, bleus, noirs, blancs, manteaux vénitiens, épaules harmonieuses, attirantes chevelures, foule légère, spirituelle, élégante, raffinée, œillades incendiaires, mots furtifs, langues verveuses, acérées, dentelles déchirées, baisers galants, frais sourires, tailles qui craquent, toute cette gaieté va ressusciter pour une nuit. C'est toujours le même amphitryon.

Mais où est maintenant l'adorable folle qui, avant la guerre, avant le déluge, dans la même soirée, eut trois incarnations ? Ayant pris tous les cœurs en diable, maillot et justaucorps noirs, manteau à l'intérieur de satin feu avec animaux fantastiques brodés en velours, comme masque une cagoule, elle disparut pour triompher en veuve indoue, puis en merveilleuse

du Directoire. Où sont les jambes parfaites de 69?

Arts, diplomatie, politique, armée, finance, magistrature, barreau, médecine, vrai monde, journalisme, théâtre, il y eut des promiscuités amusantes; ce fut un entassement de toutes les beautés, de toutes les élégances, de tous les talents, de toutes les noblesses. De l'eau, depuis, a passé sous le pont du Rhin. Dans l'immense escalier en spirale, s'enroulant autour de quatre étages comme un serpent féerique, (tellement il y avait de cohue dans les salons, les boudoirs, les recoins), on s'asseyait sur les marches; on avait les mots de l'escalier.

Les personnages des tableaux regardaient cette joie. Dans son cadre, ce soir de nouveau, Diane de Poitiers sera bonne conseillère; c'est peut-être un portrait, mais c'est aussi une personnification de la femme tout entière, car elle est nue et fait semblant de dormir.

*
* *

Voir une redoute d'Arsène Houssaye c'est encore lire ce délicat, primesautier et maniéré. Paul de Saint-Victor, parlant des exquises monographies du dix-huitième siècle, que le seigneur de lettres, son ami, a rassemblées en volumes sous des titres différents à chaque édition, disait dans un feuilleton : « On se représente le livre de M. Houssaye sous la forme d'un labyrinthe rempli d'une foule masquée et parée, semé de boudoirs, de théâtres, de salles de banquets, retentissant du bruit des causeries, des déclamations et des

rires. » C'est bien cela. Souvent on a imprimé ce jugement sur Houssaye qu'il est spirituel comme Rivarol, poète comme Bernis, avec une pointe de mélancolie élégiaque ; qu'il était conquérant comme Richelieu. On pourra plus tard, s'inspirant pour lui de la jolie oraison funèbre qu'un poète latin fit d'une danseuse, varier ainsi : « Il écrivit et sut plaire. »

Arsène Houssaye, qui cite peu ses ancêtres, dont l'un était, sous Louis XIV, titré marquis de Trychasteau, porte au doigt une grosse chevalière, sur laquelle sont gravées les armoiries des comtes de Valbon-Montbérault : *de gueules à deux fasces d'or, avec trois têtes de dragon d'argent languées d'or, rangées et parées entre les deux fasces.* Pourquoi d'autres ont-ils prétendu qu'il est le fils d'un meunier? A cette supposition, il a toujours répondu oui et non, négligeant de prendre la lance de Don Quichotte pour combattre les moulins de ses biographes. Au reste, Rabelais dit : « Je pense que plusieurs sont aujourd'huy empereurs, roys, ducs, princes, et papes en la terre, lesquels sont descendus de quelques porteurs de rogatons et de cotrets. Comme au rebours... » Mais sa farine n'empêcherait point sa noblesse, ce qui nous est bien indifférent.

*
* *

Arrivé pauvre à Paris, du pays de La Fontaine, il est, avec Hugo, un des rares survivants de la grande époque romantique. Il a eu pour amis : Delacroix, Dumas père, Musset, Gautier, Gérard de Nerval, Balzac.

Un soir, récemment, le maître des maîtres très fatigué, des larmes de vieillard dans les yeux, embrassa soudainement Houssaye, son convive, et quitta la table pour remonter chez lui. Personne n'entendit rien à cette émotion subite; mais Houssaye comprit. Victor Hugo, sentant l'âge peser sur sa gloire, en serrant entre ses bras Houssaye, le seul qui survécût du passé de lutte, embrassait sa jeunesse.

Hernani avait tort de plaisanter Ruy Gomez de Silva.

Le *Roi Voltaire*, le 41e *fauteuil*, le *XVIIIe siecle philosophique et littéraire*, les *Cent et un sonnets*, les *Grandes Dames*, les *Parisiennes*, les *Courtisanes du Monde*, et le reste, un public nombreux connaît l'œuvre légère où errent les ombres parfumées des femmes les plus charmantes de deux siècles.

Ayant tout de suite atteint le succès, tour à tour inspecteur des musées, directeur de la Comédie-Française, construisant des hôtels, les démolissant, mettant à la mode des quartiers, écrivant on ne sait à quelles heures, ou, plus exactement, dictant à de gentilles femmes, ses secrétaires, viveur, artiste, homme d'affaires, travaillant dans un continuel orage, aujourd'hui, la taille toujours élégante, les yeux bleus, un peu las d'avoir beaucoup vu, le haut du nez barré par la trace des lunettes, le teint un peu jaune parfois, la main fine, ce gandin de Gavarni a la barbe blanche des burgraves.

*
* *

Est-il riche? Est-il pauvre? Qui le sait? Pas même lui. Sa ruine, si elle était, serait, comme celle de son héros, le duc de Parisis, égale des plus hautes fortunes. Son hôtel des Champs-Élysées a l'air vicieux, ce qui est exquis. Les tentures ont retenn des senteurs de poudre de riz; il y a partout comme un désordre fastueux et bohême. Aux murs, tapissés de rouge, des toiles des maîtres flamands, vénitiens, français du dix-huitième et du dix-neuvième siècle; çà et là des divans qui ont l'odeur de femme, des bustes de Coysevox, de Coustou, des étagères chargées de bibelots, des statuettes, des portraits de Mme Tallien, de Diderot, de marquises, de duchesses. L'une d'elles est là peinte, couchée sur un lit; elle est vêtue d'un loup et de ses cheveux blonds. Comme elle viendra, je lui fais ma déclaration d'amour.

Dans une vitrine est une main moulée, celle de Rachel, avec une alliance à l'annulaire. (Elle pouvait mettre une alliance; elle s'est mariée tant de fois.)

*
* *

Houssaye est un fantaisiste d'imagination primesautière et vagabonde ; il a tout effleuré, roman, critique d'art, histoire, poésie. Saint-Victor dit : « Ce qui distingue sa manière, très reconnaissable entre toutes, c'est une grâce molle et voilée. » Eloge certainement.

Le livre typique a pour titre : *les Grandes Dames.* Houssaye nous renseigne sur la signification de cette épithète : « On naît grande dame comme on

aît poète; mais, pour cela, il ne faut pas toujours aître d'une patricienne. » Le duc de Parisis, qui tient 'Alcibiade, de Lauzun, de Richelieu, du comte Orsay, est un voluptueux, par curiosité de sens, aresse, désœuvrement ; ses équipées galantes sont aciles ; il n'a pas la majesté indifférente de don uan, ni l'orgueilleux besoin de vaincre. Mme d'Enraygues, Mme de Révilly, la duchesse de Campagnac, ieuse et fière, Geneviève de la Chastaigneraye, la une fille, tombent à qui mieux mieux. Rien des lonues machinations de Lovelace autour de Clarisse arlowe, des ruses du vicomte de Valmont contre la résidente de Tourvel.

Tel quel, Octave de Parisis charmera longtemps.

Pourquoi pas toujours ? Qui peut le prétendre ? Je e possède pas la trompette du jugement. Châteauriand disait à Arsène Houssaye devant Mme Récaier : « Je suis un homme qui s'en va. » Il s'en est llé plus qu'il ne pensait.

La conversation de Houssaye est attachante, pleine de souvenirs. Le siècle y défile.

Quoi qu'il en soit, c'est le premier qui ait eu e goût de l'art charmant du siècle passé. Si quelque chose d'immatériel subsiste de nous, les esprits de Watteau, de Lancret, de Boucher, de Fragoard, de Grétry animeront, ce soir, la fête du maître ; et viendront aussi le cardinal de Bernis, Gentil-Bernard, Claudine sa mie,

> Dont les cheveux, bouclés à l'aventure,
> Flottaient au vent sous un chapeau de fleurs.

Avec eux le comte d'Artois, Mme de Châteaurou
Mme de la Tournelle, Mme de Pompadour, les belles d
jadis. Houssaye invite ses amis et ses amies au
Champs-Élysées.

Sûrement accourront les vivants, les hommes l
plus distingués entre les artistes, les porteurs d'épé
de toge, les mondains, et, parmi les femmes, à l
faveur du loup (je demande qu'on organise le baise
pieds cérémonieux de 69), quelques reines de théâtr
de boudoir, et, pour les sauver ou se perdre, l
charmeresses aux masques impénétrables, les bel
les plus aristocratiques. *Faut voir*. N'est-ce point un
jolie devise ?

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE.

SAINT-QUENTIN. — IMPRIMERIE J. MOUREAU ET FILS.

